

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

Publication Mensuelle

No 9

ABONNEMENT \$1.25 PAR ANNÉE

LE SACRIFICE D'UN FILS

Par ERNEST DAUDET

SEPTEMBRE 1894

NOUVELLE SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS FRANÇAISES
LEPROHON & LEPROHON

EDITEURS :

25, St-Gabriel, Montreal, Can.



LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

PUBLICATION MENSUELLE

La plus complète et la meilleure marché de toutes les publications du Canada. Cette publication forme une collection précieuse des meilleurs écrivains contemporains. Chaque volume renferme la matière d'un ouvrage de 350 pages et, dans son nouveau format, donne de \$10.00 à \$12.00 de littérature par année, pour \$1.25. Le volume 10 centins.

NUMÉROS PARUS

1er Numéro paru : " Follement aimée ou le Torpilleur 29." par P. Maël.

2e Numéro paru : " Les Mystères de Montréal," par Auguste Fortier.

3e Numéro paru : " Le Martyr de l'Amour," par Pierre Zaccane.

4e Numéro paru : " La Roche qui pleure," par Chs de Valois.

5me NUMÉRO PARU

LE

REMORDS d'un FAUSSAIRE ou le DESESPOIR d'une FEMME

Par M. DU CAMPFRANC

Ce titre exprime suffisamment toute la sensation de ce roman qui forme la 5ème livraison de LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE pour nous dispenser d'en faire l'éloge.

6me NUMÉRO PARU

RÊVES DORÉS

Par M. MARYAN

M. Maryan a fait sous le titre de RÊVES DORÉS, une charmante et sympathique étude d'un cœur de jeune fille. Rempli d'illusiosus et de trompeuses espérances, ce cœur noble, mais exalté, croyait trouver dans l'amour de l'homme la réalisation de son idéal. L'auteur nous fait assister avec un intérêt croissant aux luttes et aux épreuves de son héroïne, et nous amène à un dénouement qui nous plaît d'autant plus qu'il est inattendu.

7me NUMÉRO PARU

LE DRAME DE L'HOTEL WORONZOFF

Le " Drame de l'hôtel Woronzoff " par Marie Maréchal, auteur de nombreux ouvrages auxquels le public a toujours fait le meilleur accueil. Le " Drame de l'hôtel Woronoff " est l'histoire émouvante d'un amour pur, brisé par un de ces crimes monstrueux que provoque trop souvent l'appât des grandes fortunes.

LES DIANCAILLES DE LORETTE

Cet ouvrage surpasse et style et en émotions tout ce que LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE a publié jusqu'à ce jour.

Lorette, l'héroïne de ce drame émouvant, est une jeune fille très chrétienne, douée d'un patriotisme admirable. Française, elle aime la France comme l'aiment tous ses enfants, et se désolé de ne pouvoir rien faire pour la défense de sa patrie. Ce drame se passe en temps de guerre (1870) et Lorette qui ne peut voler au secours de la France, veut que son fiancé soit soldat, et fasse généreusement le sacrifice de ses rêves de bonheur. En lisant ces pages on est ému jusqu'aux larmes, et les lecteurs seront touchés de tant d'abnégation de la part de cette jeune fille aimante, patriote et ardente.

L'auteur ferme son livre par un dénouement tout à fait inattendu. Ce volume est en vente pour DIX CENTINS dans tous les dépôts de journaux et chez les éditeurs.

Tous ces ouvrages sont au complet et seront adressés franco, par la malle, à la réception de 10 cts en argent ou en timbres-poste.

ABONNEMENT

\$1.25 par année

«LEPROHON» & «LEPROHON»

Editeurs de la Nouvelle Société de Publications Françaises

25, rue St-Gabriel, Montréal, Can



LE

SACRIFICE D'UN FILS

PREMIERE PARTIE

Le 8 septembre 1855, les armées alliées de la France, de l'Angleterre, de la Turquie^e et du Piémont, qui depuis un an environ foulaient le sol de la Crimée, s'emparèrent de Sébastopol, après un siège héroïque. L'assaut avait commencé à midi. A trois heures, la tour Malakoff était à nous. Quelques instants avant la chute du jour, l'armée russe, débordée de toutes parts, opérait sa retraite et nous laissait maîtres de la place.

La nuit qui suivit le combat ne fut pas moins terrible que lui. Le canon ne grondait plus, mais l'air retentissait d'épouvantables bruits. En abandonnant la ville si longtemps et si vaillamment défendue par eux, les vaincus, comme leurs ancêtres à Moscou, avaient allumé un formidable incendie, afin de compléter l'œuvre dévastatrice de la mitraille qui, depuis onze mois, pleuvait quotidiennement sur leurs têtes, crachés par huit cents bouches à feu et de ne laisser aux vainqueurs que la possession d'un amas de ruines. A chaque instant des explosions se faisaient entendre. Le ciel se colorait de sinistres lueurs. Des gerbes enflammées s'élevaient dans les nues obscures, au milieu de la fumée et des débris de toutes sortes. Les maisons s'effondraient. En maints endroits, le sol miné par les assiégeants, remué par les secousses du combat, s'entr'ouvrait béant. A ces détonations, qui se succédaient sans relâche depuis plusieurs heures, se joignaient les cris des blessés couchés parmi les morts, les hennissements des chevaux agonisants, le bruit de la marche pesante des bataillons qui prenaient position pour la nuit, l'entrée dans la ville conquise ne devait s'opérer que le lendemain matin. Des soldats, brisés par la fatigue, dormaient pour la plupart sur la terre nue, sous l'œil des sentinelles. Les plus robustes, résistant au sommeil, parlaient entre eux à voix basse. Ça et là, on voyait des groupes

d'officiers de tous grades qui s'entretenaient des violentes péripéties de la journée, de son heureux résultat. Tous les hommes étaient graves, ainsi qu'il convient de l'être après l'accomplissement d'un grand et périlleux devoir. Les visages exprimaient la tristesse. Dans bien des yeux roulaient des larmes. Les ivresses de la victoire ont de cruels lendemains. A la joie du succès se mêlaient les regrets amers qu'éveillaient dans tous les cœurs le spectacle de ce vaste champ de bataille, couvert de guerriers fauchés par la mort. A de fréquents intervalles, passaient des corvées portant des blessés sur des brancards et se dirigeant vers les ambulances. Les fronts se découvraient, les vivants envoyaient aux victimes un hommage suprême dans un dernier adieu. Rien de plus lugubre et de plus grand à la fois que ce spectacle.

A quatre heures les allées et les venues devinrent bien fréquentes. Bientôt elles cessèrent tout à fait. Dans les tranchées, au pied des bastions démolis, on n'entendait plus ni cris, ni gémissements. Il n'y restait que les morts qui devaient être enterrés plus tard. Alors, chacun de ceux qui étaient demeurés debout s'arrangea le mieux qu'il put, pour goûter un court repos jusqu'au moment où le jour paraîtrait. Ce fut une minute de répit dans le drame tumultueux et sanglant qui se déroulait en cet endroit depuis seize heures. Tout à coup d'un groupe de soldats endormis dans la tranchée la plus rapprochée des remparts, un homme se leva lentement. Il jeta un regard autour de lui, puis il se mit à marcher à petits pas, tournant le dos à la ville, dans la direction du camp français, situé à quelque distance du champ de bataille. Déjà des lueurs indécises, avant-courrières du jour, blanchissaient le ciel, faisaient pâlir les étoiles. Une brise fraîche soufflait du côté de la mer, balayait les nuages. Il devenait possible, bien que la nuit fût encore assez profonde, de distinguer les objets autour de soi. L'homme dont nous parlons fut reconnu par trois factionnaires devant lesquels il passa. L'un d'eux dit à ses camarades :

—C'est le capitaine Duvernay.

—Il a eu du bonheur, répondit l'autre. Il a été exposé au feu sans interruption et n'a pas même une égratignure.

Le capitaine Duvernay allait lentement, les mains derrière le dos, comme un homme qui marche au hasard. Ne pouvant dormir, il n'avait eu d'autre dessein en s'éloignant de ses soldats, que de respirer un air plus pur que celui du champ de bataille. Il portait l'uniforme de l'infanterie de ligne ; ses épaulettes d'or révélaient son grade. A juger de son âge par sa physionomie, il pouvait avoir quarante-cinq ans. Ayant marché pendant vingt minutes environ, le capitaine Duvernay s'arrêta sur une éminence d'où il embrassait une grande étendue de pays. Il regarda attentivement le spectacle qui se déroulait sous ses yeux. Autour de lui, presque sous ses pieds, il y avait une certaine de cadavres. C'étaient des malheureux foudroyés par l'artillerie russe au moment où ils traversaient la plaine pour monter à l'assaut. Tous étaient horriblement défigurés, couchés là dans la position où la mort les avait surpris, les uns ayant encore les yeux ouverts, les mains crispées autour de leur arme ; les autres étendus sur le ventre, semblant vouloir déchirer avec leurs ongles le sol que leur sang inondait. Depuis plusieurs heures, le capitaine Duvernay avait raffermi son âme contre les émotions que peut inspirer une telle vue. Aussi ne prêta-t-il aux morts qu'une attention secondaire ; il porta ses regards au loin. Aux premières clartés du crépuscule, il voyait à sa droite la longue ligne des camps des armées alliées ; à sa gauche, la rade de Sébastopol, dans les eaux de laquelle il n'y avait plus que des navires coulés bas, qui laissaient apparaître seulement l'extrémité de leurs mâtures ; devant lui, la ville ravagée, dévastée par le fer et le feu, abandonnée par ces derniers défenseurs qu'on apercevait au-delà des maisons en ruines, gravissant des collines derrière lesquelles ils devaient trouver un refuge. Il suffit au capitaine Duvernay d'un coup d'œil rapide pour juger que l'armée russe ne pourrait se relever du coup qu'elle venait de recevoir. Lorsqu'il eut acquis cette conviction, ses traits, attristés, s'assombrirent. Son pied droit frappa le sol avec colère ; ces mots s'échappèrent de sa bouche :

—Misère ! la campagne est finie ! Je suis venu capitaine et capitaine je partirai. Je n'aurai même pas la croix ! Et cependant je me suis vaillamment battu ! Ah ! si ce n'était pour ma femme et pour ma fille, ajouta-t-il, je donnerais sur le champ ma démission.

Soudain, derrière lui un bruit se fit entendre,—le bruit d'un fusil tombant sur la

terre durcie.—Il se retourna brusquement, croyant que, parmi les cadavres qui l'entouraient, un blessé avait été oublié. Dans l'ombre, un homme était accroupi. Le capitaine s'élança vers lui.

—Qui es-tu, toi ?

—Pitié, mon officier, ne me faites pas de mal, répondit une voix tremblante avec un accent étranger.

D'un bras vigoureux, le capitaine obligea l'individu à se redresser et à se tenir debout. A son costume, à son visage, il reconnut un Russe de la classe inférieure.

—Qui es-tu ? demanda-t-il de nouveau.

—Ivan Goubine, d'Eupatoria. J'ai voulu connaître le résultat de la bataille et je me suis égaré.

—Tu mens !

—Par mon saint patron ! . . .

Le Russe ne put achever. Le capitaine l'interrompit. Il venait de concevoir un soupçon, en se rappelant qu'il avait surpris l'inconnu penché sur un cadavre. Soudain Goubine fit un effort pour fuir. Le soupçon du capitaine devint alors une réalité.

—Misérable ! s'écria-t-il, tu dépouilles les morts !

En même temps, il prit un pistolet passé à sa ceinture ; il en appuya l'extrémité sur la poitrine d'Ivan Goubine, qui tomba à genoux :

— Mon officier, murmura-t-il affolé de terreur, ne me tuez pas. Je vous donnerai la moitié de mon gain.

— Quel est-il, ton gain ? demanda durement Duvernay, dont une pensée cupide mordit le cœur.

— Tenez ! ce diamant d'abord !

Et Goubine montrait un brillant de la plus belle eau, enchâssé dans une bague massive.

— Une fortune ! pensa Duvernay. Puis il reprit tout haut ;

— Est-ce tout ?

— Ce médaillon est-il de votre goût ?

Le malheureux Russe, décidé à payer sa vie par l'abandon de quelques-unes de ces richesses, se releva, présenta au capitaine, en essayant de sourire, une petite boîte plate et ronde, qu'il ouvrit en la lui offrant. Dans la boîte, il y avait un portrait de femme peint sur émail. Duvernay y jeta les yeux et fut attendri, en pensant que celle dont il voyait les traits pour la première fois, était désormais vouée au deuil et aux larmes, par la mort de l'homme à qui elle avait donné ce portrait : le souvenir de sa femme se présenta à sa mémoire. Il fut pris du désir soudain de connaître le malheureux auquel le médaillon avait été dérobé, et de se mettre à sa disposition, s'il n'était pas mort, pour transmettre à qui de droit, ses dernières volontés. S'adressant à Ivan Goubine ;

— Ce médaillon, où l'as-tu pris ?

Goubine recula épouvanté.

— N'aie donc pas peur ! Je ne veux te faire aucun mal. En quel endroit as-tu trouvé ce médaillon ?

— A deux pas d'ici, sur un de ces morts. Mais je ne savais pas.

— Si tu me montres celui sur lequel tu l'as trouvé, je te permets de dépouiller tous les autres et de t'enfuir ensuite.

— Venez par ici, mon officier, répondit vivement Goubine, auquel la promesse de Duvernay rendait son sangfroid et son agilité.

En même temps, il se dirigea vers un ravin à quelques pas de là. Duvernay le suivit. Ivan Goubine avait trente ans. Il était coiffé d'un bonnet en peau de renard, vêtu d'une tunique en laine bleue, serrée à la taille par une courroie, des culottes bouffantes, et chaussé de bottes en cuir mou. Petit, maigre, avec un visage au nez épaté, aux pommettes saillantes, des yeux gris brillants comme ceux d'un chat, il était un pur échantillon de ce type tartare si commun en Crimée. Il avait été longtemps au service d'un grand seigneur russe qui résidait tantôt en France, tantôt à Saint-Petersbourg. C'est ainsi qu'il était arrivé à parler la langue française. Plus tard, ayant quitté son maître, il était venu s'établir à Eupatoria, sa ville natale,

située en Crimée, non loin de la plage d'Old-Fort, où débarquèrent les armées alliées pour aller mettre le siège devant Sébastopol. Comme la plupart des habitants d'Eupatoria, Ivan Goubine avait fait bon accueil à l'armée française. Il possédait dans la ville une petite maison : il y avait offert l'hospitalité à quelques-uns des soldats du petit corps qui, sous les ordres du général Yusuf, fut chargé d'occuper ce point important. Il en était résulté pour lui la réputation d'ami des alliés, dont il avait profité pour suivre l'armée jusque sous les murs de Sébastopol, donnant aux généraux des conseils utiles sur la route à suivre, afin d'arriver sans encombre au but de l'expédition. Après la bataille de l'Alma, il s'égara le soir sur le champ de bataille ; le lendemain il rapportait à Eupatoria une multitude de bijoux, bagues, montres et une somme assez ronde, le tout pris par lui sur les cadavres. Dès lors, il n'eut pas d'autre industrie. Il fut de tous les combats, en ce sens qu'il les vit de loin ; puis, la nuit venue, alors que, les blessés étant enlevés, on attendait le jour pour enterrer les morts, il se glissait à travers ceux-ci et ne se retirait que les poches pleines de dépouilles qu'il enfouissait chez lui, attendant la fin de la guerre pour en faire argent. Ces détails serviront à expliquer comment il se pouvait faire que le capitaine Duvernay l'eût rencontré sur son chemin.

D'abord indigné, le capitaine, ainsi qu'on l'a vu, s'était mis en mesure de le tuer. Mais, Ivan Goubine lui ayant offert la moitié de ses bénéfices de la nuit, Duvernay, soudainement apaisé, allait le laisser fuir quand la vue du médaillon et du portrait qu'il renfermait l'avait vivement ému. C'est que ce portrait lui rappelait sa femme, une adorable créature de vingt-cinq ans, qu'il avait laissée en France, ainsi que sa fille, fruit d'un mariage que l'amour seul avait fait sept années auparavant, Duvernay aimait sa femme ; au moment de leur séparation, il l'avait tenue dans ses bras, pâle, désespérée ; leurs adieux avaient été déchirants ; il se croyait aimé. Cette pensée le soutenait au milieu des épreuves et des amertumes de sa vie. Être aimé ! joie infinie. Cela le rendait patient. Depuis onze ans, il était capitaine, et, depuis trois ans, il espérait passer commandant. Tous les camarades l'avaient distancé. Il en avait vu de plus jeunes que lui monter en grade, et cependant nul n'avait été meilleur soldat. Il s'était battu en Algérie contre les Arabes : en 1848, dans les rues de Paris, contre les insurgés ; durant toute la campagne de Crimée. Les prodiges de valeur accomplis par lui ne l'avaient en rien servi. Par une fatalité incompréhensible, ses actes d'héroïsme demeuraient ignorés ou inutiles. Il semblait destiné à vieillir capitaine, ce qui le désespérait, aigrissait son cœur, en y mettant l'amertume de l'envie, et le disposait au découragement, qui entraînent aux mauvaises actions. A certaines heures, durant les combats sanglants, pris soudain d'une rage furieuse, il souhaitait d'être blessé, afin d'obliger les chefs à le distinguer. Mais les balles ennemies semblaient prendre un ironique plaisir à l'épargner, bien qu'il se plaçât au premier rang, bien qu'il en appelât une de tous ses vœux. Il y avait là de quoi le dégoûter à jamais du service militaire. Toutefois, il tenait bon, car il pensait à sa femme, à son enfant. Il écrivait à la première des lettres pleines d'une tendresse exaltée. Il songeait toujours à elle ; s'il se trouvait avec ses camarades, en compagnie de créatures jolies et faciles, on eût dit qu'il n'avait pas d'yeux pour les voir. Ainsi, toute sa vie était concentrée dans la contemplation de ce qu'il aimait. Le présent, si triste qu'il fût, ne pouvait le terrasser. Il pensait à l'avenir, au moment désiré où, après une année de séparation, il se retrouverait auprès de sa famille.

— Ah ! si je pouvais gagner d'ici là l'épaulette de commandant ! pensait-il.

Tous ses vœux eussent été comblés ainsi. On peut donc comprendre la tristesse qui s'empara de lui lorsqu'il vit que la prise de Sébastopol terminait la périlleuse campagne qu'il venait de faire et lui enlevait toute chance d'avancement. C'est dans ces circonstances qu'un portrait de femme venait de l'attendrir et de lui inspirer le désir de connaître l'homme que cette femme venait de perdre.

Le jour montait joyeusement dans le ciel clair. Des oiseaux comme épouvantés par le spectacle sanglant qui s'offrait à leurs yeux, s'enfuyaient à tire d'aile : la lumière naissante éclairait les cadavres convulsés. Ivan Goubine était descendu dans un ravin. Duvernay le suivit. Le Russe déplaçait les corps, cherchant à reconnaître celui qu'il voulait retrouver, et les laissait retomber lourdement. Soudain il s'arrêta et dit :

— Le voici.

Duvernay s'avança, regarda dans la direction qu'indiquait le doigt d'Ivan Goubine. Un commandant d'artillerie était étendu contre le talus intérieur du ravin. Il paraissait très jeune. Ses traits étaient délicats, ses mains pâles d'une forme parfaite, ses cheveux bouclés. Sa pose était si naturelle qu'on eût pu croire qu'il dormait, n'eût été la blessure qui se voyait sur sa poitrine, un peu au-dessous du sein droit, et d'où sortait un léger filet de sang qui descendait sur son uniforme.

— Ne te trompes-tu pas? Est-ce bien sur cet officier que tu as trouvé le médaillon? demanda Duvernay à Ivan Goubine.

— Dans la poche que voici, répondit Ivan Goubine avec assurance.

Et il montrait le parement placé à gauche de l'habit du commandant. Duvernay y porta la main et retira de la poche une carte de visite sur laquelle se trouvait ce nom : *Jacques de Maldrée*.

— Je ne connais ni le nom, ni la figure, se dit Duvernay.

Il avait beau chercher dans ses souvenirs, il ne se rappelait pas avoir jamais rencontré le commandant de Maldrée. Il s'était agenouillé devant le corps, quand tout à coup il le vit s'agiter doucement.

— Il n'est pas mort! s'écria-t-il.

Il n'est pas mort? répéta machinalement Ivan Goubine.

Duvernay plaça sa tête sur le cœur du commandant. Ce cœur battait faiblement, mais il battait.

— J'ai de l'eau-de-vie, dit timidement Ivan Goubine.

— Donne!

Ivan tendit à Duvernay une petite gourde; puis il s'éloigna. Le capitaine cessa de faire attention à lui. Il introduisit le goulot de la gourde entre les lèvres décolorées du commandant. Une légère rougeur monta aux joues de celui-ci. Duvernay se pencha sur lui, attendant anxieusement qu'il ouvrit les yeux. Cinq minutes s'écoulèrent ainsi. Le commandant restait immobile: la vie ne se trahissait sur son visage que par la coloration et la pâleur qui s'y succédaient tour à tour. Mais il ne tarda pas à s'agiter de nouveau, comme galvanisé par la brûlante liqueur que Duvernay venait de lui faire boire. Ses bras s'étendirent à droite et à gauche. Il ouvrit les yeux en murmurant faiblement ;

— Oh! mon Dieu!

— Commandant! pouvez-vous m'entendre? lui demanda vivement Duvernay.

Le blessé le regarda et fit un signe affirmatif.

— Vous êtes le comte Jacques de Maldrée? reprit Duvernay.

— Vous me connaissez? demanda le commandant en faisant un effort. Moi, je ne vous connais pas!

— Une carte, tombée près de vous m'a appris votre nom. Je me suis penché sur votre poitrine, votre cœur battait encore...

Le commandant interrompit Duvernay et, comme s'il eût puisé dans la présence du capitaine une force qu'il n'espérait plus, il s'écria avec une joie enthousiaste :

— C'est le ciel qui vous envoie. Je suis tombé à cette place; j'ai perdu connaissance; les hommes chargés de relever les blessés m'ont sans doute cru mort; si un hasard, que je bénis, ne vous avait conduit de ce côté, j'aurais passé de vie à trépas sans pouvoir confier à un ami le soin d'accomplir mes dernières volontés. Vous êtes Français comme moi, officier comme moi. A ce titre, voulez-vous exaucer la prière d'un mourant;

Une âpre curiosité s'empara de Duvernay.

— Mais vous vivrez, mon commandant, dit-il. Votre état ne me semble pas désespéré.

— Il l'est, cependant, répondit M. de Maldrée d'une voix qui confirmait tristement son assertion. Un éclat d'obus m'a traversé de part en part. Je suis épuisé par la perte de mon sang. Si je vis encore, c'est grâce à un miracle. Dieu n'a pas voulu que je meure sans avoir pu assurer l'avenir de mon fils.

— Vous avez un fils?

— Oui! un enfant de dix ans. Il habite la France. C'est pour lui que je veux vous parler. Le temps presse. Ne le perdez pas à me donner des soins inutiles, et écoutez-moi...

— Je vous écoute.

M. de Maldrée parut se recueillir, faire appel à sa mémoire et à ses forces, dont il n'avait jamais eu tant besoin. Puis il dit :

— A cinq lieues d'ici, dans la vallée de Belbeck, à côté du château du général Bibikoff, naguère pillé par nos soldats, se trouve une petite villa qu'ils ont constamment respectée. Là habite, seule avec ses domestiques, une jeune femme, Sophie Sterowska. Quand vous m'aurez fermé les yeux, vous vous rendrez auprès d'elle et vous lui annoncerez ma mort. Vous y mettrez les plus grands ménagements....

M. de Maldrée s'interrompit pour reprendre haleine, pour laisser se dissiper l'émotion qui l'oppressait. Bientôt il ajouta ;

— Vous comprendrez ma recommandation, lorsque vous saurez que nous nous aimions et que nous devons nous marier après la campagne.

— Je vous croyais marié, objecta Paul Duvernay. Vous m'avez dit que vous aviez un fils.

— Je suis veuf depuis sa naissance et j'ai aimé Sophie parce qu'elle ressemblait à la mère de mon enfant. Elle vous dira, s'il lui convient de vous le dire, comment je l'ai connue. C'est son secret non moins que le mien, je ne puis vous le révéler.

— Il n'est pas besoin que je le connaisse, répondit Duvernay, qui écoutait avec avidité le récit du mourant.

Ce dernier respira fortement. Dans sa poitrine, un sifflement se fit entendre.

— C'est la mort, dit-il, en souriant avec tristesse. Il s'arrêta encore.

— A boire!

Duvernay lui offrit la gourde, M. de Maldrée avala une gorgée d'eau-de-vie.

— Cela brûle, fit-il; mais cela soutient.

Il paraissait, en effet, avoir repris une énergie nouvelle.

— Vous direz à Sophie que je lui recommande mon fils. Sans doute, elle vous répondra qu'elle va partir pour la France, afin de prendre l'enfant sous sa protection. Si, contrairement à mon attente, elle ne pouvait accomplir ce long voyage, vous lui demanderiez le dépôt que je lui ai confié. C'est un titre qui vaut deux cent mille francs, toute la fortune de mon fils. Avec ce titre, vous vous rendez au Havre. Il y a dans cette ville un notaire nommé Rubentel. Il est chargé de mes intérêts. Vous déposerez le titre entre ses mains. Voilà ce que j'attends de vous. J'espère que toutes ces peines vous seront épargnées, que Sophie pourra faire le voyage de France. Toutefois...

M. de Maldrée s'arrêta. Il était épuisé...

— Je vous ai compris, répondit le capitaine Duvernay. N'ayez aucune crainte, j'aurai soin de votre enfant comme s'il était le mien.

— Merci. Je n'espérais pas moins de votre cœur. Grâce à vous, je mourrai en repos. Tout ce que vous venez d'apprendre, je l'avais confié à un sous-officier de ma batterie, brave homme qui m'était dévoué jusqu'à la mort. Malheureusement, je l'ai vu tomber pendant le combat, et, sans vous, je n'aurais pu assurer le sort du petit être que je vais laisser orphelin.

Le commandant poussa un second gémissement. Il devenait livide. La vie l'abandonnait peu à peu.

— Faites de mon fils un honnête homme, murmura-t-il.

— Je vous ai dit d'être sans crainte, mon commandant, répondit Duvernay.

Il était singulièrement ému par les révélations qui venaient de lui être faites, non moins que par la vue de cet agonisant. Et puis des pensées singulières traversaient son cerveau. Il se voyait à quelques jours de là, dépositaire d'une somme énorme, de toute la fortune du fils de M. de Maldrée. Une voix tentatrice disait à son oreille que ce serait là une dote brillante pour sa propre fille. On ne sait tout ce qui peut s'agiter de mauvais dans une âme livrée à l'amertume et à l'envie, qui sont le résultat des ambitions déçues. Pauvre jusqu'à ce jour, il avait suffi des confidences qu'il venait de recevoir pour déchaîner en lui de détestables instincts. Il allait droit au crime se félicitant d'être seul à entendre, la parole de M. de Maldrée. C'est sous l'empire de ces idées, qui remuait tout son être, qu'il posa une question à M. de Maldrée.

— Vous disiez tout à l'heure que vous aviez fait connaître vos dernières volontés à un maréchal des logis de votre batterie. Le nom de cet homme ?

— Il se nommait Jabin. Il est mort.

—En êtes-vous certain ?

—Je l'ai vu tomber à quelques mètres d'ici.

—Je m'informerai de lui, répondit Duvernay. Mais j'y songe, reprit-il, à quel signe madame Sterowska reconnaîtra-t-elle que je suis envoyé par vous ?

—A quel signe ? Oui, vous avez raison. Tenez, vous lui remettrez ceci.

En même temps, M. de Maldrée, faisant un héroïque effort, chercha dans la poche de son vêtement. La poche était vide.

—Le médaillon ! s'écria-t-il tout à coup. On me l'a pris ou je l'ai perdu.

Et sur son visage se peignit un immense désespoir.

—N'est-ce point là ce que vous cherchez ? demanda Duvernay en plaçant le médaillon sous les yeux du commandant.

Un sourire extatique ranima le visage éteint de ce dernier. D'une voix faible comme un souffle d'enfant, il murmura :

—Ah ! ma chère Sophie !

La mort coupa la parole dans sa gorge. Il retomba lourdement, ce n'était plus qu'un cadavre. Duvernay resta là, courbé sur le corps inanimé. Puis il le repoussa du pied et s'enfuit, en courant, dans la direction de Sébastopol, tandis qu'au loin on entendait le son des clairons et des tambours qui battaient le rappel. Quant à Ivan Goubine, il avait disparu.

Le 9 septembre, l'armée française fit son entrée dans Sébastopol. Retenu par les nécessités de son service, le capitaine Duvernay ne put se rendre sur le champ auprès de madame Sophie Sterowska. Ce ne fut que trois jours après la mort du commandant Jacques de Maldrée qu'il lui fut possible de demander et d'obtenir un congé. Il quitta le camp français le matin, dès l'aube. Il voyageait seul, car il voulait n'être gêné par aucun témoin. Il était dix heures lorsqu'il arriva sur les rives du Belbeck.

Sur sa route, le capitaine Duvernay ne rencontrait que de rares passants, quelques paysans russes ou tartares qui, à force de vivre au contact des soldats français et anglais, s'étaient accoutumés à ne plus les considérer comme des ennemis.

Il se dirigeait du côté de la villa Bibikoff, qui lui avait été signalée par le commandant de Maldrée comme voisine de celle de madame Sophie. La maison de plaisance du général Bibikoff était connue de tous les soldats.

Au lendemain du débarquement, elle avait été pillée par les zouaves. Le capitaine Duvernay n'eut donc aucune peine à trouver son chemin ; soudain une pensée singulière frappa son esprit. Il se dit que l'uniforme qu'il portait était compromettant et pouvait, s'il était rencontré dans le voisinage de la villa Bibikoff, attirer l'attention sur sa personne. Or, il tenait à ce que sa présence en ces lieux fût tenue secrète, à n'être reconnu ni dans ce moment ni plus tard, et surtout à garder auprès de madame Sophie le plus strict incognito. Il regretta de n'être pas vêtu d'un costume non militaire qui lui eût permis, s'il était épié, suivi, soupçonné, de déjouer les curiosités déchainées à sa poursuite. De là à la pensée de se déguiser pour être présenté à madame Sophie, il n'y avait qu'un pas. Ayant passé devant une maison de paysan, il y entra. Elle était occupée par une famille tartare, dont le chef, qui baragouinait quelques mots de français, comprit, après maints efforts, ce que désirait le capitaine, et lui procura, moyennant finance, la somme de trente francs, un costume à peu près semblable à celui dont était vêtu Ivan Goubine et que nous avons déjà décrit. Le capitaine se garda bien de dire ce qu'il en voulait faire. Après avoir payé, il sortit, remonta à cheval, ne s'arrêta qu'un peu plus loin, où, derrière un buisson, il se transforma en paysan de la contrée. Puis, ayant serré dans sa valise l'uniforme qu'il venait de quitter, il continua son chemin.

Sous ses nouveaux habits, il ne pouvait inspirer de soupçons d'aucune sorte à ceux que le hasard mettrait sur son passage, et ni eux, ni madame Sophie n'auraient deviné que cet équipement cachait un capitaine de l'armée française. Si l'on eût en ce moment, demandé à Duvernay pour quels motifs il prenait de telles précautions, il eût été fort embarrassé pour répondre, il n'avait encore aucun projet arrêté. Il obéissait à une sorte de pressentiment qui lui disait qu'il était sage de s'entourer de mystère. Il ne tarda pas à arriver devant la maison que lui avait désignée M. de Maldrée. Au delà d'une pelouse que décoraient quatre corbeilles de fleurs, Duvernay pouvait voir les degrés d'un large perron qui s'étendait en terrasse sur la

façade de l'habitation. Au lieu d'entrer sur-le-champ, il s'arrêta à quelque distance de la grille, mit pied à terre, attacha son cheval à un arbre et se mit à rôder autour de la propriété, comme s'il eut eût quelque intérêt à connaître les lieux. Cette promenade dura peu. Il revint bientôt à l'endroit où il avait attaché son cheval, étonné de ne voir personne, ni maîtres, ni serviteurs, aux abords de cette élégante maison. Il hésitait à entrer. Tout à coup, une femme apparut sur la terrasse, descendit lentement dans l'allée qui conduisait à la grille. Duvernay la vit venir à sa rencontre et l'attendit. Il venait de reconnaître celle dont le portrait était sous ses yeux.

A l'aspect de cette créature toute charmante qui s'avavançait de son côté, comme embaumé d'un aristocratique parfum de grâce et de poésie, Duvernay regretta d'avoir dépouillé son uniforme sous lequel il avait plus fière mine uue sous les habits de paysan dont il s'était affublé. Il eut presque honte de son déguisement; séduit déjà par l'inconnue, bien qu'elle ne lui eût pas encore parlé, il résolut de l'obliger, à force de prévenances, de respect et de savoir-vivre, à voir qu'elle n'avait pas affaire au premier venu. Cependant, ayant levé la tête, elle parut un peu surprise de rencontrer, en face de soi, de l'autre côté de sa grille, ce paysan qui tenait par la bride un beau cheval et qui semblait l'attendre au passage. Elle hésita, fit deux pas en avant, trois en arrière, et finalement se décida à rebrousser chemin. Le capitaine Duvernay s'élança vers elle.

—Pardon, madame, dit-il, n'êtes-vous pas madame Sophie Sterowska ?

Elle se retourna vivement.

—C'est mon nom, répondit-elle, s'exprimant en français avec la plus grande pureté; vous me connaissez ?

—Je suis chargé d'un message pour vous.

—Un message ! Est-ce du commandant de Maldrée ! Il est en bonne santé, n'est-ce pas ?

Comme, en disant ces mots, elle courait vers la grille, afin de l'ouvrir devant Duvernay, ce dernier en profita pour ne pas répondre. Il entra dans le jardin.

—J'attends ce que vous avez à me dire, s'écria avec impatience madame Sophie. M. de Maldrée...

—Où pourrais-je m'entretenir avec vous, madame ? interrompit Duvernay. Les choses que j'ai à vous communiquer ne sont pas sans gravité et ne doivent être entendues que de vous.

A ces mots, madame Sophie le regarda plus attentivement qu'elle n'avait fait jusque là. La manière dont il s'exprimait, son geste un peu fier, son élégance relative, firent comprendre à la jeune femme que l'homme qu'elle avait sous les yeux pouvait, malgré son costume, traiter avec elle d'égal à égal.

—Veuillez prendre la peine de me suivre, monsieur, dit-elle.

Elle se dirigea vers le perron et s'écarta pour laisser passer Duvernay. Mais, sur un signe de lui, elle entra la première. Il la suivit. Ils se trouvaient dans un élégant petit salon coquet, où tout semblait arranger pour le plaisir des yeux.

Elle désigna un siège à Duvernay, s'assit elle-même en face de lui et dit :

—Bien que je vive seule ici avec deux serviteurs, dont je n'ai pas lieu de me défier et qui pourraient sans inconvénient entendre tout ce que vous avez à me révéler, nous serons mieux dans ce salon : vous, pour me parler ; moi, pour vous écouter. Veuillez vous expliquer, monsieur. Paul Duvernay demeura fort embarrassé. Il ne savait comment s'y prendre pour faire connaître à madame Sophie l'objet de sa visite. Il y a avait tant de sérénité dans le regard de cette femme ; ses yeux, image de son âme, révélaient tant de chaste confiance, qu'en dépit des irritantes convoitises éveillées en lui, il hésitait à briser ce bonheur. Ses hésitations, la tristesse répandue sur ses traits alarmèrent madame Sophie.

—Ce que vous venez m'apprendre est-il donc si terrible ? demanda-t-elle.

—M. de Maldrée m'a chargé...

—Mais dites-moi qu'il vit...

—Je suis chargé de vous transmettre ses derniers désirs.

A ces mots, une pâleur mortelle couvrit le visage de madame Sophie. Sa tête se renversa sur le dossier du fauteuil où elle était assise ; un gémissement douloureux s'échappa de ses lèvres :

—Il est mort ! murmura-t-elle.

—Mort comme un vaillant soldat au champ d'honneur. Sa dernière pensée a été pour vous, madame, pour son fils et pour vous.

Madame Sophie avait la fermeté d'un homme. Elle ne perdit pas connaissance. Mais de grosses larmes roulaient dans ses yeux. Sa blonde tête s'était maintenant penchée sur sa poitrine, et son désespoir ne se manifestait que par des sanglots, par la pâleur dont ses traits étaient envahis. Vingt minutes s'écoulèrent. Le plus profond silence régnait dans le salon, madame Sophie, livrée à sa douleur muette, semblait avoir oublié la présence de Duvernay.

—Pardonnez-moi, monsieur, dit-elle alors. Le coup qui m'accable est si imprévu ! Je vivais pleine de confiance. Le matin du jour où eut lieu l'assaut de Sébastopol, M. de Maldrée m'avait écrit une longue lettre. Il me disait que son régiment n'était pas désigné pour prendre part à l'action. Il me trompait pour m'éviter de cruelles alarmes. J'aurais dû le deviner. Et moi, qui restais ici livrée à de folles espérances !... Oh ! c'est affreux !

De nouvelles larmes inondèrent son visage.

—Comment est-il mort ? demanda-t-elle.

Duvernay, qui ne voulait pas révéler les circonstances dans lesquelles il s'était trouvé auprès du commandant, afin de laisser croire à madame Sophie que de longue date il était son ami, improvisa un récit qui, quoique dénué de vérité, eut le don de satisfaire la pauvre désolée. Elle dit :

—Il était aussi courageux que bon.

Il prit le médaillon dans sa poche, le tendit à madame Sophie, qui l'accepta. Il ajouta :

—M. de Maldrée m'a remis ce bijou auquel il semblait beaucoup tenir, afin qu'il vous fût démontré que c'est de sa part que je venais vers vous et que vous pouviez m'accorder votre confiance.

Madame Sophie prit le médaillon, secoua la tête et retomba dans une torpeur alarmante.

Tout à coup elle se leva et d'une voix suppliante :

—Ne pouvez-vous, demanda-t-elle, rester ici, soit jusqu'à ce soir, soit jusqu'à demain ? Vous êtes l'ami de M. de Maldrée, et j'aurai besoin de vos conseils, ajouta-t-elle.

Le capitaine Duvernay s'inclina. Elle ajouta d'une voix éteinte :

—J'ai besoin d'être seule, de me recueillir de penser à mon pauvre ami. Plus tard, vous me direz ses derniers désirs. Je crois les connaître déjà ; mais, quels qu'ils soient, ils seront exaucés. Au revoir, monsieur. Donnez vos ordres, et veuillez considérer cette maison comme la vôtre.

Ayant ainsi parlé, elle se retira lentement, retenant à grand-peine les sanglots qui l'étouffaient, et Duvernay resta seul. Quelques instants après, un domestique venait se mettre à ses ordres et le conduisait dans chambre où sur sa demande, on lui servait à déjeuner.

Le capitaine Duvernay ne possédait ni la fermeté, ni la noblesse d'âme qui lui eussent été nécessaires pour juger sainement et dignement la situation à laquelle il se trouva tout à coup mêlé. Par suite des dispositions particulières de son esprit, il était, nous l'avons dit, porté à envier la richesse des autres. Mordu par les sentiments les plus détestables, son cœur ne contenait en ce moment que des convoitises malsaines. Jusqu'à ce jour, il avait été honnête par habitude peut-être, par nécessité assurément, mais non par principe. L'influence bienfaisante de sa femme n'avait pas peu contribué à le maintenir dans la bonne voie. Le bonheur intime était résulté pour lui de son mariage ; la naissance de sa fille avait, si l'on peut dire ainsi, sanctifié son ambition, fait taire les instincts mauvais qui gisaient au fond de son âme, prêts à se déchaîner. Mais, maintenant, il était loin de celle qui, jusqu'à ce jour, avait été pour lui comme un bon ange. Dans les circonstances qui l'avaient conduit dans la maison où il était en ce moment, il ne voyait rien qu'un moyen de s'enrichir placé subitement entre ses mains par le hasard, et dont il fallait tirer promptement un bon parti. Ce qu'il voulait faire il n'en savait rien. Mais il était, sans oser se l'avouer, décidé à tout pour conquérir la fortune. Il savait que madame Sophie était riche, qu'en outre elle était dépositaire d'un titre de valeurs importantes constituant la succession de M. de Maldrée. Entre la

richesse et lui, quel obstacle y avait-il donc ? Aucun, ou plutôt un seul ; mais celui-là infranchissable pour tout cœur probe, le crime. Oui, un crime pouvait changer sa situation ; tout en ce moment le poussait à le commettre : l'irritation de ses ambitions déçues, la certitude que les valeurs, objets de sa convoitise, étaient à sa portée, aussi bien que la facilité avec laquelle il pouvait se les approprier.

Telles étaient les dispositions de son esprit quelques heures après avoir quitté madame Sophie. Seul dans la chambre, il écoutait, à moitié assoupi, les voix ténues qui lui soufflaient des conseils désordonnés. Jusqu'à ce jour, il avait vécu presque pauvre, d'une vie de sacrifices allégée seulement par les tendresses conjugales, mais quelquefois aussi aggravée par elles, par la pensée qu'il ne pouvait donner à sa femme ni à sa fille le luxe au sein duquel il eût été heureux de les aimer. Maintenant, il ne dépendait que de lui de modifier cet état de choses, d'avoir les mains pleines d'or, de créer à sa fille une dot opulente, de vivre en grand seigneur. On ne connaîtra jamais toute l'étendue de la perversité humaine. Il se disait qu'il aurait parfaitement raison de cette femme qui vivait seule avec deux serviteurs âgés. Il était loin de la France et de la justice. Il pouvait perpétrer son crime secrètement, puis rentrer au camp, après avoir couvert d'un voile éternel son forfait.

La pendule de sa chambre, sonnante deux heures, l'arracha à ses rêveries affreuses. Il se leva soudainement, comme pour échapper au cauchemar qui l'obsédait. La voix de l'honneur parlait encore en lui. Le parc, dont les arbres montaient au-dessus de ses croisées, l'invitait à la promenade. Il descendit. Pendant quelques minutes, il marcha au hasard, dans cet état d'indolence où le cœur et l'esprit sont également incapables de penser et de sentir. Soudain, au détour d'une allée, il se trouva en face du domestique de madame Sophie, qui, quelques heures auparavant, l'avait servi dans sa chambre. Cet homme qui, depuis vingt ans, vivait dans la maison, était âgé. Mais la vieillesse n'avait en rien diminué le dévouement qu'il portait à sa maîtresse. Il remplissait les fonctions de valet de chambre, de maître-d'hôtel, de jardinier, et, secondé par sa fille, chargée de la cuisine, il suffisait au service de l'habitation. Duvernay s'avança vers lui avec l'espoir de le faire parler sur les choses qui l'intéressaient. Il se demandait comment il entamerait la conversation, quand soudain le vieux moujik courut à sa rencontre et s'exprimant en mauvais français :

— Est-il vrai, monsieur, comme ma fille me l'assure, que vous ayez apporté à madame la nouvelle de la mort de M. de Maldrée ?

— C'est vrai, répondit Duvernay.

Le domestique laissa tomber entre ses mains tremblantes le sécateur à l'aide duquel il émondait tout à l'heure les arbustes fleuris, et d'une voix affaiblie par l'émotion :

— Dieu veuille avoir pitié de nous !

— Ils s'aimaient donc bien ?

A cette question, Alexis—c'était le nom du moujik—leva les yeux sur Duvernay.

— S'ils s'aimaient ? s'écria-t-il. De toute la force de leur âme. Ils étaient jeunes encore et si beaux, si bien faits l'un pour l'autre ! Ah ! monsieur, voilà un grand malheur, madame en mourra !

— Se connaissaient-ils depuis longtemps ? demanda encore Duvernay, qui espérait obtenir d'Alexis les renseignements qu'il n'osait demander à madame Sophie.

— Depuis cinq ans. C'est à Paris, au commencement de 1850, qu'ils se rencontrèrent pour la première fois étant l'un et l'autre sous le coup d'une grande douleur. Neuf mois auparavant, le commandant avait perdu sa femme. Depuis la même époque, madame était veuve d'un mari qu'elle aimait, bien qu'il eût le double de son âge. La conformité de leur peine les rapprocha : pendant longtemps ils cessèrent de se voir. Comment chacun d'eux arriva-t-il à trouver dans l'autre l'équivalent de ce qu'il regrettait ? C'est ce que je ne saurais vous dire. Ils s'aimèrent. Un jour, madame promit de rendre une mère au fils de M. de Maldrée, et le mariage fut décidé. C'est à ce moment que la guerre éclata entre la France et la Russie. M. de Maldrée fut désigné pour partir. La séparation fut déchirante ; madame, qui est d'origine polonaise resta à Paris et prit auprès d'elle le fils du

commandant. Ce n'est que lorsque l'expédition de Crimée fut décidée qu'elle se rappela qu'elle possédait une terre dans ce pays et résolut de venir s'y fixer jusqu'à la fin du siège, afin de se rapprocher de celui qu'elle considérait, que nous considérons comme son mari.

—Et l'enfant ? demanda Duvernay, que ce récit avait vivement intéressé.

—Avant de quitter la France, madame le plaça dans une institution, en le confiant plus particulièrement aux soins du notaire de M. de Maldrée, qui habite le Havre.

—Ce notaire Rubentel dont le commandant m'a parlé, songea Duvernay.

Et il s'éloigna en proie à un trouble qu'un homme plus perspicace que le vieux moujik aurait deviné facilement. Lorsqu'il fut seul, il s'arrêta à l'ombre d'un bosquet de grands arbres pour mettre un peu d'ordre dans son esprit.

Après s'être longtemps abandonné à ses réflexions, sans pouvoir prendre aucun parti, Duvernay se leva pour revenir vers sa chambre. C'est alors qu'il rencontra de nouveau Alexis, qui le cherchait pour lui annoncer que madame Sophie le priait de monter chez elle. Duvernay s'empressa d'obéir. Guidé par le moujik, il fut introduit dans l'appartement de la jeune femme, situé au premier étage. Il la trouva seule, assise sur un divan, vêtue d'une robe noire, comme si, à peine prévenue de la mort de son fiancé, elle avait voulu échanger ses habits de fête contre des habits de deuil. Son visage était toujours pâle et défait. Mais, à l'expression de son regard, on jugeait qu'elle était maintenant résignée, et que si sa douleur devait être éternelle, elle se concentrait tout entière dans son cœur.

—J'ai prié, j'ai pleuré, dit-elle à Duvernay ; je me sens plus calme et me voici prête à vous entendre.

—Madame, répondit Duvernay, j'ai eu le triste bonheur de fermer les yeux au commandant. J'ai recueilli ses dernières paroles et j'ai pour mission de vous les transmettre.

—Parlez, monsieur.

—Le commandant place son fils sous votre protection. Il est mort avec l'espoir que vous tiendrez lieu de mère à cet enfant, que vous irez en France pour remplir vos nouveaux devoirs.

—Son espoir ne sera pas trompé. Son fils deviendra le mien. Il héritera de ma fortune, je m'efforcerai d'en faire un homme digne de son père, digne du nom qu'il est appelé à porter.

—Puisque telles sont vos décisions, ma mission se termine ici. Ce n'est qu'au cas où vous auriez refusé de vous rendre en France que j'avais ordre de vous demander le titre qui constitue la fortune du fils de M. de Maldrée et de l'apporter chez le notaire du commandant. M. Rubentel, du Havre.

Ce langage eut pour résultat de laisser croire à madame Sophie que Duvernay était depuis longtemps l'ami de Maldrée et d'accroître la confiance qu'elle avait déjà dans l'homme qui était venu lui annoncer la mort de son ami.

—J'accomplirai moi-même la tâche que le commandant m'a confiée, répondit-elle. La fortune de son fils se compose d'une somme de deux cent mille francs, représentée par des valeurs au porteur qui sont entre mes mains, puisqu'il me les avait remises en dépôt. J'ai une somme égale en billets de la Banque de France dont j'ai le dessein de faire don à l'orphelin, afin que si je venais à mourir avant qu'il ait atteint sa majorité, il soit en état de tenir son rang dans le monde.

Si, tandis qu'elle exprimait avec tant de confiance, madame Sophie avait conservé le sang-froid nécessaire pour examiner attentivement l'homme debout en face d'elle, elle aurait été effrayée de l'effet que produisit sur lui l'énumération des richesses dont un forfait pouvait tout à coup le rendre maître. Mais elle était elle-même trop troublée par sa propre douleur et en même temps trop confiante pour remarquer l'exaltation de Duvernay.

—M. de Maldrée n'avait-il pas fait un testament ? demanda-t-il en essayant de contenir son émotion.

—Ce n'est pas, à vrai dire, un testament. Avant de quitter la France, il écrivit à son notaire une lettre confidentielle dans laquelle il lui faisait connaître ses intentions pour le cas où il viendrait à mourir. Il l'avertissait en même temps qu'il me chargeait, n'ayant pas le loisir de le faire lui-même, d'apporter au Havre les va-

leurs qui constituaient sa fortune. Ces valeurs, j'ai cru pouvoir les garder jusqu'ici. Par un des prochains courriers, je les emporterai moi-même en France et je confierai à M. Rubentel mes dispositions, car j'ai l'espoir de ne pas survivre au malheur qui me frappe.

Un sanglot accompagna ces paroles ; lasse d'avoir tant parlé et des efforts héroïques qu'elle avait faits jusque là pour contenir sa douleur, madame Sophie perdit connaissance. Duvernay vit son visage se décomposer et la pauvre créature demeurer immobile, renversée sur le divan où elle était assise. Il courut à elle, alarmé, embarrassé, ne sachant comment il devait s'y prendre pour la ranimer. Puis ayant vu un cordon de sonnette, il s'y suspendit. En quelques minutes, les serviteurs de madame Sophie furent auprès d'elle. On la transporta sur son lit et la fille d'Alexis s'empressa de lui prodiguer les soins les plus vigilants. Pendant ce temps, debout au milieu de la chambre, affectant une vive tristesse, Duvernay étudiait à la hâte l'état des lieux. Un plan infernal venait de surgir dans son imagination ; il examinait chaque chose, la disposition de l'appartement, les détails de l'ameublement, les portes, les croisées avec une attention criminelle. Sous l'influence des idées auxquelles il était livré, il s'approcha de la cheminée et remarqua avec plaisir qu'elle était hermétiquement fermée par une plaque qui interceptait l'air du dehors. Il s'aperçut également que les croisées et les portes étaient garnies d'épais bourrelets. Madame Sophie avait passé tout un hiver dans cette maison et avait pris des précautions minutieuses pour se garantir contre les froids rigoureux de la Crimée. Lorsqu'il eut terminé son inspection, il s'avança vers le lit et, interrogeant à voix basse la jeune fille qui soignait la malade.

—Se trouve-t-elle mieux ? demanda-t-il.

—Elle se ranime.

Madame Sophie, en effet, revenait à elle. Elle respira faiblement, ouvrit les yeux, et voyant le capitaine :

—Ah ! monsieur, murmura-t-elle, ne me quittez pas encore. Je crains de mourir, et si cela arrivait, c'est à vous que reviendrait la tâche que M. de Maldrée nous a confiée. Ne partez pas.

—Rassurez-vous, madame, je reste.

—Les valeurs qui doivent être emportées en France sont contenues dans un cofret, enfermé lui-même dans cette armoire. Je vous autorise à les prendre là, s'il y a lieu.

En disant ces mots, madame Sophie désignait un solide meuble en chêne placé en face de son lit, donnant ainsi à Duvernay le seul renseignement qui lui manquait. Un sourire de satisfaction apparut sur le visage du capitaine.

—Vous vivrez, madame, répondit-il. C'est mon vœu le plus cher. Mais, si la fatalité voulait qu'il en fût autrement, le fils de M. de Maldrée trouverait en moi un père, vos desseins seraient exécutés.

Ayant dit ces mots, il s'éloigna doucement, sans attendre que madame Sophie lui exprimât sa gratitude. A dater de ce moment, il pensa et agit sous l'empire d'une idée unique, comme poussé par une puissance supérieure. Son sang-froid ne l'abandonna pas un seul moment. Que si l'on s'étonne de voir un homme, honnête jusqu'à ce jour, devenir tout à coup criminel, nous répondrons qu'il n'avait été honnête qu'à la surface, par nécessité et que, d'ailleurs, il y a commencement à tout. L'occasion fait le larron ; c'était la première fois qu'elle s'offrait à Duvernay. Il fut rapidement décidé, n'ayant d'autre souci que de ne pas laisser après soi trace de son passage et de trouver les moyens d'obliger le public à croire que madame Sophie était morte non victime d'un attentat, mais à la suite d'un accident. Ce fut sous l'influence de cette double préoccupation qu'il arrêta les combinaisons que son mauvais génie lui souffla. Au mois de septembre, la nuit vient assez rapidement. Vers six heures et demie au moment où, après avoir dîné, il sortit de table, l'obscurité commençait à être profonde, et n'eût été la blanche clarté de la lune, il lui eût été impossible de se guider dans le parc où il se rendit. Mais, grâce à cette clarté, il put trouver son chemin et s'éloigner rapidement comme pour se livrer aux douceurs de la promenade. Les domestiques étaient diversement occupés. Au fond du parc, il avait remarqué un amas de branches vertes, provenant d'arbres récemment émondés. Elles avaient été provisoirement déposées en cet endroit pour être ensuite trans-

portées dans un cellier où l'on enfermait les provisions de bois pour l'hiver. Il choisit une vingtaine de ces branches, les plus courtes et les plus grosses ; à l'aide de cordes qu'il s'était procurées, en ayant fait un fagot, il les jeta dans un bassin peu profond, creusé au centre d'une pelouse et d'où il pourrait les retirer à volonté. Cela fait, il revint du côté de la maison, s'assit sur le perron, et ayant allumé un cigare, manifesta à Alexis, qui vint prendre ses ordres, le dessein de passer sa soirée en cet endroit, afin de goûter entièrement le charme d'une belle nuit. Il demeura donc seul, jusqu'à dix heures. A ce moment, Alexis parut de nouveau devant lui.

—Comment est votre maîtresse ? demanda Duvernay.

—Elle vient de s'endormir. Elle s'est opposée à ce que ma fille veillât auprès d'elle, et nous engage à prendre quelque repos.

—Obéissez-lui, reprit le capitaine. Couchez-vous mon brave. Invitez votre fille à en faire autant. Moi, je reste ici.

—C'est qu'alors, monsieur, il faudra qu'avant de monter dans votre chambre, vous fermiez la porte.

—Je la fermerai.

—Il suffit de donner deux tours de clef et de pousser les verrous.

—C'est compris ! répliqua Duvernay. Allez, et fiez-vous sur moi. Je n'ai pas envie plus que vous d'être volé.

Alexis se retira. Duvernay écouta la pendule du salon, dont la sonnerie arrivait à ses oreilles, répéter les heures qui s'écoulaient trop lentement au gré de ses désirs.

A minuit il se leva.

—Le moment est venu, se dit-il.

Il prêta une oreille attentive ; par le silence qui régnait dans la maison, par l'obscurité qui l'enveloppait, il jugea que tout était endormi. Rassuré de ce côté, Duvernay s'avança dans le parc jusqu'au bassin dans lequel il avait plongé le fagot dont nous avons parlé tout à l'heure. Se penchant sur l'eau, il retira les branches toutes mouillées et les emporta, non sans peine, jusque dans la maison. Chargé de son fardeau, il monta au premier étage, le déposa sur le palier, à côté de la chambre de madame Sophie. Puis, entrant dans la sienne, il prit sa valise, préparée à l'avance, comme s'il devait partir, et un paquet de cordes ; il revint auprès des branches qui, imprégnées d'eau, avaient déjà fait autour d'elles une véritable mare. Alors, il tâta sa poche pour s'assurer qu'elle contenait un petit poignard qu'il portait toujours et qui ne devait lui servir que s'il trouvait madame Sophie réveillée ? Il frappa ensuite légèrement contre la porte de la chambre de celle-ci.

On ne lui répondit pas.

—Elle dort, pensa-t-il.

Il tourna doucement le bouton et entra. La chambre était faiblement éclairée par la vacillante lueur d'une veilleuse. On voyait, perdu dans l'ombre des rideaux qui l'enveloppaient en partie, le lit dans lequel dormait madame Sophie. Duvernay s'approcha rapidement. Elle était plongée dans un profond sommeil. Mais les mouvements nerveux qui parfois la faisaient tressaillir prouvaient que le sentiment de son malheur la poursuivait jusque dans son repos. Étendue sur le dos, les bras languissamment jetés sur la couverture, la tête encadrée dans ses cheveux en désordre, elle était adorablement belle. Nul cœur sensible, la sachant malheureuse, n'eût pu la voir ainsi sans être pris de pitié. Disons à la honte de Duvernay qu'il n'éprouva rien de semblable. Dans ce corps immobile, il ne voyait ni la femme séduisante, ni la veuve inconsolée, mais l'obstacle qui se dressait entre lui et la fortune, et qu'il fallait faire disparaître.

Tout à coup il fut frappé par une pensée. Madame Sophie pouvait se réveiller et pousser des cris de détresse. Certes, il avait la ressource de la poignarder, de l'étrangler, de l'étouffer ; mais ces trois moyens lui répugnaient également. Le premier offrait un grand inconvénient. Il prouverait, si jamais l'on retrouvait le corps de la victime, qu'elle était morte de mort violente. Quant aux deux autres, ils pouvaient être longs à éteindre la vie, peut-être nécessiter une lutte horrible. De telles perplexités ne devaient pas durer longtemps. Le temps pressait, Duvernay eut vite pris son parti. Un mouchoir était à sa portée sur l'oreiller. Il s'en empara,

le roula de façon à en former une sorte de tampon : puis pressant doucement les narines de madame Sophie pour empêcher la respiration par cette voie, il l'obligea à ouvrir la bouche dans laquelle, d'un seul coup, il introduisit le mouchoir brutalement. La malheureuse femme se trouva soudainement bâillonnée. Elle se réveilla suffoquée ; mais elle n'avait pas encore eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait, que le drap qui la couvrait fut jeté sur son visage de façon à lui dérober la vue de l'homme qui la martyrisait ainsi. En même temps elle se sentit entourée des pieds à la tête dans ce même drap, plusieurs fois roulé autour d'elle, liée par-dessus, aux bras et aux jambes. et laissée là, comme une masse inerte, dans l'impossibilité de crier ni de voir le drame qui allait s'accomplir.

Alors Duvernay revint précipitamment au milieu de la chambre, s'agenouilla et, à l'aide de son poignard, il traça un grand rond sur le tapis, en y faisant une incision profonde. Il put ainsi enlever l'étoffe et pratiquer un large trou dont le fond était fermé par les dalles blanches qui servaient de plancher. Il courut à la porte, prit au dehors le fagot qu'il y avait laissé, le traîna sur le foyer qu'il venait d'improviser et élevant un bûcher, il y mit le feu à l'aide d'une poignée de paille gardée par lui en réserve à cet effet. La flamme, étouffée en quelque sorte par les branches qu'elle devait consumer, ne tarda pas cependant à lécher leur écorce qui se couvrit d'une écume légère et bruyante, causée par l'eau qu'elles rendaient. En même temps, une épaisse fumée s'éleva dans l'air. Ne trouvant pas d'issue, car les portes et les fenêtres étaient hermétiquement closes, elle se concentra dans la chambre qui fut, en cinq minutes, remplie d'un nuage. A moitié asphyxié, les yeux remplis de larmes, toussant et crachant, Duvernay se leva, se dirigea vers l'armoire que madame Sophie lui avait désignée, et l'ouvrit. Là, sur une étagère, au milieu des piles de linge, il y avait deux coffrets. Ne sachant quel était le bon, Duvernay les prit l'un et l'autre, les plaça sous son bras gauche. Puis, repassant devant le bûcher qui commençait à s'allumer, il saisit une branche, la jeta tout enflammée sur le lit, et, ouvrant la porte qu'il referma, il enleva sa valise au passage et descendit en courant. Il entra dans l'écurie. Son cheval s'y trouvait tout sellé. Il l'entraîna, le conduisit sur la route, s'élança, et, quelques instants après, il fuyait à toute vitesse sur la route de Sébastopol. Dix minutes lui avaient suffi pour accomplir son crime. A six heures du matin, son congé étant expiré, il se trouvait au camp et répondit à l'appel de son nom.

Ce fut seulement le soir de ce jour que, se retrouvant seul dans la petite chambre qu'il occupait dans une maison de Sébastopol, il put ouvrir les coffrets. L'un contenait des valeurs remboursables au porteur, pour une somme de quatre cent mille francs ; l'autre renfermait un écrin sur les coussins duquel reposaient d'admirables bijoux, qu'il estima à une somme presque égale. Il serra les titres dans son portefeuille, jeta les diamants au fond d'une de ses malles et brûla les boîtes.

Le lendemain, le bruit se répandit et vint jusqu'à ses oreilles qu'une maison, voisine de la villa Bibikoff, avait été incendiée durant la nuit, et que, dans les ruines fumantes, on avait trouvé trois cadavres carbonisés. Duvernay respira. Désormais tout était consommé. Il était riche, et de son crime ou de ceux qui auraient pu en être témoins, plus rien ne restait qui eût la possibilité de l'accuser. Peu de jours après, il demanda à rentrer en France. La prise de Sébastopol semblait avoir marqué la fin de la guerre. On renvoyait en Europe un certain nombre de soldats ! Duvernay avait fait toute la campagne. Il fut désigné parmi ceux auxquels était accordée la faculté de partir.

Toutefois, s'étant rappelé que dans ses dernières confidences, le commandant de Maldrée avait fait allusion à un homme de son régiment, nommé Jabin, lequel l'avait toujours fidèlement servi, et qui était tombé sous ses yeux sur le champ de bataille. Duvernay, qui redoutait cet homme sans le connaître, voulut savoir si réellement il était mort. Il procéda à une enquête auprès de l'état-major du général en chef, et là, il apprit que le maréchal des logis Jabin avait disparu le jour du siège. On savait qu'il avait été grièvement blessé en allant à l'assaut ; mais nul ne pouvait dire ce qu'il était devenu. Sur les registres de son régiment, à côté de son nom, étaient écrits ces mots : " Disparu dans la journée du 8 septembre."

— Il est mort, se dit Duvernay, soulagé par cette découverte,
Il avait tué une femme, causé la mort d'un vieillard et de sa fille, incendié volon-

tairement une maison habitée, volé le bien d'autrui, dépouillé un orphelin, et nul ne le soupçonnait.

Cependant il naviguait vers la France. Il n'éprouvait encore aucun remords. Mais il ne pouvait écarter de ses yeux l'image de madame Sophie endormie, telle qu'elle était au moment où il l'avait bâillonnée. Ce souvenir, qui s'imposait impérieusement à lui, était le germe des souffrances que sa mémoire, incapable d'oublier, devait lui faire subir plus tard. Il ne trouvait quelque apaisement que lorsqu'il songeait à sa femme et surtout à sa fille.

Telles furent ses préoccupations durant son voyage. Il en était une cependant qui les dominait toutes. Elle avait pour mobile le notaire Rubentel, et la pensée que cet homme était dépositaire d'une lettre de M. de Maldrée équivalente à un testament.

—Il faudra que j'aie la connaissance du bonhomme et savoir de quoi il retourne, se disait-il alors.

Débarqué à Marseille dans les premiers jours du mois d'octobre, il ne s'y arrêta que le temps de faire viser sa feuille de route à l'intendance militaire, et se dirigea immédiatement sur Lyon, C'est aux environs de cette ville, chez sa belle-mère, qu'habitait sa femme et sa fille.

Un soir, à la tombée de la nuit, il arriva devant la maisonnette où sa femme avait cherché un asile pendant son absence. Par-dessus une haie vive qui fermait le jardin du côté de la route, il vit une fillette de sept ans, vêtue de deuil, et reconnu son enfant. Son cœur se serra comme à l'approche d'un malheur, car, en dépit de tout, il n'était pas encore si complètement endurci qu'il fût insensible à la perte de quelque chose qu'il avait aimé. Il s'élança et vint tomber à genoux aux pieds de sa fille, qui se mit à pousser de grands cris en l'embrassant. Au même moment, sa belle-mère accourait. Elle était en noir comme la petite. En voyant son gendre, elle fondit en larmes, et, lui ouvrant les bras :

—Ah ! mon ami, s'écria-t-elle, quel malheur !

—Quoi ? de quel malheur parlez-vous ?

—Vous n'avez donc pas reçu ma lettre ?

—Quelle lettre ?

—Miséricorde ! Il ne sait rien. Claire est morte.

—Morte ! répéta machinalement le capitaine, qui fut tout surpris de ne sentir dans son cœur aucun déchirement.

—Oui subitement, dans la nuit du 11 au 12 septembre.

Il frissonna. Sa femme avait rendu le dernier soupir à l'heure où il assassinait madame Sophie. Une épouvante indicible s'empara de lui. Afin d'échapper aux plaintes de sa belle-mère et de rester seul, il feignit un morne désespoir et courut s'enfermer dans la chambre préparée pour lui. Il passa une nuit affreuse, plus effrayé de la coïncidence qu'il venait de constater qu'affligé de la mort de sa femme. Le drame qui se déroula en lui dut être terrible, car au matin, son visage portait des traces évidentes de fatigue et d'insomnie. Néanmoins, il se montra calme ; après avoir entendu le récit du douloureux événement, il parut ne vouloir chercher de consolations que dans les caresses de son enfant. Le lendemain, il annonça son dessein de partir. Il prit diverses dispositions relatives à sa fille qu'il comptait laisser durant quelque mois dans cette maison, et promit de revenir bientôt. A trois jours de là il arrivait à Londres, où il espérait se débarrasser des diamants de madame Sophie, et d'où il devait aller au Havre afin d'y faire connaissance avec le notaire Rubentel.

A moins d'être un voleur de profession et d'avoir des relations avec des receleurs il n'est pas aussi facile qu'on pourrait le supposer de se défaire de bijoux volés. A Paris, notamment, les formalités imposées par la police aux joailliers sont telles, qu'il n'en est pas un seul qui consente à devenir acquéreur de diamants d'une grande valeur sans s'enquérir du nom, de l'adresse, de la profession, en un mot de l'état social de la personne qui les propose. Il éprouvait donc le plus grand embarras. Dans le Strand, il passa et repassa plusieurs fois devant de brillants magasins dans les vitrines desquels s'étaient de merveilleuses pierreries. A chaque instant, il se disait :

—J'entre dans celui-ci.

Il s'avavançait jusqu'à la porte. Mais, là, il s'arrêtait, collait son front à la vitre, jetait un regard dans l'intérieur, et soit que le magasin fût rempli d'acheteurs, soit que Duvernay manquât d'assurance, soit qu'il ne trouvât point le visage du patron ou de ses commis à son gré, il revenait sur ses pas et allait recommencer le même manège devant une autre boutique. Au détour d'une rue, un policeman s'étant dirigé de son côté, il tressaillit, comme s'il eût été sur le point de se voir arrêter.

—Je n'oserai jamais, pensa-t-il.
Et il se mit à marcher au hasard. Il marchait depuis longtemps, préoccupé, dans des conditions de corps et d'esprit qui doubleraient sa fatigue. Il était deux heures de l'après-midi. Il se rappela qu'il était à jeun. Il s'arrêta regardant à droite et à gauche, cherchant en quel endroit il pourrait prendre un repas dont il avait le plus grand besoin. Il ne vit rien que les cabarets borgnes que nous venons de décrire. Quelque répugnance qu'il éprouvât à pénétrer dans l'un d'eux, la faim parla plus haut. Ça et là, étaient assis quelques matelots, des filles au visage flétri obéissant aux ordres d'un homme assis derrière le comptoir, et qui n'était autre que le patron de l'établissement.

C'est vers cet homme que Duvernay se dirigea. Il désigna du doigt un rostbeef saignant, demanda une demi-pinte d'ale, s'assit à une table sur laquelle on plaça le tout, et se mit à manger avec avidité. Il était au milieu de son repas. A moitié rassasié, il commençait à observer les individus présents dans la salle, quand la porte s'ouvrit et livra passage à un jeune marin au visage énergique, de petite taille, mais solidement bâti, sur le chapeau duquel était inscrit le nom d'un bâtiment français. Un garçon s'élança au-devant de lui ; mais le nouveau venu l'écarta d'un geste et marcha jusqu'au comptoir. Là, tirant de son gousset une grosse montre d'argent, il l'offrit au patron, en disant en français, à voix basse, mais de telle sorte, cependant, que Duvernay ne perdit rien de ses paroles :

—Voulez-vous m'acheter cette montre, Butts ?

—Arrivé d'avant-hier, vous n'avez plus d'argent ! s'écria Butts en feignant quelque surprise.

Depuis quarante ans, il logeait des matelots de tous les pays et parlait tant bien que mal, trois ou quatre langues.

—Que je sois riche ou ruiné, que vous importe, vieux marsouin ! répondit le marin. Voulez-vous, oui ou non, me donner trois livres en échange de cette horloge ?

—Trois livres ! Où avez-vous vu que cela vaille trois livres ?

En disant ces mots, Butts avait pris la montre et l'examinait en tous sens.

—Peuh ! fit-il avec dédain, cela n'a pas de valeur !

—Pas de valeur ! la montre que m'a donnée la mère quand j'ai quitté le pays !

—Je vous la payerai une livre.

—Vingt-cinq francs ! Mais c'est un vol.

—Et ce sera pour vous obliger, ajouta sentencieusement le logeur, car j'aimerais bien mieux ne pas l'acheter. Tenez, gardez, gardez, cela vaudra mieux pour vous et pour moi.

Le marin reprit machinalement sa montre. Tandis que Butts avait cessé de faire attention à lui, il se tenait devant le comptoir indécis, embarrassé, ne sachant s'il devait s'en aller ou rester. Soudain, Duvernay lui fit un signe auquel il répondit, en s'approchant de la table où mangeait le capitaine.

—J'ai entendu votre entretien, mon ami, dit ce dernier ; on ne doit pas résister au désir d'obliger un compatriote. Conservez votre montre. Voici trois livres, vous me les rendez quand vous pourrez.

En même temps il glissait trois pièces d'or dans la main du matelot stupéfait.

—Vous me prêtez cet or sans me connaître ? dit celui-ci, qui hésitait.

—Gardez au moins la montre en gage.

—Gardez au moins la montre en gage. Si je vis dans un an, je viendrai vous la demander en vous la remboursant.

—Je ne veux pas vous priver d'un souvenir qui vous vient de votre mère.

—Eh bien, j'accepte, monsieur. Mais, foi de Breton ! entre vous et moi, c'est à

la vie, à la mort. Je me nomme Bucaille et je sers sur le *Vésuve*. Si jamais vous avez besoin d'un poignet solide, il est à votre service.

Et Bucaille tendit ledit poignet à Duvernay sous la forme d'une main largement ouverte, que le capitaine serra et retint dans la sienne en disant :

—Asseyez-vous un instant, nous boirons ensemble un coup à nos santés.

Bucaille ne se fit pas prier. Il prit place en face de Duvernay, et s'adressant à Butts qui, distrait par les clients plus nombreux de minute en minute, n'avait rien entendu de la conversation que nous venons de rapporter, il lui dit :

—Décidément, je garde ma montre. Donnez-nous du gin et du meilleur.

—Voyons, pour vous être agréable je la payerai une livre et demie, répondit le logeur, qui ne voulait pas laisser échapper une bonne affaire et qui renouvela sa proposition, en servant la liqueur demandée.

A aucun prix je ne veux vendre.

Butts regarda Bucaille avec surprise puis Duvernay, et ne comprenant guère pour quelle cause le matelot avait soudainement changé de résolution, il n'insista pas.

—Il achète donc les objets précieux ? demanda Duvernay à Bucaille, en désignant le logeur qui s'éloignait.

—Lui ! il achète tout ce qu'on veut lui vendre, pourvu qu'on le lui cède à vil prix.

—Il est riche ?

—Je ne sais s'il est riche, mais il doit avoir des associés qui le sont pour lui, car toutes les fois qu'un pauvre diable comme moi a besoin d'argent, toutes les fois qu'un filou veut se débarrasser des objets qu'il a volés, il est certain de trouver ici avec qui traiter. C'est à croire que le père Butts est le chef d'une bande de voleurs,

—Mais la police ne soupçonne-t-elle rien ?

—Bah ! la police est bonne fille. Butts lui a rendu plus d'un service. Songez donc ! il connaît tous les équipages des navires qui mouillent dans la Tamise. Les matelots n'ont pas de secret pour lui, et plus d'une fois, il a mis les magistrats sur la trace des auteurs des meurtres qui se commettent fréquemment en mer. Donc la police a intérêt à fermer les yeux. D'ailleurs, il agit dans l'ombre, et sa devise est : discrétion et mystère.

Duvernay s'intéressait de plus en plus à la conversation de Bucaille. Il y puisait des renseignements précieux et entrevoyait la possibilité de vendre ses diamants au logeur ou par son intermédiaire, sans avoir à subir les questions qu'il redoutait.

—Croyez-vous que Butts soit homme à m'acheter des bijoux d'un grand prix ? demanda-t-il à Bucaille.

—Vous avez des bijoux à vendre ? fit ce dernier, en évitant de répondre directement.

En même temps il regardait Duvernay, et son regard disait clairement les soupçons que cette question venait de faire naître dans son esprit. En général, lorsqu'on peut se défaire contre argent d'objets précieux qui vous appartiennent légalement, ce n'est pas dans un bouge qu'on va chercher un acquéreur.

—C'est un voleur ! pensait Bucaille.

Et son attitude se ressentit de la défiance instinctive qu'il éprouvait. Duvernay devina ses soupçons. C'est dans le but de les dissiper qu'il reprit :

—J'ai été récemment frappé par une catastrophe qui m'a presque ruiné. Pour en conjurer les effets, je me trouve dans la nécessité de vendre des bijoux qui me viennent de ma famille. Je suis à Londres dans ce but, car à Paris où je suis connu je n'aurais pu tenir cette vente secrète. Or, j'ai le plus grand intérêt, afin de sauvegarder mon crédit et ma position, à ce qu'on ignore à quels moyens extrêmes je suis obligé d'avoir recours.

Bucaille feignit d'accepter cette explication et il reprit avec froideur :

—Ce sont là vos affaires, monsieur, et non les miennes. Je n'ai pas besoin d'en savoir plus long. Je crois que vous vous entendrez avec le père Butts. Je vous laisse. Faites-lui vos offres.

Ayant prononcé ces paroles, il se leva, salua, et avant que Duvernay eût pu le retenir, il s'éloigna rapidement. Duvernay, stupéfait, le vit traverser le cabaret, ouvrir la porte et disparaître.

—Qu'a-t-il donc ? se demanda-t-il avec inquiétude.

En même temps, il baissa les yeux. Il ne put retenir une exclamation. Les trois pièces d'or qu'il avait données à Bucaille, et que celui-ci avait acceptées, étaient sur la table. Le brave garçon venait, en se retirant, de les déposer contre l'assiette du ca pitaine, comme s'il eût voulu lui prouver que ce n'était point par oubli qu'il les laissait là, mais parce qu'il ne voulait pas de son argent. Une rougeur subite monta au front de Duvernay.

—Le sot ! murmura-t-il.

Il resta une minute immobile et rêveur. Puis, il leva les épaules, prit les pièces d'or, les mit dans sa poche et fit signe au leueur. Celui-ci accourut.

—Monsieur Butts, dit Duvernay, je veux vous vendre de beaux diamants.

—La somme est-elle considérable ? dit Butts sans laisser paraître la moindre surprise et comme s'il eût trouvé la proposition toute simple.

—En France, on les a estimés quatre cent mille francs !

—Seize mille livres ! Je ne fais pas d'affaires aussi considérables.

—Celle-là est fort avantageuse. J'ai besoin d'argent et je ne serais point exigeant.

Butts réfléchit un moment. Puis il dit :

—Eh bien soit ! j'emprunterai ; où sont vos pierreries ?

—A mon hôtel.

—J'irai les voir aujourd'hui accompagné d'un expert.

—Non ! non ! s'écria vivement Duvernay. Je vous les apporterai ici. Donnez-moi votre heure. Je vous préviens seulement que je veux en recevoir le prix ce soir même.

—Venez à neuf heures, monsieur, répondit Butts. L'expert sera ici et nous verrons à traiter.

Sur ces mots, et sans demander d'autres renseignements, il reprit sa place à son comptoir. Duvernay lui ayant remis le montant de sa dépense, s'éloigna aussitôt. Il rôda dans Londres toute la journée. Le soir venu, il rentra à son hôtel, se chargea d'une petite valise qui contenait les diamants, glissa dans sa poche, par prudence, un revolver. Puis il sortit, monta dans un cab et se fit conduire à la taverne du père Butts, où il entra au moment où neuf heures sonnaient. Butts, en le voyant venir, se leva et, ayant ouvert une porte, il l'introduisit dans une sorte de cabinet qu'éclairait en ce moment deux bougies. Un homme qui attendait seul dans ce cabinet se leva.

—C'est un de mes amis qui se connaît en pierreries, dit Butts à Duvernay ; je l'ai mandé afin qu'il me donnât son avis. Veuillez montrer ce que vous avez à vendre.

Pâle, tremblant, en dépit des efforts qu'il faisait pour conserver son sang-froid, Duvernay déposa sur la table son sac de nuit, et, l'ayant ouvert, il eut bientôt mis à jour les diamants de madame Sophie. Il y avait un collier de perles fines, composé de trois rangs superposés, attachés par quatre camées antiques d'un admirable travail ; des boucles d'oreilles en brillants, une parure complète en émeraudes, une grande chaîne formée de pierres vertes taillées en scarabées, des bracelets, des bagues et un diadème au centre duquel une pierre brillait de mille feux.

A l'aspect de ces richesses, les deux hommes ne purent retenir un mouvement d'admiration, et l'expression d'envie que prit leur regard fut telle, que Duvernay porta instinctivement la main sur le revolver dont il s'était muni et le serra convulsivement. Il pouvait croire Butts et l'individu qu'on présentait comme expert capables de l'assassiner. Mais telle n'était point l'intention de ceux-ci. L'expert s'assit, se mit à examiner les diamants l'un après l'autre. Il n'employa pas moins d'une heure à ce travail, que Butts, penché sur lui, suivait d'un œil attentif, tandis que Duvernay, assis à l'écart, en attendait avec impatience le résultat. Alors l'expert, qui jusqu'à ce moment, avait gardé le plus profond silence, adressa quelques mots en anglais à Butts, et celui-ci, s'adressant à son tour à Duvernay, lui dit :

—Douze mille livres sterling, cela vous va-t-il ?

—Je vous ai dit, ce matin, seize mille répondit Duvernay. Cela vaut au moins cinq cent mille francs.

—Je n'en donnerai que le prix que vient de me fixer l'expert.

—Il se trompe.

—C'est possible. Mais, remarquez que je ne vous demande pas d'où vous viennent ces diamants, et que le marché restera secret.

Duvernay eut une exclamation de colère. On pouvait croire qu'il allait énergiquement protester, mais il s'apaisa presque aussitôt et, d'une voix étranglée par l'émotion, il balbutia ces mots :

—Où est l'argent.

Butts échangea un coup d'œil avec son complice et disparut par un petit escalier en spirale qui montait à l'étage supérieur. Il revint bientôt avec une liasse de bank-notes qu'il remit à Duvernay. Celui-ci compta billet par billet. Il y avait douze mille livres sterling.

—Vous avez votre compte, n'est-ce pas ? demanda Butts.

Duvernay répondit d'une manière affirmative, serra les bank-notes dans la poche de son paletot qu'il boutonna soigneusement. Alors, Butts prit les bijoux, commença à les enfermer dans un petit coffre en fer, scellé dans la muraille, au fond d'une armoire. C'était sa caisse. Il n'avait pas terminé ce travail et le collier de perles fines était encore sur la table, quand soudain la porte s'ouvrit brusquement.

—Qui va là ? s'écria Butts en se retournant.

Duvernay s'était vivement rejeté en arrière et se trouvait maintenant à moitié caché dans la partie du cabinet restée dans l'ombre.

—Ce n'est que moi, Butts dit en anglais une voix fluette.

En même temps, un jeune homme, correctement vêtu denoir, au visage rougeaud qu'encadraient de longs favoris blonds entra, suivi d'un vieillard non moins correctement vêtu que lui.

—Que souhaitez-vous, Edgard Powell ? demanda Butts au jeune homme. Si vous venez me parler de nos affaires, le moment est mal choisi, je vous en préviens.

—Non, Butts, non. Ce n'est pas le clerc de votre notaire qui vient vous voir à cette heure, c'est votre ami Powell qui vient vous demander un renseignement.

—Quel renseignement ? demanda Butts, pressé de renvoyer ses visiteurs.

—Monsieur se nomme Rubentel. Il est notaire au Havre, continua Edgard Powell en désignant le vieillard qui l'accompagnait.

Dans le coin où il était caché, Duvernay tressaillit. De la phrase qui venait d'être prononcée, il n'avait compris que deux mots : Rubentel et le Havre. Mais c'était assez pour attirer son attention. Il regarda le notaire et vit un homme de soixante ans environ, grand, fort, lequel n'avait d'un vieillard que les cheveux blancs, longs et bouclés, qui donnaient à sa physionomie un caractère patriarcal. Cependant Edgard Powell continuait :

—M. Rubentel est à la recherche d'un jeune matelot français nommé Bucaille.

—Il était ici ce matin ! s'écria Butts. Il est engagé à bord du *l'ésuve*, qui mouille dans la Tamise, et doit reprendre la mer prochainement.

—J'arrive à temps pour l'empêcher de partir, dit Rubentel qui parlait assez purement l'anglais.

—Vous voulez l'empêcher de partir ? demanda Butts.

Il est riche désormais. Un de ses oncles, dont j'étais le notaire, vient de mourir et lui lègue sa fortune qui est considérable. On m'avait dit que je trouverais l'héritier à Londres. J'ai fait le voyage pour me mettre à sa recherche, afin de lui annoncer au plus vite cette bonne nouvelle.

Tandis que Rubentel parlait ainsi, ses regards s'arrêtèrent tout à coup sur le collier de perles fines que Butts n'avait pas eu le temps de faire disparaître et qui, resté sur la table, brillait d'un splendide éclat. Il fit un pas en avant, en laissant échapper un geste de surprise. Butts vit ce geste et s'avança comme s'il eût craint que Rubentel n'enlevât le collier.

—C'est vraiment étrange, dit ce dernier.

—Qu'est-ce donc, demanda Butts avec inquiétude.

—Ce collier est tout pareil à celui d'une jeune dame, ma clientèle, qui habite l'Orient en ce moment. La ressemblance est frappante, et voici des camées que je jurerais avoir vus sur son cou.

—On fabrique plus d'un bijou sur le même modèle. voilà tout ce que cela prouve.

Il y a bien des mois que ce collier m'a été remis comme nantissement d'une somme que j'ai prêtée.

Ayant dit ces mots avec le plus grand sang-froid, Butts prit le collier et le fit disparaître dans sa caisse, tandis que Rubentel essayait de se convaincre qu'il s'était trompé. Le sens des gestes que Duvernay voyait et des paroles qu'il entendait lui échappait complètement. Mais cette conversation, de laquelle il n'avait pu retenir que des noms qui lui étaient connus, l'alarmait de plus en plus. Aussi, n'ayant plus rien à faire dans cette maison, il profita de ce que nul ne prêtait attention à sa personne pour gagner la porte, en se glissant discrètement le long des murs. Il s'échappa ainsi sans être vu, remonta dans le cab qui l'avait amené et entra à son hôtel. Il était onze heures environ. Il se coucha et, brisé par l'émotion autant que par la fatigue de la journée, il dormit jusqu'au lendemain midi.

A son réveil, il était reposé, soulagé comme un homme qui a franchi un mauvais pas. Mais, loin d'être calme, il éprouvait les plus vives inquiétudes en se rappelant ce qui s'était passé la veille dans la taverne de Butts. Une circonstance ne pouvait-elle pas surgir qui mettrait la justice sur la trace du vol? Pour les coupables, tout est sujet de crainte, et Duvernay tremblait en songeant au déshonneur et au châtiement qui le frapperaient si jamais ses infamies étaient découvertes. Afin d'échapper à cette déchéance possible, il était prêt à tout, à tuer encore s'il fallait tuer.

Pendant la demi-journée qu'il passa dans Londres, il arrêta définitivement ces résolutions, se décidant à se rendre au Havre, à entrer en relations avec Rubentel à étudier jusqu'à quel point le notaire était instruit sur la valeur de la fortune de M. de Maldrée et à prendre ses dispositions en conséquence. Le lendemain, à cinq heures du matin, il mettait le pied sur le paquebot qui fait le service de Southampton au Havre. Chaudement enveloppé dans un manteau, et placé à l'arrière, il resta là, les regards fixés sur la mer qui s'étendait à perte de vue dans les brumes, sans prêter aucune attention aux passagers qui venaient successivement prendre leurs places. Le navire était depuis deux heures en marche lorsqu'il se leva et se mit à marcher sur le pont. Tout à coup, à dix pas devant lui, il vit, appuyé contre le parapet, le même homme qu'il avait vu la veille dans la taverne de Butts, le notaire Rubentel. Cette rencontre l'inquiéta plus qu'elle ne le surprit et déranger, tous ses plans. Il avait compté, en arrivant au Havre, se présenter chez le notaire, comme arrivant directement de Crimée par Marseille. A tout hasard, il résolut de profiter de cette circonstance imprévue pour lier sur-le-champ connaissance avec lui.

—Cela vaut mieux ainsi, pensa-t-il.

Et il s'approcha de Rubentel. Tous les gens qui ont voyagé sur mer savent avec quelle facilité les relations se nouent entre les passagers. Il semble qu'enfermés ensemble, dans cette maison de bois, en face des mêmes dangers, partageant les mêmes émotions, ils ne font qu'une famille.

—Nous sommes favorisés par le temps, dit Duvernay en abordant Rubentel.

Ce dernier se retourna et dévisagea son interlocuteur, comme pour voir à qui il avait affaire. Après ce rapide examen Rubentel répondit à Duvernay sur le même ton.

—Le trajet est si court que la traversée est rarement périlleuse.

—Vous avez raison, monsieur, il est rare qu'entre Southampton et le Havre il survienne des accidents. Mais il n'en est pas partout de même il y a peu de temps je revenais de Crimée et j'ai failli périr.

—Vous avez fait la campagne, monsieur? s'écria Rubentel.

—J'ai l'honneur d'être officier dans l'armée française.

—Mais alors vous connaissiez peut-être le commandant de Maldrée?

—J'ai eu le triste bonheur de lui fermer les yeux. C'est même pour remplir une mission qu'il m'a confiée que je me rends au Havre auprès de son notaire, auquel il m'a chargé de faire connaître ses dernières volontés?

—Le nom de ce notaire?

—Rubentel.

Ce dernier fit un mouvement de surprise.

REVUE DES ÉCRIVAINS

Des meilleurs écrivains de nos jours.

Volumes de \$1.00 à \$2.50 réduits aux prix suivants dans un nouveau format :

"La Malédiction d'un père," par Emile Richebourg.....	35c.	valant	\$1.50
"Maudite," par Emile Richebourg, nouvelle édition illustrée.....	50c.	"	2.50
"Le Médecin des Pauvres," par X. de Montepin.....	50c.	"	1.50
"La Mayeux," par X. de Montepin.....	40c.	"	3.00
"L'Homme de la Nuit," par Jules de Gastyne, grand roman dramatique.....	25c.	"	1.75
"Les Batailles de la Vie ou le Docteur Rameau," par Geo. Ohnet.....	15c.	"	1.00
"Le Drame de Bicêtre" ou Amour et Haine.....	25c.	"	2.50
"Fleur des Neiges," grand roman à sensation, par Paul d'Aigremont.....	50c.	"	3.00
"L'enfant perdu et retrouvé ou Pierre Cholet," par l'Abbé Proulx.....			3
"Corinne ou l'Italie," par Madame de Staël.....			7
"François de Bienville," scène de la vie canadienne au 17e siècle, par Joseph Mar- mette, 1 fort vol. in-12.....			50
"Le Pèlerin de St Anne," par P. Lemay.....			50
"Albert ou l'Orphelin catholique," par O. Thomas auteur de "Gustave".....			50
"Le Manoir de Villeraï," roman canadien, par Mme Leprohon, 1 vol. in-12.....			30
"Armand Durand ou La Promesse Accomplie," par Mme Leprohon.....			30
"Le Chemin des Larmes,".....	25c.,	par poste	30
"La Forêt de Bondy," Magnifique volume illustré.....			25
"Le Siège de la Rochelle," par Madame Genlis.....			25
"Echappé de la Potence," Mémoires de Félix Pouré, prisonnier d'état en 1838.....			25
"Nouvelle Cuisinière Canadienne," contenant tout ce qui est nécessaire de savoir dans un ménage.....	50 cts.	Par poste.....	50
"Gabrielle," par Emile Richebourg.....	25 c.,	par poste.....	30
"Le Serment du Corsaire," par R. de Navery.....			15
"Une Erreur Fatale," par R. de Navery.....			15
"Un mariage pour l'autre Monde," par M. Maryan.....			15
"Prima Vera," par M. Maryan.....			10
"Les Diables Rouges," par Chs des Lys.....			10
"Le Chien d'Or," par P. Lemay, 2 vols.....			50
"Charge d'Âme," par Jeanne Mairé, auteur d'une Folie, un beau volume de 168 p.....			15
"Mille et une Nuits,".....			50
"Secrétaire Universel,".....			25
"Vies brisées," par J. Mary, auteur de "Cœur de Femme" "Blessée au cœur," "La fée printemps," etc.....	35c.,	par poste	40
"Vengeance Fatale" roman canadien par L. C. W. Dorion.....			25
"L'Enfant Mystérieux" 2 vols, par Eug. Dick.....			50
"La Maçonnerie canadienne-française dans la Province de Québec en 1883 par Jean d'Erbrée.....			15
"Le Secrétaire Canadien, Lettres pour toutes les circonstances de la vie; lettres d'amour, de félicitations, de condoléances, du jour de l'an, d'invitations, etc.....			25
"La seule et vraie Clef des Songes".....			6
"La Clef des Songes".....			12
LE VÉRITABLE GUIDE DES JEUNES AMOUREUX, nouveau recueil de lettres, déclarations d'amour, compliments, aveux, reproches, ruptures, raccom- modements, demande en mariage, etc.....			10
MIGNON, libretto de l'Opéra Comique en 3 actes, par Michel Carré et Jules Barbier.....			15
LE CHATEAU DE BEAUMANOIR, roman canadien par Edmond Rousseau.....			50
"L'Enfant du Forçat," par Louis Létang. Grand drame de la vie réelle en trois parties contenant 24,530 lignes de matière à lire.....			50
LE CATACLYSME DE LA RIVIÈRE SAINTE-ANNE, brochure ornée de cinq grandes gravures explicatives et contient la substance du rapport de Mgr Lafamme au gouvernement.....			10
ORIGINAUX ET DÉTRAQUÉS.—Douze types Québécois par Louis Fréchette.....			50
L'USURPATEUR, grand drame de la vie réelle en trois volumes, contenant 49,110 lignes de matière à lire.....			50

SOMMAIRE DE L'USURPATEUR :

1ÈRE PARTIE. — Un naufrage. — La Belle affaire. — M. Slott. — L'oubliette. — Heur et Malheur. — L'Histoire d'une trahison.
2ÈME PARTIE. — L'Officier Bleu. — L'Histoire d'une trahison. — Désespérants souve- nirs. — Le coup de revolver. — Victimes d'Amour. — Une fête de fous. — Un sauvetage improvisé. — Une chasse en battue. — Une double intrigue. — Bataille perdue.
3ÈME PARTIE. — Mea. — La Malédiction. — Vengeance à froid. — Haut les cœurs. — Morte et vivante. — La vengeance de Rurick.

Tous ces ouvrages seront expédiés *Franco*, sur réception du prix en timbres-poste ou en argent.

ADRESSEZ :

LEPROHON & LEPROHON,

ÉDITEURS

25 Rue St-Gabriel, Montréal, Can.

N.B.—Nous acceptons l'argent et les timbres américains.

AVIS.

Lisez ceci attentivement !

Avantage exceptionnel à tous nos lecteurs qui ne sont pas encore abonnés à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, ou à ceux qui étant abonnés, désirent continuer leur abonnement pour une autre année, nous faisons l'offre qui suit :

L'abonnement à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, publication mensuelle, est de \$1.25 par an ; mais à tous ceux qui nous retourneront ce Coupon accompagné d'une piastre (\$1), nous leur adresserons "La Bonne Littérature Française" pour 1 an (12 magnifiques romans c'est-à-dire un roman par mois), tous frais payés.

Toute personne qui s'abonnera comme il est dit ci-dessus, recevra comme prime un des livres suivants :

"**LA MAYEUX**," par X. DE MONTEPIN, grand roman dramatique de 436 pages, grand format, double colonne, contenant 52320 lignes de matière à lire.

"**LA MALÉDICTION D'UN PÈRE**," par EMILE RICHEBOURG, 400 pages, grand format, simple colonne, contenant 20800 lignes de matière à lire.

"**AMOUR ET HAINE**" ou le "**DRAME DE BICÈTRE**," grand roman à sensation, paru en volume pour la première fois en 1894 ; grand format, simple colonne, contenant 21360 lignes de matière à lire.

"**L'ENFANT MYSTÉRIEUX**," (2 magnifiques volumes), roman canadien émouvant, par Dr. V. Eugène Dick.

"**VENGEANCE FATALE**," grand roman canadien émouvant par L. C. W. Dorion.

"**VIES BRISÉES**," par Jules Mary, grand roman émouvant double colonne, 266 pages, 28,196 lignes de matière à lire.

COUPON.

MM. LEPROHON & LEPROHON,
25, rue St-Gabriel, Montréal.

Messieurs,

Je, soussigné, déclare m'abonner à "LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE" pour un an, à dater du numéro du mois de 189 . Je vous envoie ci-inclus la somme d'une piastre. Comme prime veuillez m'envoyer Comme il est offert ci-dessus.

Nom.....

Rue et numéro.....

Ville.....

N.B.—Ecrivez votre nom et adresse aussi lisiblement que possible.

—Le hasard, monsieur, ménage de singulières rencontres, dit-il, je suis la personne que vous avez à voir.

Engagée sur ce ton, la conversation prit bientôt un caractère tout intime, Duvernav raconta à Rubentel les derniers moments de M. de Maldrée. Puis, lorsqu'il le vit en proie à une vive émotion, causée par ses paroles, il ajouta :

—Vous avez le devoir d'annoncer cette malheureuse nouvelle au fils du commandant.

—C'est déjà fait. Les journaux m'ont appris ce déplorable événement, et j'ai dû aller assitôt le faire connaître au petit orphelin. Je n'ai jamais vu de douleur plus poignante.

—Sait-il la position de fortune que lui fait la mort de son père ?

A cette question, le notaire se rapprocha de Duvernav et, affectant un ton de mystère, il lui dit :

—Vous étiez un ami de M. de Maldrée. Je peux donc avoir confiance en vous et vous révéler mes inquiétudes. Aux termes d'une lettre que le commandant m'écrivit avant de s'embarquer à Toulon, sa fortune s'élevait à deux cent mille francs environ. Elle consistait en diverses valeurs, dont il me donnait l'énumération et le signalement et qui, disait-il, devaient m'arriver par l'intermédiaire d'une jeune femme qui habitait alors Paris et à laquelle il les avait confiées.

—Madame Sophie Sterowska ! s'écria Duvernav.

—Vous la connaissez ?

—M. de Maldrée m'avait avoué qu'il était à la veille de l'épouser.

—Eh bien, vous comprendrez toutes mes alarmes, lorsque vous saurez que madame Sterowska, trois mois après le départ du commandant, l'a rejoint en Crimée, sans me faire tenir les valeurs qu'elle devait me remettre. Depuis, je n'ai eu d'elle qu'une lettre dans laquelle elle me faisait part de l'intention qu'elle formait de donner au fils de M. de Maldrée une somme égale à celle qu'il devait avoir de son père, lettre qui ne contenait rien de ce que j'attendais.

—Mais alors vous ne savez pas ?

—Quoi donc ?

—Madame Sophie est morte.

—Morte ?

—Victime d'un horrible accident, continua Duvernav. Un incendie a dévoré la maison qu'elle habitait ; dans les ruines, on a trouvé son corps et ceux des deux domestiques qui vivaient avec elle.

Une exclamation douloureuse sortit de la bouche du notaire.

—Mais alors l'enfant est ruiné ! s'écria-t-il.

Un silence profond suivit ces paroles. Bientôt il reprit :

—Heureusement, j'ai conservé la liste, les numéros et la désignation exacte des valeurs qui forment la succession de M. de Maldrée. Peut-être sera-t-il possible d'en faire constater la disparition et d'en toucher le montant.

—Cela me paraît bien difficile, objecta Duvernav.

—Oui, mais vous, monsieur, qui avez été témoin de ce grand malheur, qui avez reçu les dernières confidences du commandant, vous m'aidez dans la tâche que je vais entreprendre. Il serait affreux que le fils d'un brave soldat restât sans ressources.

—Je vous aiderai de tous mes efforts, ajouta chaleureusement Duvernav.

Il avait peine à comprimer la joie qui l'inondait en ce moment. Tout marchait au gré de ses désirs, bien mieux qu'il n'avait osé l'espérer. C'est dans ces circonstances qu'on arriva au Havre. Quelques instants avant que le navire entrât dans le port, le notaire s'adressant à Duvernav lui dit :

—J'espère, monsieur, que vous voudrez bien accepter l'hospitalité dans ma maison. Il est essentiel que vous n'ayez pas d'autre domicile que le mien, puisque nous allons travailler de concert à une œuvre de justice et de réparation.

—Duvernav s'inclina sans répondre. Le notaire Rubentel n'était pas marié. Il vivait en garçon avec une gouvernante et un valet de chambre dans un confortable appartement, situé au-dessus de son étude, dans cette belle rue de Paris que connaissent tous ceux qui ont traversé le Havre. Sa vie était régulière comme celle de tout homme que l'isolement a obligé à se créer des habitudes. Levé de

bonne heure, il était tout le jour à la disposition de ses clients, fort nombreux, et ne s'échappait que pour aller chez lui prendre ses repas. Le soir, à huit heures, en toute saison, il sortait, allait faire une promenade sur la jetée. A neuf heures, on était certain de le rencontrer à son cercle, d'où il sortait avant minuit, après une partie de whist. Installé chez lui, Duvernay eut donc, dès le premier jour, toute sa liberté, aussi bien que s'il eût été à l'hôtel. Il en profita pour obtenir adroitement les renseignements nécessaires afin de couronner l'œuvre criminelle qu'il avait entreprise. Tandis que le notaire écrivait à Paris, faisant démarches sur démarches pour faire constater officiellement la destruction des valeurs. Duvernay ne poursuivait qu'un but, la disparition de la lettre testamentaire de M. de Maldrée et de la liste qui y était jointe. Lettre et liste, il aurait eu, au bout de vingt-quatre heures, le tout dans les mains. Il savait exactement dans lequel de ses cartons le notaire les tenait enfermées. Il n'eût tenu qu'à lui de s'en emparer et de les détruire. Mais il tenait moins à aller vite qu'à agir adroitement, de manière à atteindre le résultat qu'il avait en vue, sans faire naître des soupçons qui lui eussent été fatals. Huit jours s'écoulèrent ainsi, et la confiance du notaire devenait de plus en plus grande. Duvernay connaissait toutes ses intentions, était au courant de toutes ses démarches, et feignait le plus entier dévouement aux intérêts du fils de M. de Maldrée. Cet enfant était alors dans un lycée de Paris ; en attendant la fin de cette affaire, Rubentel pourvoyait généreusement à tous ses besoins et aux frais de son éducation.

— J'avais, pour le commandant et pour la jeune femme qu'il devait épouser, l'amitié la plus profonde, disait-il souvent à Duvernay. Si je ne réussis pas dans les démarches que j'ai entreprises, soyez sûr que je ne laisserai pas l'orphelin dans la misère et que je me chargerai de lui jusqu'au jour où il sera homme et en état de gagner son pain.

Duvernay feignait d'approuver de telles résolutions: il exprimait chaleureusement l'admiration qu'il en ressentait. En réalité, elles avaient pour effet d'alléger ses remords. Convaincu que le fils de M. de Maldrée serait, grâce à Rubentel, à l'abri du besoin, il éprouvait moins de scrupules à le dépouiller. Cette situation aurait pu se prolonger longtemps. Rubentel se plaignait des difficultés de toutes sortes que soulevaient ses réclamations. Il se rendait compte déjà de l'impossibilité presque absolue qui s'opposait à ses projets, et Duvernay était à la veille de réaliser les siens, lorsqu'un incident vint brusquement modifier les choses.

Un matin, le capitaine se trouvait dans l'étude de Rubentel, quand la porte s'ouvrit pour livrer passage à un jeune homme, vêtu de l'uniforme des matelots. C'était Bucaille. En reconnaissant le marin qu'il avait rencontré à Londres, dans la taverne de Butts et dans des circonstances que le lecteur n'a pas oubliées, Duvernay resta interdit, frappé de surprise et saisi au cœur par un sentiment de terreur indicible. Il se disait, non sans trouble, que Bucaille avait été presque l'intermédiaire de la vente des diamants et qu'il suffirait d'une indiscretion de sa part pour mettre Rubentel au courant de ce qui s'était passé. En outre, il ignorait le but de la visite du marin. Il ne savait pas que ce dernier, subitement devenu riche, par suite d'un héritage inattendu, renonçait à la marine et venait chez Rubentel pour entrer en possession de ses biens,

Quelles que fussent ses alarmes, Duvernay affecta le plus grand sang-froid et salua Bucaille comme on salue un inconnu et comme s'il ne l'avait jamais vu. Celui-ci n'était pas moins stupéfait que Duvernay. Il tenait Rubentel pour un honnête homme et ne s'expliquait pas l'intimité qui semblait exister entre le notaire et celui qu'il soupçonnait être un voleur. En le voyant, Rubentel se leva, courut à sa rencontre, lui prit les deux mains, qu'il serra entre les siennes et dit :

— Je vous attendais. Tous vos comptes sont prêts. Mon premier clerc vous mettra au courant de votre situation.

— Je me retire, dit alors Duvernay que ces paroles rassurèrent un peu.

En même temps, il se dirigea vers la porte, mais non sans jeter un regard du côté de Bucaille. Dans les yeux de ce dernier, il vit une expression qui l'alarmait. Instinctivement, avec cette perspicacité naturelle à tout individu rendu soupçonneux par les craintes même qu'il éprouve, il comprit qu'il courait un danger ; et au lieu de fermer la porte derrière lui, il la laissa entr'ouverte, prêtant l'oreille de

façon à ne rien perdre de ce qui allait se dire. C'est ainsi qu'il assista à l'entretien suivant :

— Vous connaissez cet homme ? s'écria Bucaille en s'adressant au notaire, dès qu'il furent seuls.

— Sans doute, puisqu'il est mon hôte. C'est le capitaine Duvernay, l'ami d'un de mes clients, officier mort en Crimée.

— Êtes-vous sûr de sa probité ?

— Avez-vous quelque raison pour en douter ?

Bucaille ne répondit pas sur-le-champ. Evidemment, il était en proie à des doutes embarrassants.

— Écoutez, monsieur le notaire, dit-il enfin, au risque d'être convaincu d'avoir commis une erreur grossière, je dois vous faire part de mes soupçons.

— Parlez, fit le notaire avec autant d'inquiétude que de surprise.

— J'ai rencontré cet homme à Londres, dans la taverne du père Butts.

Rubentel sourit.

— Je conviens, dit-il, que ce n'est pas là un très honnête lieu. Mais, enfin, vous y étiez vous-même.

— Oui ; mais j'y étais, comme tous mes camarades, pour boire ou pour manger, ou pour emprunter quelques sous à ce vieux ladre de Butts, tandis que M. Duvernay y était venu avec d'autres intentions.

— Lesquelles ?

— Pour essayer de vendre secrètement des bijoux de prix. Or, en général, lorsqu'une telle marchandise vous appartient légitimement, si l'on veut en faire argent, ce n'est point dans un cabaret, hanté par des receleurs et par des chevaliers d'industrie, qu'on va quérir des acheteurs.

A mesure que Bucaille parlait, le visage de Rubentel se décomposait ; à la placidité habituelle de ses traits, succédait une expression d'angoisse. C'est qu'il se rappelait qu'étant allé lui-même dans la taverne de Butts, il avait vu sur une table un collier, absolument pareil à celui dont, à diverses reprises, madame Sophie s'était parée en sa présence.

— Vous dites que cet homme a vendu des diamants à Butts ? s'écria-t-il tout à coup.

— Je n'ai pas été témoin de la vente ; mais il m'avait confié qu'il désirait se débarrasser de bijoux qui lui venaient de sa famille et s'élevaient à une somme considérable.

— Quel jour cela se passait-il ?

— Le jour même où vous êtes venu chez Butts, alors que vous étiez à ma recherche.

Rubentel joignit les mains.

— Miséricorde ! j'ai un voleur dans ma maison. Ce collier, j'en suis sûr, est celui de madame Sophie, et si Duvernay a fait le voyage de Londres exprès pour le vendre, c'est qu'il l'a dérobé. Mais où ? quand ? comment ? dans quelles conditions ?

C'est là que commençait le mystère. Rubentel se leva résolument.

— Je vais le faire arrêter, dit-il.

— Un instant, monsieur le notaire, dit Bucaille, je ne sais trop d'où proviennent vos alarmes et votre indignation. Je ne connais rien des choses ni des personnes auxquelles vous faites allusion. Mais ce que je soupçonne, c'est qu'il y a eu quelque part un grand crime commis, dont des êtres que vous sont chers ont été victimes, et que M. Duvernay pourrait bien être le coupable. Ce ne sont là que des suppositions qui doivent vous imposer la prudence la plus absolue. Pourquoi faire arrêter cet homme dès à présent ? S'il est innocent, il serait mal de l'envoyer en prison ; s'il est coupable, soyez assuré qu'il a pris toutes ses précautions pour éviter d'avoir des démêlés avec la justice. Il niera m'avoir vu dans la taverne de Butts. Ce dernier ayant intérêt à garder le secret, niera lui avoir acheté des diamants, et l'on ne saura rien.

— Cela est malheureusement vrai, murmura douloureusement Rubentel ; mais que faire ?

— Dame, objecta Bucaille, si vous vouliez me permettre de vous donner un conseil ?

— Je vous en prie.

— Eh bien, continuez à agir avec votre hôte comme si vous ne saviez rien de ce que je viens de vous révéler. Surveillez-le, épiez toutes ses actions, témoignez-lui une confiance de plus en plus grande, afin de provoquer la sienne, et peut-être l'obligerez-vous à se trahir. En tout cas, vous le garderez sous votre main et vous pourrez le faire arrêter le jour où vous saurez qu'il se prépare à partir.

— Vous avez raison. Mais qu'est-il donc venu faire chez moi !

Et Rubentel, reprenant sa place devant son bureau, s'y appuya. La tête dans ses mains, il se mit à gémir, terrifié par la découverte qu'il venait de faire.

— Rassurez-vous donc, monsieur, lui dit Bucaille en s'approchant. Si vous vous abandonnez ainsi à votre chagrin, notre homme devinera quelque chose et s'empressera de détalé. Pour moi, si en tout ceci je puis vous être utile, je me mets à votre service.

Rubentel releva la tête.

— J'accepte, dit-il, et si Duvernay est un coquin, à nous deux nous aurons raison de lui.

Si Bucaille en ce moment eût ouvert la porte par laquelle Duvernay était sorti, il aurait vu derrière la portière un homme au visage défait, pâle, haineux, sinistre, qui se tenait là, les poings crispés, l'œil fixé sur ceux dont il écoutait l'entretien, comme s'il eût voulu les foudroyer par le flamboiement qui s'en échappait.

— Je les tuerai tous les deux.

Tel fut le premier cri de Duvernay lorsqu'il entra dans sa chambre pour réfléchir à sa situation.

La vie d'un assassin est comme une chaîne sans fin, aux anneaux ensanglantés. Les crimes s'y lient les uns aux autres ; le premier entraîne le second ; la nécessité de les cacher tous les deux est la cause du troisième, et ainsi de suite. En vain, après avoir accompli son forfait, il se dit :

— Ce sera le dernier. Désormais, je vivrai en honnête homme, et tout en jouissant du fruit de mon crime, je l'expiérai dans le silence par de bonnes actions.

Espérances illusoire ! Il n'est plus son maître. Le sang versé retombe sans cesse sur lui comme une pluie excitante. Il a pitié de sa victime ; il l'aime peut-être ; il voudrait l'épargner, et il ne peut. Une voix mystérieuse lui dit :

— Marche, frappe, frappe encore !

Et c'est dans ces circonstances qu'on a vu des assassins, pour échapper à cette obsession mille fois plus cruelle que la mort, avoir recours au suicide ou aller eux-mêmes se livrer à la justice en faisant l'aveu de leurs forfaits. Duvernay en était au premier degré de ce travail mystérieux qui s'accomplit dans toute âme criminelle, mais il n'éprouvait aucune hésitation. Bucaille et Rubentel pouvaient le perdre. Il fallait se débarrasser d'eux. Le même jour, à l'heure du dîner, il se trouva en présence de Bucaille, que Rubentel avait invité et qu'il présentait comme un de ses clients, Duvernay qui avait à cœur de ressaisir la confiance du notaire, comprit qu'il fallait payer d'audace et, s'adressant au marin, il lui dit :

— Ce matin, quand vous êtes entré dans l'étude, je ne vous ai pas reconnu ; mais je vous reconnais maintenant, vous êtes le matelot que j'ai rencontré dans la taverne de Butts, à Londres.

Bucaille demeura confondu par la témérité de ce langage.

— En effet, monsieur, dit-il, j'ai eu l'honneur de vous voir une fois, dans les circonstances que vous rappelez.

— J'ai un reproche à vous adresser, reprit Duvernay. Pourquoi m'avoir quitté aussi précipitamment que vous l'avez fait, alors que je vous avais témoigné avec tant d'empressement le désir de vous servir ?

Bucaille était indigné ; il allait lui répondre :

— Parce que vous êtes un voleur.

Mais il se contenta et se contenta de dire :

— Après avoir été sur le point d'accepter vos offres généreuses, j'ai compris qu'il n'était pas bien de recevoir une aumône et de la recevoir d'un inconnu.

Ces explications échangées, l'entretien continua sur un ton qui témoignait de part et d'autre la confiance la plus entière. A entendre ces trois hommes, personne n'eût deviné les sentiments qui les agitaient. Duvernay se prodiguait pour paraître aimable ; ses interlocuteurs, fidèles à la résolution qu'ils avaient prise de ne rien laisser deviner de leurs soupçons, ne furent pas moins gracieux que lui. Il était sept heures du soir, lorsqu'on se leva de table. D'un commun accord, les trois dîneurs sortirent ensemble, se dirigeant vers la jetée, afin d'y respirer l'air de la mer. Bien qu'on fût au mois d'octobre, la soirée s'annonçait douce et claire. Il faisait nuit, mais la lune montait dans le ciel, inondait des rayons de sa lumière la terre et les flots. Les personnages s'arrêtèrent à l'entrée du port, à l'endroit où commence la jetée. Duvernay qui se montrait fort gai et dont tout homme ayant l'habitude de vivre avec lui, aurait remarqué l'excitation singulière, s'épuisait en exclamations enthousiastes sur la beauté du soir.

— C'est à donner envie d'aller faire une promenade en mer, disait-il.

A trois ou quatre reprises, il répéta cette phrase avec intention.

— Mais si vous y tenez beaucoup, capitaine, répliqua Rubentel, c'est un plaisir que nous pouvons vous offrir. Bucaille nous conduira.

— Soit, M. Duvernay ; mais pourvu qu'il n'aille pas nous noyer ! . . .

Ayant prononcé ces mots comme une plaisanterie, il ajouta :

— Moi, d'abord, je ne sais pas nager.

Il mentait.

— Je suis dans le même cas que vous, répondit Bucaille.

— Vous, un marin !

— Tous les marins ne nagent pas.

— C'est même un grand vice dans leur éducation, objecta Rubentel. Mais peu nous importe, si Bucaille est bon pilote.

— Oh ! j'ai l'assurance de vous ramener sains et saufs, dit celui-ci en riant.

Cinq minutes après, ils étaient dans un canot et passaient devant la jetée, d'où ils s'éloignèrent bientôt à force de rames. Bucaille était au gouvernail. Rubentel et Duvernay tenaient les avirons. Ils allèrent ainsi pendant vingt-cinq minutes dans la direction de Trouville. A moitié chemin environ entre cette ville et le Havre, ils étaient presque en pleine mer, placés de telle sorte qu'à la faveur de la nuit les côtes ne leur apparaissaient plus des deux côtés que voilées par la brume.

— Arrêtons-nous un moment ici, dit alors Duvernay.

Ils s'arrêtèrent, contemplant en silence l'admirable spectacle qui se déroulait devant leurs yeux. La lune était au-dessus de leurs têtes comme un globe de feu dans le fond du ciel. Elle éclairait de mille reflets blancs les eaux paisibles. De temps en temps, passait une barque rentrant au port, et à une courte distance, se balançaient doucement les gros navires, dont les cheminées et les mâts se découpaient délicatement sur l'horizon lumineux.

— Que c'est beau ! cria tout à coup Duvernay.

Puis, avec impudence, il ajouta :

— Il faisait une nuit semblable lorsque je fermai les yeux au commandant de Maldrée. Triste nuit, qui vit périr ce grand cœur et la femme qu'il aimait !

A ces mots, Rubentel jeta un regard sur Bucaille ; ce regard voulait dire :

— Attention ! nous allons le faire parler.

Pour Duvernay, comme s'il ne se fût pas trouvé à l'aise à la place où il était assis, à côté de Rubentel, il se leva et alla se mettre de l'autre côté, se rapprochant ainsi de Bucaille. En même temps, il portait la main à sa poche, afin de s'assurer qu'un poignard qu'il y avait mis quelques instants avant, y était toujours. Il en saisit le manche et resta ainsi. Aucun de ses compagnons n'avait rien vu de ce manège. Ils étaient si loin de prévoir ce qui allait arriver ! . . . et cependant, en observant le visage de Duvernay, ils auraient deviné que si cet homme n'était pas ivre, il était sous l'influence d'une pensée fixe qui secouait tout son être. Affectant le plus grand calme, il les regarda de nouveau l'un et l'autre. Bucaille, nonchalamment appuyé sur le gouvernail, avait les yeux fixés sur l'horizon. Quant à Rubentel, la tête baissée, il regardait à la surface des eaux, l'éclat argenté des petits poissons qui ne faisaient qu'y passer.

— Voilà le moment ! pensa Duvernay. Allons, il le faut !

Aussitôt, avec la sûreté d'un homme qui a longuement prémédité son coup, il s'élança sur Bucaille, le frappa violemment de son poignard, qui disparut jusqu'à la garde dans la poitrine du malheureux. Ce ne fut pas un cri qui sortit de la bouche de ce dernier, mais un soupir étouffé. Il se renversa en arrière, et, comme il était assis au bord de la barque, la partie de son corps qui se trouva penchée sur l'eau entraîna l'autre. Il tomba, répandant autour de soi un flot de sang. Duvernay vit les pieds de sa victime surnager une seconde et disparaître. Alors, il se retourna vers Rubentel. Tout cela s'était passé si rapidement que ce dernier, terrifié, n'avait pas eu le temps de se mettre debout. Il était toujours assis à la même place, les bras levés vers le ciel, la voix étranglée dans la gorge, ayant tout compris sans avoir presque rien vu. Duvernay ne lui laissa pas le temps de parler. Il se jeta lui-même à l'eau, mais sans plonger, et, s'attachant à la barque, il lui imprima une secousse vigoureuse qui la fit chavirer. En une minute, elle eut sombré. Rubentel poussa un cri de détresse qui se perdit dans la profondeur du gouffre, au moment où il y disparaissait à son tour. Alors Duvernay se mit à nager vigoureusement dans la direction d'une embarcation qui venait de son côté et l'aborda en criant :

— Au secours ! au secours !

Quatre bras vigoureux le saisirent, le tirèrent hors de l'eau et le posèrent sur un banc. Il se dressa de toute sa hauteur, et comme atteint de folie, il éclata en gémissements et en sanglots, en désignant la place où il venait d'être doublement assassin, en murmurant ces mots, entrecoupés de cris déchirants :

— Mes compagnons ! là ! . . . là ! la . . . barque a chaviré !

Puis il parut pris d'une faiblesse soudaine. Quand il consentit à revenir à lui, la barque abordait sur le quai du Havre. Elle était montée par des jeunes gens de la ville qui, après des recherches infructueuses, avaient dû renoncer à trouver les corps des noyés. Duvernay, se montrant en état de marcher et de parler, fut conduit au sémaphore, où il fit le récit de l'événement qui venait d'arriver, en le racontant de telle sorte qu'on devait attribuer l'accident à l'imprudence de Bucaille. Dans ce qu'il racontait, il n'y avait rien que de fort naturel : et en présence de son désespoir, personne ne songea à mettre en doute ses allégations. Une heure après, il regagnait son domicile accompagné d'une foule nombreuse de parents et d'amis du notaire, prévenu à la hâte de l'horrible malheur.

Le lendemain, il quittait le Havre, mais non sans avoir pénétré dans le cabinet de Rubentel avant qu'on y apposât les scellés, et enlevé la lettre de M. de Maldrée avec la pièce qui y était jointe. Lorsqu'il se trouva à la gare du Havre, dans le train prêt à partir, et dans un wagon où il était seul, il respira comme s'il eût été soulagé d'un lourd fardeau. Puis, au moment où le convoi se mettait en marche, il frissonna en songeant à l'événement de la veille, tandis que cette question se posait dans son esprit :

— Est-ce bien fini ? N'ai-je plus rien à craindre ?

DEUXIÈME PARTIE

Sur la côte normande, aux bords de l'Océan, entre Dives et Trouville, se trouve un petit pays de la fondation récente, devenu depuis quelques années un rendez-vous de baigneurs et qu'on appelle Houlgate. Placé dans l'un des plus délicieux vallons du Calvados, au pied de collines sablonneuses du côté des champs, et qui s'étendent jusqu'à Villers, Houlgate se compose d'une soixantaine de maisons élégantes, de chalets pittoresques, placés en ceinture sur la plage. Un hôtel confortable, un casino, ont aidé au développement de ce petit pays. Destiné à devenir une station de bains de mer, cet endroit était encore, il y a quinze ans, sauvage et nu. Les habitants de Beuzeval et de Dives dirigeaient quelquefois leurs promenades de ce côté, sans qu'aucun d'eux pensât qu'il dût se fonder là une colonie capable de rivaliser avec Dieppe et Trouville. Mais un audacieux construisit un jour un petit château sur la falaise, à mi-côte. Un peu plus tard, un second planta sa tente sur la plage. Ils eurent des imitateurs. La spéculation leur vint en aide. On ouvrit des routes, on créa des promenades et Houlgate exista. Ces détails étaient nécessaires pour faire comprendre pourquoi, pendant longtemps fut désignée sous le nom de l'Ermitage une maison de pauvre apparence, qui a disparu aujourd'hui et qui était située sur le plateau d'une haute falaise qui domine le pays, non loin de l'endroit où l'on a élevé depuis un sémaphore. Cette maison n'avait qu'un étage et ne comptait que quatre pièces. Elle était construite en briques et assez solidement pour résister au vent impétueux qui souffle du côté de la mer.

On assurait dans le pays qu'elle datait de la Terreur : qu'à cette époque un gentilhomme normand, au lieu d'émigrer, était venu se réfugier en ce lieu, où nul n'avait pu troubler sa tranquillité, ni menacer ses jours. Cette habitation, devenue la propriété de la commune de Beuzeval, fut déserte longtemps, après la Révolution. En 1850, un voyageur qui visitait le pays la vit, la trouva selon ses goûts. Il en offrit à la commune un prix qui parut convenable. C'est ainsi qu'elle changea de propriétaire. A dater de ce moment, elle fut habitée toutes les années pendant le mois d'août. Mais ceux qui y étaient installés ne descendaient jamais jusqu'à Beuzeval, à l'exception, toutefois d'un domestique qui, chaque matin, venait aux provisions. En le voyant passer on disait :

—Les gens de l'Ermitage sont arrivés.

Mais comme il ne parlait à personne qu'autant que cela était nécessaire, comme il ne paraissait pas disposé à répondre aux questions qu'eût inspirées la curiosité, on ne put savoir rien de lui qui fût de nature à la satisfaire. Bien que le maire de Beuzeval, ayant vendu la maison, connût le nom du propriétaire, ce nom ne pouvait rien apprendre à personne : il ne le prononçait pas. Le mystère qui s'attachait depuis longtemps à l'Ermitage persista donc pendant plusieurs années. Au printemps de 1857, la maison reçut deux habitants, qui paraissaient disposés à s'y installer pour longtemps, ainsi qu'on le sut par un douanier fréquemment en faction sur la falaise. L'un était un homme de quarante-cinq ans, petit, trapu, vigoureux, aux traits basanés et énergiques. Ses cheveux noirs taillés en brosse, sa moustache épaisse, ses vêtements qui avaient la coupe des uniformes de l'armée, révélaient un ancien soldat. L'autre était un garçon de douze ans à peine qui avait un teint blanc comme celui d'une femme, et des yeux foncés, largement fendus, qui laissaient pressentir une âme fière et une intelligence délicate. Peu de jours après leur arrivée, l'homme qui paraissait servir de père à cet enfant se rendit auprès de l'un des vicaires de la paroisse de Dives, à deux kilomètres de là, afin de savoir s'il lui conviendrait de diriger les études du garçon qu'à cause de sa santé on ne pouvait soumettre au régime d'un lycée. Le vicaire accepta la proposition qui lui fut faite, et son élève lui fut présenté le lendemain.

—Voici votre disciple, monsieur l'abbé, dit l'ancien soldat ; faites-en un savant, moi j'en ferai un gars solide. Il faut que grâce à nous deux, il devienne un homme

honnête et bien portant. Et vous, monsieur Daniel, ajouta-t-il en s'adressant au jeune garçon, récompensez-nous en secondant nos efforts.

—Va, mon brave Jabin, répondit l'enfant, en se jetant dans ses bras, tu seras content de moi.

A dater de ce jour, la vie des deux personnages que nous venons de mettre en scène s'écoula uniforme et tranquille. Tous les matins et par tous les temps, on les voyait se dirigeant vers Dives, par le bord de la mer. De neuf heures à midi, Daniel travaillait sous la direction du jeune prêtre qui s'était chargé de son instruction, Daniel était d'une nature charmante. Son maître qui, grâce aux confidences de Jabin, connaissait son histoire et savait à quel avenir on le destinait, s'était intéressé à lui. Il possédait lui-même une science étendue. C'est pour cela que Jabin l'avait choisi. Il s'efforçait de la communiquer à Daniel qui, devenant en lui un ami, profitait de ses leçons. A midi, on revenait à l'Ermitage, et alors commençait, pour Daniel, des heures charmantes, consacrées à des promenades dans les champs, à des excursions en mer avec des pêcheurs et à tous les exercices qui pouvaient le fortifier et l'aguerrir. Jabin, sous une enveloppe grossière, cachait une âme généreuse. Il avait cette qualité précieuse, plus rare qu'on ne pense, et qui s'appelle le bon sens. Elle inspirait tous les conseils qui sortaient de sa bouche, aussi bien que toutes ses actions. Par suite de ses efforts, grâce aux soins de l'abbé l'intelligence et la volonté de Daniel se développèrent également. Tandis qu'il acquérait l'instruction, son corps grandit, se forma, prit des forces, et à dix-sept ans, au lieu d'être l'enfant chétif arrivé cinq années avant, c'était un robuste jeune homme qui, sans rien perdre de son élégance native, possédait la vigueur physique et morale, sans laquelle les combats de la vie sont aussi longs que douloureux. Bien qu'élevé en partie dans la solitude, il avait les habitudes du monde presque autant que s'il eût grandi en contact perpétuel avec lui. Cela tenait d'abord à l'éducation qu'il avait reçue jusqu'à l'âge de douze ans. En outre, son arrivée dans le pays avait coïncidé avec les débuts de la fondation d'Houlgate. Pendant l'été, il fréquentait les baigneurs venus de Paris, dont le nombre allait toujours croissant. Cela avait suffi pour qu'il ne perdît rien des qualités extérieures qu'estime tout le monde et qui aident un homme à y faire son chemin. Ce qui manquait à Daniel c'était l'expérience. Mais qui la possède à dix-sept-ans ? D'ailleurs, il allait bientôt être à même de l'acquérir, car il était à la veille de se produire sur un théâtre moins restreint et qui n'était qu'un acheminement vers la carrière à laquelle il se destinait. Il subit à Caen où Jabin le conduisit, ses examens pour le baccalauréat ès-sciences. Il obtint un brillant succès qui combla de joie le cœur de son père d'adoption.

—Mon cher enfant, dit ce dernier en l'embrassant, je vois bien que vous voulez être digne de celui dont vous portez le nom.

—Je veux être digne de lui et de toi, répondit Daniel ; je n'ai pas d'autre ambition.

Au mois d'octobre suivant, après quelques semaines d'études préparatoires dans une institution spéciale de Paris, Daniel entra à l'École polytechnique, en qualité de boursier. Cette faveur était bien due au fils du commandant de Maldrée, mort en brave sous les murs de Sébastopol.

Ce n'était pas sans un serrement de cœur que Daniel de Maldrée avait quitté les lieux où il vivait heureux et tranquille depuis cinq ans, pour venir s'enfermer dans les murs d'une école. Il eût longtemps la nostalgie de la mer. D'ailleurs, comme il était doué d'une nature exquise, il ne tarda pas à se faire des amis parmi ses camarades. La sympathie dont il se sentait entouré, le respect que commandait son nom, l'attrait que lui inspiraient ses études, contribuèrent encore à lui rendre moins lourd ce qu'il considérait presque comme un exil. Et puis, son cher Jabin ne l'avait pas quitté. Cet homme qui personnifiait le dévouement le plus absolu, le plus aveugle, qui avait des entrailles de père, était venu s'installer à Paris, et, afin de n'avoir pas à vivre sur le modeste revenu de Daniel, il s'était empressé de chercher un emploi qu'il avait heureusement trouvé conforme à ses aptitudes et à ses goûts. Il était teneur de livres dans une maison de commerce. Mais, en y entrant, il s'était réservé un congé annuel de deux mois, ne voulant pas qu'aux vacances, son cher Daniel, retournât seul en Normandie. Les jours de sortie étaient des jours

de fête. Si le temps était beau, on allait courir les bois des environs de Paris. En hiver, on allait au théâtre, et Jabin rayonnait lorsqu'il voyait Daniel s'intéresser, s'émuvoir aux beautés de la nature et aux beautés de l'art. Prendre soin de ce jeune homme ; le protéger, l'aimer c'était pour lui un devoir et un bonheur. Il avait reporté sur le fils l'affection qu'il eut jadis pour le père, alors qu'il était maréchal des logis dans l'escadron d'artillerie que commandait M. de Maldrée. Ce dernier ne l'appelait que son sergent. De là, l'habitude prise par tous, de ne désigner le sous-officier que sous le nom du sergent Jabin. Le jour où fut donné contre Sébastopol le dernier assaut, le commandant de Maldrée fit appeler Jabin et lui parla ainsi :

— Mon sergent, tu sais combien je t'aime et tout ce que j'ai fait pour te le prouver. Le moment est venu de me payer ta dette de reconnaissance.

— Parlez, mon commandant, répondit Jabin. Je vous appartiens corps et âme. Faut-il se faire tuer ?

— Il faut, au contraire, vouloir vivre. Ça va chauffer tout à l'heure et les boulets ne choisissent pas leurs victimes. J'ai l'espoir qu'ils me respectront. Mais si j'étais frappé, je compte sur toi pour veiller sur mon fils.

— La recommandation était inutile, mon commandant. J'aime M. Daniel comme s'il était de mon sang. Mais, si moi-même j'étais...

Il traduisit sa pensée par un geste significatif.

— Alors, à la garde de Dieu ! s'écria M. de Maldrée avec une tristesse profonde. Mais je ne peux croire à cette cruauté du sort, et je raisonne avec l'espérance que tu seras épargné. Si, moi, je ne l'étais pas, tu te rendrais auprès de madame Sophie Sterowska et tu te mettrais à ses ordres pour tout ce qui concerne mon fils. Si elle ne pouvait se rendre en France, tu te ferais remettre les titres qui constituent ma fortune et que je lui ai confiés ; tu les déposerais chez mon notaire, Rubentel, du Havre, qui détient déjà cinquante mille francs m'appartenant, et qui gérerait le tout jusqu'à la majorité de Daniel, dont je l'ai nommé subrogé-tuteur.

— Je vous obéirai, mon commandant, dit simplement Jabin.

Ce n'est pas tout encore. Ecoute. Je n'ai plus de famille et moi, mort, mon fils serait sans parents. Rubentel veillera sur ses biens, mais ne saurait se consacrer entièrement à lui. C'est sur toi que j'ai compté pour être auprès de Daniel un autre moi-même. Tu ne le quitteras plus. Tu veilleras nuit et jour et tu en feras un homme.

Mais, mon commandant, vous ne serez pas tué ! s'écria Jabin qu'épouvantait la solennité des recommandations.

— J'ai le désir de vivre. Mais il faut tout prévoir. J'ai donc préparé pour toi les instructions que voici. J'y ai ajouté trois lettres ; l'une pour mon fils, l'autre pour Rubentel, la troisième pour madame Sophie. Je n'ai trouvé personne, mon sergent, qui fût plus que toi digne de ma confiance et capable d'accomplir la mission que je viens de t'exposer.

— Vous me rendez bien fier, mon commandant, répondit Jabin.

Il ne pouvait plus retenir ses larmes. M. de Maldrée compléta ses recommandations, et bientôt, les clairons ayant retenti, ils coururent l'un et l'autre à leur poste, prêts à remplir leur devoir héroïquement. On sait ce qui advint et comment, blessé à mort, M. de Maldrée expira entre les mains du capitaine Duvernay. Ce qu'on ne sait pas, c'est que Jabin, ayant reçu aussi une blessure grave, demeura sans connaissance pendant plusieurs heures. Au milieu de la confusion qui suivit la prise de Sébastopol, il fut enlevé avec des blessés russes et laissé parmi eux jusqu'à son rétablissement, tandis que sur les registres de l'armée il était porté parmi les absents. Lorsqu'il fut en état de sortir, il apprit la mort de son commandant, puis le désastre dans lequel madame Sophie avait disparu. Des titres dont elle était dépositaire et qui appartenaient à Daniel de Maldrée, il ne put retrouver aucune trace. Ils avaient été sans doute consumés par le feu. La mort dans l'âme, il regagna la France. Là, une nouvelle non moins terrible l'attendait. Depuis un mois, le notaire Rubentel était mort en mer, victime d'un déplorable accident. Cette succession de malheurs frappa Jabin. Il augura mal de l'avenir. Il ne voyait autour de soi que catastrophes. Mais il ne se découragea pas. Sa tendresse pour l'orphelin, dont ces malheurs rendait le sort pitoyable, s'accrut. Il se sentit deve-

nir un autre homme. Ayant désormais la charge de cet enfant, il éprouva des sentiments qui lui étaient inconnus. La tendresse s'éveilla dans son cœur et il se promit d'obéir fidèlement aux volontés de son commandant. Dans la liquidation des affaires du notaire Rubentel, on avait trouvé les cinquante mille francs appartenant à M. de Maldrée, ainsi que les titres de propriété d'une petite maison sise dans le Calvados. Jabin, agissant au nom de M. de Maldrée, se fit remettre le tout, en produisant les lettres dont le commandant l'avait chargé. Il acheta des rentes et constitua de la sorte à Daniel un revenu de deux mille quatre cents francs. C'était bien peu. Mais le brave homme se disait qu'il pourrait au besoin joindre à cette somme le montant de la pension de retraite à laquelle ses compagnons lui donnaient droit et qui allait être liquidée, qu'à la rigueur il travaillerait. Les moyens d'existence de Daniel étant assurés, Jabin se rendit auprès de ce d'ermelier, qui avait appris, dans l'institution de Paris où il faisait ses études, l'horrible enfant chétif, maigre, dont la santé eût alarmé le cœur d'un père. Un médecin appelé en toute hâte, dit au soldat :

— Il faut conduire ce petit bonhomme aux champs et l'y laisser pendant plusieurs années. S'il reste ici il est perdu.

— Soit, pensa Jabin, nous irons habiter la campagne, et nous y vivrons en paysans.

A quelques jours de là, s'installait avec Daniel sur la falaise d'Houlgate, dans la petite maison qu'avait aimée M. de Maldrée, et ne la quitta que pour conduire son enfant d'adoption à Paris. Tant que dura le séjour de Daniel de Maldrée à l'École polytechnique, sa vie s'écoula sans incidents qui méritent d'être rapportés.

Lorsqu'il sortit de l'école, ayant à peine vingt-deux ans, il dut se demander quelle carrière il allait suivre. Quels qu'eussent été les projets de Jabin et ses propres pensées, il ne se sentait aucun goût pour le métier militaire.

Là, cependant, tout lui souriait, tout lui eût été facile, et soit dans l'artillerie, soit dans le génie, un avenir brillant s'offrait à lui. Mais la vie de garnison l'épouvantait.

Peu de temps avant de quitter l'école, il déclara à Jabin qu'il renonçait aux avantages que lui offrait une carrière dans laquelle son père s'était fait un nom honorable et estimé.

— Vous êtes libre, mon cher enfant, répondit Jabin. Choisissez. Rien ne presse, et il vaut mieux attendre que vous engagerez dans une voie où vous seriez malheureux.

Ayant longtemps réfléchi, Daniel se décida à aller habiter la Normandie pendant un an, à s'y reposer des longs travaux auxquels il venait de se livrer, se réservant de solliciter, à l'expiration de ce délai, une place d'ingénieur dans un département des bords de l'Océan. C'est à la suite de cette résolution que, dans l'automne de l'année 1864, Daniel se trouvait à Houlgate, où il comptait vivre toute une année. Jabin était auprès de lui.

Au sein de cette solitude, loin de tout bruit, comme s'il eût été au bout du monde, il se sentait heureux, libre, et, sans les vagues aspirations dont son cœur était rempli, il n'aurait rien eu à désirer. Mais il était à l'âge où le besoin d'aimer envahit l'homme, et ce besoin était d'autant plus grand chez Daniel que jusqu'à ce jour, il avait vécu seul, conservant avec un soin jaloux les illusions que d'autres se montrent si pressés de dissiper. Il rêvait d'apparitions délicieuses, un peu romantiques, tantôt d'une barque que les voyageurs poussaient sur le rivage et d'où sortait une femme belle et ardente, ayant un cœur semblable au sien ; tantôt d'une jeune fille égarée dans ces lieux, épouvantée, et qu'il rassurerait doucement, en s'efforçant de lui plaire. En un mot, il souhaitait une aventure qui remplirait sa vie ; mais il ne voulait pas aller la chercher, la provoquer, de peur de tomber dans la réalité banale qui effraye les natures délicates. A cette époque, Houlgate commençait à se développer rapidement. Des routes avaient été ouvertes, des chalets construits. Depuis plusieurs années, chaque été y réunissait un assez bon nombre de baigneurs. Mais la saison des bains terminée, le pays redevenait solitaire et calme. Il n'y restait guère que quelques familles dans lesquelles Daniel était reçu,

mais qui ne pouvaient lui offrir ce qu'il cherchait. On comprendra maintenant combien il dut être intrigué, surpris et charmé tout à la fois par la rencontre qu'il fit un soir sur la plage d'Houlgate.

C'était peu de temps après son retour, dans les premiers jours de novembre, vers huit heures. La nuit était noire, mais non si profonde qu'on ne pût distinguer les objets autour de soi. Chaudement enveloppé dans une couverture de laine, il était assis contre un rocher, quand soudain, il entendit ce bruit particulier que causent les pieds des passants sur le sable. Il se tourna du côté d'où venait ce bruit et vit deux femmes qui se dirigeaient de son côté. Comment étaient-elles vêtues ? Étaient-elles jeunes, vieilles, belles ? Il ne pouvait le voir. Toutefois à mesure qu'elles s'approchaient, il lui fut facile de reconnaître, à leur démarche et aux formes de leurs vêtements qui se découpaient sur l'horizon, qu'elles avaient de l'élégance. Elles se tenaient par le bras et marchaient, l'une contre l'autre, comme deux personnes qui cherchait à se rassurer. Parfois, on entendait l'une d'elles prononcer, d'une voix grondeuse, quelques mots qui trahissaient un accès de mauvaise humeur causé par la peur ou la fatigue, et l'autre lui répondre par un éclat de rire argentin, qui révélait autant de gaieté naturelle que de jeunesse. Que fallait-il de plus pour éveiller la curiosité de Daniel ? Au moment où les deux femmes arrivaient devant lui sans le voir, il se leva, mais si brusquement, qu'elles reculèrent effrayées en poussant un cri.

— Oh ! pitié, monsieur, pitié ! ne nous faites pas de mal, dit l'une d'elles, celle qui grondait tout à l'heure.

— Mais tel n'est point mon désir. Je suis un maladroit et un sot, puisque j'ai pu vous causer un si grand effroi.

Ayant ainsi répondu, Daniel salua et voulut s'écarter. Mais, soudain, celle des deux femmes qui n'avait rien dit encore prit la parole à son tour, et d'une voix jeune et fraîche, sœur du rire charmant que Daniel avait entendu, elle dit en s'adressant à sa compagne :

— Vous vous effrayez trop promptement, Lisbeth. Ne voyez-vous pas que monsieur n'a rien d'un brigand ?

— Que peut-on voir à cette heure ? répondit Lisbeth qui tremblait encore. Monsieur, ajouta-t-elle en s'adressant à Daniel, notre voiture nous attend à Houlgate, à l'entrée de la route de Trouville. Est-ce bien loin ?

— A deux pas d'ici. Si vous voulez me le permettre, je serai heureux de vous y conduire, ne serait-ce que pour vous prouver, ajouta Daniel en souriant, qu'un brigand de mon espèce peut rendre quelques services.

Le rire frais et sonore se fit entendre de nouveau, tandis que Lisbeth balbutiait quelques paroles d'excuses et de remerciement. Les deux femmes, accompagnées de Daniel et guidées par lui, continuèrent leur route sur la plage. Il n'était guère plus de huit heures et demie. Les nuages qui couvraient tout à l'heure le ciel s'étaient peu à peu dissipés. La mer s'avancait rapidement, couvrant la vaste étendue de sable qu'à l'heure du reflux elle laisse à nu. Les vagues, vivement fouettées, faisaient entendre des mugissements bruyants et s'élevaient en masses écumeuses, tantôt sombres, tantôt phosphorescentes. Ce spectacle était imposant. Mais Daniel n'en n'était pas ému. Ce qui causait à son cœur une agitation délicate, c'était de se trouver ainsi d'une manière imprévue en compagnie de deux inconnues, dont l'une, à ce qu'il pressentait, devait être belle et jeune, et auxquelles il n'osait adresser la parole. Qui étaient-elles ? d'où venaient-elles ? Comment et pourquoi, à cette heure de la soirée, se trouvaient-elles sur la plage ? Voilà ce qu'il brûlait de savoir. Mais il hésitait à les interroger, craignant de détruire la bonne idée qu'on pouvait avoir de lui et de passer pour un indiscret. Tout à coup la plus jeune des deux prit la parole :

— Monsieur, dit-elle gaiement, vous voyez les victimes d'une folie volontaire.

— Les victimes ! s'écria Daniel alarmé.

— J'avais depuis longtemps le projet d'aller de Villers à Houlgate par les sables à la marée basse. Revenue d'hier dans ce pays, que j'habite tous les ans durant quelques semaines, je n'ai rien eu de plus pressé que de mettre mon projet à exécution...

— Mais il était des plus dangereux.

—A qui le dites-vous ? aux Roches-Noires, nous avons été prises par la mer, et nous avons dû nous baigner les pieds pour franchir ce passage,

—Ce qui était fort imprudent après dîner, ajouta Lisbeth d'un ton rogue.

—Ma chère gouvernante, reprit la jeune fille d'une voix caressante, n'ajoutez pas, par vos reproches, un chagrin nouveau à celui que j'éprouve de vous avoir entraînée dans mon audacieuse équipée,

—Si votre père savait...

—Mon père est loin d'ici et ne saura rien, si vous gardez le silence. Vous serez discrète, n'est-ce pas, mon amie ? Tout à l'heure grâce à monsieur qui veut bien nous servir de guide, nous allons trouver la voiture que, par précaution, j'ai envoyée à Houlgate. Dans vingt minutes, nous serons au château. Vous vous metrez au lit immédiatement. Vous dormirez d'un bon somme. Au besoin, je chanterai pour vous endormir, et demain vous aurez oublié vos émotions.

—Allons ! il est impossible de vous garder rancune, répondit Lisbeth, subitement apaisée autant par les paroles de la jeune fille que parce que la présence de Daniel la rassurait.

En ce moment on arrivait à la hauteur des bains d'Houlgate, en face du Casino récemment construit. Là une voiture découverte, légère et solide à la fois, attelée d'un bon cheval et conduite par un domestique en livrée, attendait les deux femmes. Daniel soupira en songeant qu'il allait quitter sa mystérieuse inconnue. Toutefois il se consolait en se rappelant qu'il résultait des paroles de la jeune fille qu'elle habitait dans les environs. Il caressait déjà l'espérance de la revoir.

—Voici notre voiture, dit-elle alors. Il ne nous reste, monsieur, qu'à vous offrir nos remerciements les plus sincères.

—Ce que j'ai fait est si peu ! murmura Daniel.

Comme il disait ces mots ; on se trouva dans la lumière des lanternes, et alors comme si elle eût cédé à un sentiment semblable à celui qui le guidait en ce moment, la jeune fille leva les yeux pour voir les traits de l'homme qui l'avait tirée, ainsi que sa compagne, d'un mauvais pas. Leurs regards se rencontrèrent. Daniel tressaillit. Il venait de découvrir un ravissant visage, gracieux, jeune et beau. La jeune fille ne parut pas moins émue que lui, en voyant que son guide que, jusqu'à ce moment, elle avait pu prendre pour un paysan un peu moins rustre que les autres, possédait les allures et la physionomie d'un homme de son monde et de son rang.

—Au revoir, monsieur, fit-elle, doucement, et merci encore.

Elle monta légèrement dans la voiture. Lisbeth l'y suivit. Elles s'enveloppèrent l'une et l'autre dans des couvertures qui s'y trouvaient, et le cheval partit au galop. Daniel demeura immobile à la même place, non seulement jusqu'à ce qu'il eût vu disparaître les lanternes, mais encore jusqu'à ce qu'il eût cessé d'entendre le bruit des roues dans les champs déserts.

—Elle emporte mon cœur ! se dit-il alors.

Et, la tête brûlante, l'œil étincelant, l'âme remplie d'une ivresse déciliieuse, il regagna lentement sa demeure et se coucha sans avoir vu Jabin, qui dormait déjà. A son lever, le lendemain, il était si pâle, que Jabin, dont la sollicitude était toujours en éveil, devina que son Daniel avait un gros chagrin.

—Que vous arrive-t-il donc, mon cher enfant ? demanda-t-il alarmé.

—Ah ! mon sergent, répondit Daniel, je suis amoureux.

—D'une vision.

—D'une vision ! répéta Jabin qui ne comprenait pas.

Alors Daniel lui raconta l'épisode de la veille.

—Et parce que le hasard vous a mis en présence d'une inconnue que vous ne reverrez peut-être jamais, vous voilà le cœur tout bouleversé ?

—Mon sergent, elle est si jolie !

—Jolie ! jolie ! qu'en savez-vous ? Il faisait nuit.

—Ah ! je l'ai bien vue. Je ne me trompe pas.

—Eh bien, soit ; je sais bien que vous n'avez pas mauvais goût, que vous êtes à l'âge où il suffit d'un minois chiffonné pour tourner la tête. Mais encore faut-il savoir d'où elle vient, qui elle est. Peut-être a-t-elle un mari ?

—Non, J'ai la conviction qu'hier, j'ai rencontré pour la première fois celle qui sera ma femme.

Le visage de Jabin manifesta une stupéfaction profonde. Il connaissait trop bien Daniel pour ne pas prendre en sérieuse considération le langage qu'il venait d'entendre.

—S'il en est ainsi, répondit-il, il faut voir, s'informer. Vous êtes encore bien jeune pour vous marier. Cependant, si une occasion se présentait, si la famille est honorable, si la jeune fille est digne de vous...

Daniel l'interrompt.

—Que tu es bon, mon sergent ! s'écria-t-il avec joie. Tu vas te joindre à moi pour obtenir des renseignements sur cette jeune fille. J'ai compris qu'elles habitent un château aux environs de Villers. Il sera facile de la retrouver.

Et Daniel, dans l'accès de son enthousiasme, sauta au cou de Jabin et l'embrassa cordialement sur les deux joues.

—C'est égal vouloir se marier à vingt-deux ans c'est le signe certain d'une vocation bien déterminée pour le mariage, objecta le sergent, ravi de voir Daniel joyeux.

—C'est de ta faute, aussi, reprit ce dernier. Pourquoi m'as-tu enseigné que la vie est chose grave, que les joies de la famille sont les seules estimables et vraies ?..

—Soit, je suis coupable.

—Mais je te pardonne, car je suis heureux. Je l'aime ; oh ! que je l'aime ! répéta Daniel avec ardeur.

—C'est-à-dire que, dans votre cœur, il n'y aura plus de place pour votre sergent, répliqua Jabin d'un air de reproche.

Daniel leva les épaules.

—C'est bête ce que tu dis là, fit-il. Crois-tu que si mon père vivait, il suffirait d'un amour aussi pur que le mien pour qu'il cessât de m'être cher ?

—Je ne le crois pas.

—Eh bien, n'es-tu pas un père pour moi ? Je te chéris comme si j'étais ton fils.

—Pauvre cher enfant ! murmura Jabin attendri.

A mi-chemin, entre Villiers et Houlgate, se trouve la route de Lisieux. Si l'on s'engage sur cette route, bordée de belles prairies et de champs plantés de pommiers, on ne tarde pas à voir à droite, à mi-côte, enfoui dans la verdure et dominant un vallon pittoresque, un château dont la physionomie générale est faite pour charmer les yeux. C'est une vieille maison, assez vaste, n'ayant qu'un seul étage, surmontée d'une terrasse. Le lierre, la vigne vierge, le chèvrefeuille grimpent le long des murs, et si heureusement, que non seulement ils en cachent la vétusté, mais qu'ils forment encore à chaque croisée un cadre délicieux. Autour du château, s'étend un parc qui se prolonge d'un côté sur les hauteurs voisines et qui, de l'autre touche à la route dont il est séparé par une barrière en bois, peinte en blanc. Les arbres de ce parc sont touffus. On arrive au château par un perron de trois degrés qui s'étend sur toute la façade et qu'ornent des vases de vieille faïence, placés de distance en distance, dans lesquels s'épanouissent des rhododendrons. L'intérieur de cette demeure est digne de l'extérieur. Les pièces sont vastes, aérées, munies de hautes cheminées qui les rendent très habitables, même pendant les froids les plus rigoureux. Tel est le château de Brucourt devant lequel Daniel de Maldrée se trouvait un matin, peu de jour après la rencontre que nous avons racontée.

D'après les renseignements qu'il avait recueillis avec l'aide de Jabin, c'était là qu'habitait la mystérieuse inconnue que le hasard avait placée sur son passage et dont il était devenu amoureux après l'avoir entrevue. Ce qu'il avait appris, c'est qu'elle se nommait Renée de Brucourt, qu'elle était la fille d'un homme immensément riche et que, chaque année, depuis que son père était devenu acquéreur du château, elle y passait les mois de novembre et de décembre, en compagnie d'une gouvernante, M. de Brucourt passant le même temps à inspecter un établissement métallurgique des Cévennes, dont il était le principal actionnaire. Mademoiselle de Brucourt ne rentrait à Paris qu'au mois de janvier et y séjournait durant tout l'hiver, allant dans le monde, en compagnie de son père, lequel, disait-on cherchait à la marier, pour se débarrasser d'une responsabilité qui commençait à lui peser ; ce qui n'avait rien de surprenant puisqu'il était veuf et, qu'à soixante ans, il aimait

passionnément les plaisirs. Muni de ces diverses indications, Daniel n'avait rien de plus pressé que de se rendre au château de Brucourt, non pour y entrer,—à quel titre eût-il été reçu?—mais pour en apprendre le chemin et pour connaître la maison qui avait le bonheur d'abriter sa bien-aimée. En le voyant partir de grand matin pour cette excursion, Jabin lui avait prodigué des conseils.

—Cette fille doit être mal élevée. Elle est bien riche pour ne pas être fière. Prenez garde, mon enfant, de nourrir trop d'illusions. Vous souffririez cruellement de toute meurtrissure faite à votre cœur.

En parlant ainsi, la voix du sergent tremblait, comme s'il eût redouté pour Daniel les conséquences de l'aventure dans laquelle il le voyait engagé. Daniel le rassura et partit le cerveau plein d'enthousiasme, le cœur plein de passion. Il ne s'arrêta que lorsqu'il fut devant le château. Caché derrière un gros arbre, il pouvait voir sans être vu.

—C'est là qu'habite ma chère Renée, se disait-il. La verrai-je? Daignera-t-elle se montrer? Si ses regards tombent sur moi, me reconnaîtra-t-elle?

Comme il venait de prononcer ces paroles, un palefrenier sortit des écuries, tenant par la bride, sellé, prêt à être monté, un petit cheval noir, à l'œil vif, aux fières allures. Cet homme s'arrêta devant le perron et donna un dernier coup d'œil à la fringante bête, qui carracolait comme pour secour un joug. Presque aussitôt une femme vêtue en amazone, tenant sous son bras droit les plis de sa longue jupe et dans sa main gauche une cravache, se montra sur les degrés, sous la porte principale du château.

—C'est elle! s'écria Daniel.

Il se pencha pour la mieux voir. C'était Renée de Brucourt. Elle apparaissait en pleine lumière, dans le resplendissement de sa beauté, aux yeux éblouis de celui qui l'adorait, sans qu'elle pût soupçonner ni sa présence ni son amour. Pour lui, il ne distinguait aucun des détails de sa toilette, ni sa robe en drap, ni ses gants en peau de daim qui emprisonnaient ses mains mignonnes, ni sa toque brune sur laquelle s'étalait une longue plume dont l'extrémité se confondait avec la masse de cheveux noirs tombant sur son cou. Daniel était en contemplation devant ce beau visage, demeuré dans sa mémoire comme le souvenir vague d'un rêve trop vite dissipé. Il en reconnaissait chaque trait. Il retrouvait l'éclat de ses yeux noirs et profonds dont les rayons avaient pénétré jusque dans son âme. Il admirait cette peau d'une blancheur mate qui mettait en relief la vive couleur des lèvres sur lesquelles un sourire bon et doux voltigeait. Elle s'élança sur son coursier vive comme un oiseau et se courba pour réunir les rênes. Mais, en ce moment, avant même qu'elle se fût solidement assise, le cheval fit un bond. Elle n'eut que le temps de s'attacher à la crinière de la bête capricieuse. Sans cette précaution, elle serait tombée. Le cheval était parti à fond de train. Le domestique, épouvanté, s'élança à sa poursuite. Daniel ne put retenir un cri. La terreur le cloua à sa place, immobile, paralysé. Le cheval emporté venait de son côté et s'excitait de plus en plus, malgré les efforts de Renée pour le retenir. On entendait quelques cris. Les gens du château arrivaient de toutes parts à l'appel du palefrenier. La course devint vertigineuse. Le cheval allait comme une flèche, droit devant soi. Renée ne s'efforçait plus de l'arrêter. La vigueur de ses bras était vaincue. Elle s'abandonnait, plus pâle que de coutume, à cette émotion terrible, s'efforçant seulement de ne pas glisser et s'accrochant à la selle. Soudain son chapeau fut enlevé. Ses cheveux se déroulèrent sur ses épaules, et Daniel, éperdu, vit alors que le cheval arrivait sur la barrière qui fermait le parc de ce côté et que, s'il était impuissant à la franchir, il devait infailliblement se briser contre les poteaux, lui et le précieux fardeau qu'il portait. Instinctivement, il s'élança. Il ne considéra pas le danger auquel il s'exposait. Il ne voyait qu'une chose, c'est que Renée pouvait être tuée. Il arriva en courant jusqu'à la barrière. Le cheval arrivait de l'autre côté, écumant, furieux, emporté. Au risque d'être écrasé par les poteaux, Daniel bondit et franchit d'un saut l'obstacle, en s'aidant de ses mains. Il tomba sur le gazon, agenouillé, se releva, courut au cheval. Mais la bête, effrayée par cette double apparition, fit un double mouvement, l'un en arrière, l'autre en avant, et finalement s'abattit de telle sorte que ses naseaux fumants allèrent frapper en pleine poitrine Daniel, qui fut renversé et perdit connaissance. Au même moment, le palefrenier arrivait

suivi de deux domestiques. La bête furieuse fut arrêtée aussitôt, et Renée sauta à terre, pâle, les cheveux en désordre, mais sans avoir eu d'autre mal qu'une grande frayeur. Elle vola auprès de Daniel, couché sur l'herbe, évanoui.

—Moi, je suis saine et sauve ! s'écria-t-elle, pour rassurer ses gens alarmés. Mais ce jeune homme qui, pour me sauver. . .

Elle s'arrêta. Les larmes lui coupaient la parole. Elle le croyait mort.

—Vite, des secours, murmura-t-elle.

Elle s'agenouilla, prit entre ses mains tremblantes la tête pâle de Daniel afin de lui faire un oreiller. Ah ! s'il avait pu la voir ainsi, courbée sur lui, remplie de sollicitude et de terreur, comme il aurait béni l'accident qui venait de lui arriver !

—Quel malheur, mon Dieu ! dit tout à coup une voix.

C'était Lisbeth, la gouvernante attachée spécialement à la personne de Renée, et que celle-ci traitait presque comme une amie. Cette vieille fille, maniaque comme on l'est à trente-six ans quand on s'est voué au célibat, mais douée d'un cœur généreux, s'avavançait éperdue, gesticulant, ses lunettes à la main.

—Il n'est pas mort ! s'écria soudain Renée, entre les bras de laquelle Daniel venait de faire un mouvement. Lisbeth, c'est le jeune homme qui, l'autre soir, nous a guidés sur la plage d'Houlgate.

—Je le reconnais bien. Mais comment s'est-il trouvé là ? . . .

—Pour me sauver ? Je l'ignore. Mais, je vous en prie, Lisbeth, emportons-le.

—Attendez, j'ai là mes sels anglais.

Et la brave fille, s'agenouillant à son tour, passa fiévreusement un flacon sous le nez de Daniel, tandis que les gens du château, groupés autour des deux femmes, suivaient leurs mouvements d'un œil anxieux.

—Si l'on allait quérir un médecin ? dit le palefrenier.

—Oui ! oui ! un médecin ! celui de Villers, s'écria Renée.

—Un moment donc ! . . . reprit Lisbeth, à laquelle tout son sang-froid était revenu. Il faut une heure pour que le docteur soit ici. Nous soignerons nous-mêmes notre blessé.

—Il revient à lui ! ajouta Renée avec joie.

—Oui, il aura eu plus d'émotion que de mal,

Lisbeth disait vrai. Daniel ouvrait les yeux.

—Souffrez-vous, monsieur ? demanda Lisbeth.

—Naturellement, murmura Daniel. Je crois que le cheval m'a frappé dans la poitrine. Mais je ne ressens aucune douleur.

Il venait de voir au-dessus de son front le ravissant visage de Renée, et une expression de bonheur se peignit sur ses traits.

—Monsieur, dit celle-ci, vous m'avez sauvé la vie. Mon père vous bénira. Pour moi je me souviendrai toujours de ce que vous avez fait aujourd'hui.

—Je suis payé, pensa Daniel.

En une minute, il fut sur pied. Son chapeau, qui avait roulé à dix pas de là, lui fut rapporté par un domestique.

—Pouvez-vous marcher jusqu'au château ?

Cette question de Lisbeth le fit sourire. Il se sentait très ému, très faible, mais bien portant.

—J'irai où vous voudrez, répondit-il en souriant.

—C'est égal, prenez mon bras.

Il obéit, s'appuya sur le bras de Lisbeth, tandis que, par un geste charmant, Renée lui offrait le sien de l'autre côté.

—Mademoiselle, je n'oserai jamais. . .

—Je vous en prie.

Qui eût résisté à sa place ? Il se vit donc entre ces deux femmes, dont l'une posédait déjà tout son cœur, se dirigeant lentement vers le château. Arrivé dans le salon, on le fit asseoir dans un grand fauteuil, près de la fenêtre, au grand air. Puis, Lisbeth s'éloigna, afin de préparer une boisson de sa composition, souveraine dans ces sortes d'accidents, à ce qu'elle prétendait, et dont les deux jeunes gens, ajouta-t-elle, avaient le plus grand besoin. Ils restèrent donc seuls, lui assis, elle debout, un peu troublée par ce tête-à-tête imprévu. Combien alors elle parut ado-

nable à son ami ! Comme elle tenait les yeux baissés, il pouvait la regarder tout à son aise, et il usait comme on doit le penser, de cette occasion que le hasard avait fait naître et qui, en un moment, venait de lui ouvrir les portes de cette maison, tout à l'heure fermée devant lui.

—Monsieur, dit enfin Renée d'une voix pénétrante, l'autre jour vous m'avez rendu un léger service. Aujourd'hui, vous m'en rendez un plus grand. Par deux fois, vous vous êtes trouvé dans ma vie pour ...

Daniel l'interrompit par ces mots :

—Croyez-vous aux pressentiments, mademoiselle ?

—Pourquoi ? demanda-t-elle en rougissant.

—C'est que j'y crois, moi, et que j'ai l'assurance que des relations commencées dans les circonstances que vous savez doivent être éternelles.

—Je ne m'en plaindrai pas, s'écria-t-elle vivement.

—Même, si de ma part, elles allaient jusqu'à vous dire que je vous aime.

Il la vit tressaillir. Puis, il l'entendit murmurer :

—Vous me connaissez à peine ! ...

—Qu'importe ? depuis le soir où je vous ai rencontrée sur la plage d'Houlgate, je n'ai cessé de penser à vous, et il me semble que je vous ai toujours connue.

Soudain, il s'arrêta, se mit à sourire et reprit :

—Je m'aperçois que je vous fais une déclaration et que vous ne savez même pas mon nom.

—Savez-vous le mien ?

—Oui, j'ai voulu savoir qui était l'aimable inconnue qui s'est présentée à moi comme une apparition romanesque.

—Mais vous, monsieur ? demanda Renée, que cet entretien troublait de plus en plus.

—Je me nomme Daniel de Maldrée.

En quelques mots, il raconta son histoire, parla de son père et se montra si éloquent, si persuasif, qu'en l'écoutant la jeune fille sentait son cœur peu à peu pénétré par ces accents sympathiques. Elle avait dix-huit ans. Son cœur candide et chasse était rempli de ces aspirations qui, quoique sans objet et sans but, sont déjà l'amour et le précédent. Daniel possédait une jeunesse forte et vaillante, une beauté virile, l'ardeur qui plaît aux femmes et qui rend les amoureux et les héros également intrépides. Comment s'étonner des sentiments nouveaux qui envahirent en foule l'âme de Renée et qui, dans ce jeune homme tout à l'heure inconnu, lui montraient celui dont elle souhaiterait de faire le compagnon de sa vie ? L'amour, dans ses révélations, a souvent la soudaineté de la foudre ; il fond sur des cœurs qui n'étaient pas préparés à le recevoir et cependant les trouve prêts. C'est là son privilège.

Ils étaient là, tous les deux charmés, éblouis, surpris, quand Lisbeth revint, portant sur un plateau deux tasses remplies de son puissant remède. Elles les obligea à boire l'un et l'autre. On retint Daniel jusqu'au soir. On l'engagea à revenir. Lorsqu'il partit guéri de sa chute et la bénissant, non-seulement il aimait pour toujours, mais encore il se sentait également aimé. Daniel de Maldrée rentra à l'Ermitage dans un état de béatitude difficile à décrire et plus difficile encore à faire comprendre à tous ceux qui durant leur vie, n'ont pas connu les joies suprêmes de l'amour qui se révèle. Jabin attendait avec impatience. En le voyant revenir transporté d'un ardent enthousiasme, il devina que Daniel était au comble de ses vœux. Le jeune homme confirma ses prévisions.

—Oui, mon sergent, dit-il, rien ne manque à mon bonheur, je l'ai vue, je lui ai parlé. C'est un ange.

—En êtes-vous bien sûr ? demanda Jabin avec ironie. La femme qu'on aime est toujours un ange. Avez-vous la certitude que celle-là est digne de vous ?

—Ecoute-moi, incrédule ! s'écria Daniel. Quand tu sauras tout, peut-être seras-tu convaincu, comme je le suis moi-même.

Et il raconta les circonstances de cette bienheureuse journée. Le sergent trembla au récit de l'accident qui aurait pu être fatal à son Daniel, et lui dit :

—Vous êtes homme, mon cher enfant, et vous possédez assez de raison, assez de tact pour vous conduire avec prudence. Je n'ai donc pas le droit de vous retenir

ni de vous pousser en avant. Agissez à votre gré. Rappelez-vous seulement que le nom que vous portez ne fut jamais souillé, et que vous ne devez le donner qu'à une femme capable de l'honorer encore.

— Sois sans crainte, mon sergent. Tu seras content de moi, répondit Daniel.

Les deux amis se séparèrent ensuite pour aller se livrer au sommeil. Accablé par la fatigue et par l'émotion, Daniel dormit profondément. Ce serait allonger inutilement ce récit que de raconter les progrès de cet amour, qu'un hasard avait fait naître entre deux cœurs si bien faits pour se comprendre. A la suite de leur première entrevue, Daniel de Maldrée et Renée de Brucourt se virent fréquemment et goûtèrent toutes les ivresses qui sont le partage des amoureux jeunes et vivement épris l'un de l'autre. Renée de Brucourt n'avait pas son père auprès d'elle. Elle jouissait de la plus entière liberté. Ils se témoignaient autant d'abandon que s'ils se fussent toujours connus. Ils ne cessaient de faire échange de doux serments pour l'avenir.

— Quand mon père viendra me rejoindre, disait Renée, je lui avouerai tout, et il consentira à notre union.

— C'est que vous êtes riche et que je n'ai rien.

— Vous avez votre nom ; vous avez mon amour. Croyez-vous que ce soit peu ?

Lisbeth seule assistait à leurs entretiens. Pleine de sollicitude, de faiblesse et d'affection pour Renée, elle était incapable de contrarier ses désirs. Mais elle en connaissait la pureté et aurait vu, sans crainte, cet amour innocent naître et grandir sous ses yeux, si elle n'eût redouté qu'à son retour M. de Brucourt ne lui reprochât de l'avoir favorisé.

— Mais puisque je dois tout annoncer à mon père, disait Renée pour l'apaiser, que pouvez-vous craindre ? Il ne vous blâmera pas de vous être prêtée à des projets qui me rendent heureuse et auxquels il sera le premier à consentir quand je le lui demanderai.

— Peut-être en avait-il formé d'autres ?

— Non, non, il m'aime trop pour disposer de moi sans me consulter.

Renée disait vrai. M. de Brucourt portait à sa fille trop de tendresse pour lui imposer un mari dont elle n'aurait pas voulu. Il souhaitait qu'elle se mariât au plus vite, car il était las de la responsabilité qui pesait sur lui et qui gênait fréquemment ses plaisirs et sa liberté. Mais il voulait ne la marier qu'à celui qu'elle aurait elle-même choisi, assuré qu'elle ne pourrait choisir qu'un honnête homme. Quinze jours s'écoulèrent. Une promenade aux bords de la mer ou sur les collines boisées, une halte dans les prairies, un repas pris en commun, un entretien dont l'amour faisait tous les frais, telles étaient les suprêmes joies de Daniel et de Renée. Aller auprès d'elle, la voir, devint bientôt pour lui une habitude douce et chère. Il était heureux et Renée ne l'était pas moins que lui.

Un matin, il arriva de bonne heure au château, où il devait passer toute la journée. Dans l'une des salles de cette vaste demeure se trouvait une bibliothèque composée de plusieurs milliers de volumes, parmi lesquels personne n'avait mis la main depuis que M. de Brucourt était devenu acquéreur de la propriété. Or, il s'agissait ce jour-là, de dresser la liste de ces livres et de les placer avec ordre sur les rayons. Ce n'était pas qu'en ce moment ils fussent l'un et l'autre dans la nécessité de charmer leurs loisirs par la lecture. Non, il leur aurait suffi de marcher dans les longues allées du parc, appuyés l'un sur l'autre, pour n'avoir plus rien à désirer. Mais Lisbeth prétendait que de telles promenades, trop longtemps prolongées, constituaient une imprudence et feraient jaser les gens du château, auxquels les fréquentes visites de Daniel donnaient à penser.

— Eh bien ! nous trouverons un prétexte pour les justifier, avait répliqué Renée.

Et c'est ainsi que l'arrangement de la bibliothèque fut décidé.

— Cela durera bien huit jours, disait la jeune fille.

— Et quand nous aurons fini ce classement ? demandait Daniel.

— Nous procéderons à celui des archives. Il y a dans les greniers des caisses remplies de manuscrits et de papiers de toutes sortes.

— Il n'y a pas de raison pour s'arrêter en si beau chemin, reprenait Lisbeth iro-

niquement. Après avoir classé les archives, vous pourrez vous livrer à l'estimation du mobilier.

—Lisbeth ! Lisbeth ! s'écriait Renée, ne vous moquez pas de nous : sinon, quand nous serons mariés, nous ne vous garderons pas dans notre maison !

—Moi ! le chaperon de vos amours !

C'est donc dans le but de commencer le classement de la bibliothèque que Daniel était venu ce jour-là. Mais à l'entrée du parc, il rencontra Renée. Elle l'attendait plus pâle que de coutume, et un peu troublée.

—Nous ne travaillerons pas aujourd'hui, dit-elle.

—Pourquoi donc ?

—Parce qu'il est inutile d'entreprendre en ce moment un travail que nous ne pourrions achever. Mon père arrive ce soir !

—Déjà ! fit tristement Daniel.

—Cela vous afflige ?

—Puis-je me réjouir de voir interrompre la douce existence que nous menions depuis quinze jours ?

—Puisque l'arrivée de mon père nous rapproche du but de nos désirs...
—Votre père consentira-t-il à notre union ?

—Mon père veut mon bonheur, et lorsque je lui dirai que je ne peux être heureuse qu'avec l'époux de mon choix, il ne me refusera pas d'exaucer nos vœux.

—Oui, Renée, je sais que telle est votre espérance. Mais, moi qui ne connais pas votre père, qui sens combien il peut nous en vouloir, à moi d'avoir en quelque sorte forcé les portes de votre cœur, à vous de m'avoir écouté...

—Il n'oubliera pas que vous m'avez arrachée à la mort. Étais-je libre de ne pas aimer mon sauveur ?

Renée prononça ces paroles fièvreusement; en même temps, sa pâleur devint telle que Daniel fit un pas comme pour la soutenir, en disant :

—Vous voyez bien, mon amie, que vous partagez mes craintes !

—Vous vous méprenez sur mon trouble, répondit Renée. Non, je ne doute pas de la tendresse de mon père, et cette tendresse serait un vain mot s'il s'opposait au désir de mon cœur. Ce qui met en moi la tristesse que vous voyez, Daniel, c'est la pensée que désormais ce qui était notre secret ne sera plus un secret, et que, jusqu'au jour où nous nous appartiendrons, nous n'aurons plus la liberté dont nous avons joui et qui nous a permis de nous apprécier, de nous aimer.

—Qu'importe ? s'écria Daniel. Rapprochés l'un de l'autre, séparés par la distance ou par les événements, nos cœurs ne peuvent changer. Nous avons l'amour, nous aurons la patience.

En parlant ainsi, ils avaient fait quelques pas sous les allées ombreuses, et ce fut sans s'en douter qu'ils se trouvèrent dans un bouquet de noisetiers où, durant les journées précédentes, ils étaient venus quelquefois pour échanger leurs adieux.

—Écoutez-moi, dit tout à coup Renée. Jusqu'ici, nous nous sommes aimés librement, sans qu'aucun obstacle se dressât entre nous. J'ai la certitude que l'arrivée de mon père n'en fera pas naître et que notre bonheur n'en sera que plus vite assuré. Il faut cependant tout prévoir. Si, par des circonstances indépendantes de notre volonté, notre amour était menacé, il faut que nous soyons tellement sûrs l'un de l'autre que notre confiance naturelle ne puisse en rien être altérée...

—Ne doutez jamais de moi, quoi qu'il arrive ! s'écria Daniel.

—Je ne doute pas plus de vous que vous ne doutez de moi, mon ami. Mais nous ne saurions trop nous répéter de telles paroles, afin que le souvenir que nous en garderons devienne le préservatif le plus sûr contre toutes pensées mauvaises dont nous pourrions être assaillis et qui nous conduiraient, si nous les écoutions, au découragement.

—Ah ! vous le voyez bien, s'écria tristement Daniel, quelque confiance que vous ayez dans la bonté de votre père, son retour vous alarme. Vous craignez qu'il ne vous refuse son consentement et que notre mariage ne soit impossible.

Renée fit un geste de dénégation et dit :

—Impossible !... Daniel, n'oubliez jamais les paroles que voici : Non, mon père ne s'opposera pas à notre bonheur. Il ne voudra pas briser nos cœurs, séparer ce que Dieu même a uni, m'enlever la joie infinie de récompenser le courage d

qui me sauva la vie, en lui donnant ma main. Mais si mon père, contrairement à de telles espérances, s'opposait à nos projets, ils seraient retardés, mais non détruits. Nos âmes sont assez sûres l'une de l'autre pour pouvoir attendre, et nous attendrons. J'ai dix-huit ans. Dans trois ans, je serai majeure, et quelles que fussent alors les conséquences d'une résistance à la volonté paternelle, je serais à vous, parce que je l'ai promis, parce que je vous aime et parce que je vous aimerai toujours!

En parlant ainsi, Renée, entraînée par son émotion, s'était levée peu à peu, et quand elle s'arrêta, elle se trouvait debout devant lui, l'œil en feu, les lèvres frémissantes, adorablement belle et comme illuminée par la flamme qui brûlait dans son cœur. Daniel, éperdu, se leva à son tour.

—Merci, merci, ma chère aimée!

Il ne put rien dire de plus. Mais il tomba à genoux devant sa fiancée, et lui prenant les mains, il les couvrit de baisers et de larmes.

—Oh! l'heure divine! murmura la jeune fille,

Et sa tête charmante se renversa en arrière, ses yeux se fermèrent comme si elle eût voulu retenir et à jamais fixer en elle le souvenir de ces instants. Ce fut une minute enivrante. Lorsqu'elle en eut largement savouré la douceur, elle reprit;

—Daniel, vous avez entendu mes promesses, je jure de les accomplir.

—Et moi, répondit Daniel, je jure d'être digne de vous.

Ce fut tout. Daniel se releva. Ils se dirigèrent vers la grille d'entrée. Là, ils prirent congé l'un de l'autre.

—Ne revenez que lorsque je vous aurai fait appeler, dit Renée à Daniel, en lui donnant la main une dernière fois.

Il s'inclina silencieusement. Puis, le cœur gros, les yeux pleins de larmes, il s'éloigna d'un pas rapide. Le regard de Renée le suivit jusqu'au moment où il disparut derrière les arbres qui bordaient la route,

Quelque encourageantes qu'eussent été les paroles de sa fiancée, Daniel était en proie à une tristesse mortelle. Depuis l'heure où, sur la place d'Houlgate, il avait connu cette jeune fille, jusqu'à ce jour, il avait vécu comme dans un rêve merveilleux, sans s'inquiéter de l'avenir et ne songeant qu'à jouir des félicités de cet amour chaste et idéalisé. Il ne s'était jamais dit que Renée ne jouissait pas encore de la liberté de ses actes, qu'elle dépendait de son père et que, seul, ce dernier, pouvait permettre ou défendre la réalisation de leurs espérances. A ce temps de joie infinie, si rapidement écoulé, succédait la réalité. Daniel pensait :

—M. de Brucourt ne me connaît pas. Suffira-t-il, pour qu'il veuille me laisser entrer dans sa famille, que Renée lui dise qu'elle m'aime et qu'elle est aimée? Lorsqu'il saura que je n'ai ni position, ni fortune, que mon seul bien, c'est le nom honorable et honoré que je porte, ne me prendra-t-il pas pour un intrigant, un ambitieux qui, en cherchant à obtenir la main de Renée, n'a eu en vue que sa dot?

Ces réflexions n'étaient point faites pour rassurer Daniel, et il arriva à l'Ermitage dans un tel état de découragement et d'inquiétude que Jabin n'eut aucune peine à lui en arracher la confiance. Daniel raconta tout ce qui s'était passé le matin entre lui et Renée, et expliqua pourquoi son cœur était livré au doute.

—Je n'entends rien à de tels sentiments, lui répondit Jabin. Mais je vois cependant que mademoiselle de Brucourt vous a fait une promesse formelle. Eh bien, est-elle femme à tenir cette promesse? Vous ne devez rien vous demander de plus, car tout est là. Si vous la croyez énergique autant qu'aimante et dévouée, vous devez attendre sans inquiétude que l'avenir vous unisse. Si, au contraire, elle est faible, facile aux influences qui vous seraient contraires, eh bien! mon cher enfant, oubliez-la, partons, allons voyager jusqu'au jour où votre cœur sera guéri.

—Combien ta raison est forte! répondit Daniel en souriant. Me voilà réconforté par tes paroles. Je m'alarmais à tort. Renée est énergique autant qu'aimante et dévouée, et j'ai la certitude qu'elle saura résister aux obsessions qui auraient pour but de détruire mon souvenir et ses promesses.

—Alors, attendez patiemment qu'elle vous rappelle.

Ce fut le dernier mot de Jabin. Daniel résolut en effet de s'armer de patience. Il était jeune. Il pouvait laisser au temps le soin de dénouer la situation et de renverser les difficultés présentes ou à venir.

—Dussé-je attendre trois ans, cinq ans, dix ans, elle me trouvera toujours fidèle et toujours épris de sa grâce et de la beauté de son âme.

—Et vous ne serez plus triste ? demanda Jabin.

—Plus du tout, mon sergent, je te l'affirme.

—C'est que si vous saviez combien je souffre de vos peines et combien je me réjouis de vos joies !

En prononçant ces paroles, Jabin regardait Daniel d'un œil attendri, il reprit ; —Je serais si heureux que la vie vous devint bonne ! La Providence vous' doit bien ce dédommagement. Votre père, tué sur un champ de bataille en vous laissant orphelin ; madame Sophie, qui devait le remplacer auprès de vous, victime d'un épouvantable malheur, sa maison brûlée, la fortune qu'elle vous destinait anéantie : votre notaire noyé à quelques semaines de là et les titres de la succession de M. de Maldrée perdus avec lui, n'est-ce pas là un concours fatal de circonstances terribles ? Elles pèsent encore sur votre destinée et le ciel serait juste en vous donnant enfin une bonne part de joies pour vous faire oublier les maux passés . . .

—Dont, grâce à toi, le poids a été bien léger.

—Oh ! ne parlons pas de moi ! j'ai fait mon devoir et je n'ambitionne qu'une récompense : votre amitié et la douceur de vous voir heureux.

—Brave cœur ! s'écria Daniel en étreignant dans ses mains celles de son sergent, tu as toute ma tendresse et je veux travailler ardemment à assurer mon propre bonheur, puisque ce sera concourir au tien.

C'était durant la soirée du même jour. Le vent soufflait avec violence sur le plateau où est construit le château de Brucourt. Le bruit de la mer s'y mêlait impétueux, furibond, grondant sans cesse avec des hurlements singuliers et mystérieux. Des rafales de pluie sillonnaient l'air, fouettaient les arbres qui craquaient et se tordaient avec fracas. C'était un tumulte effroyable dont la nuit augmentait l'horreur. Huit heures venaient de sonner à toutes les pendules du château. Renée et Lisbeth étaient ensemble dans le vaste salon du rez-de chaussée. Dans la cheminée haute et large, flambait un feu de bois, gai, pétillant, dont les flammes capricieuses jetaient sur les meubles leurs rougeâtres reflets. D'ailleurs, il était facile de remarquer dans toute la maison un mouvement inusité. Des domestiques en grande livrée achevaient de dresser, dans la salle à manger, une table de trois couverts. Une lampe suspendue au-dessus de cette table répandait sur l'argenterie et sur les cristaux sa douce clarté. Au fond des cuisines, situées dans le sous-sol, on entendait ronfler les fournaux et le chef, comme un général au moment de livrer bataille, donnait ses ordres à deux marmitons qui lui obéissaient activement et en silence.

—Ne trouvez-vous pas, Lisbeth, que mon père est en retard ? demanda tout à coup Renée à sa gouvernante, assise devant le feu.

—Non, mademoiselle, répondit Lisbeth. Votre père vous prévient qu'il arrivera vers huit heures et demie. Il en est huit à peine. Ainsi donc, veuillez vous calmer.

—N'est-il pas naturel que le temps me semble long ? Trois mois se sont écoulés depuis que je n'ai vu mon père.

Sans doute et vous avez encore à l'entretenir de choses assez graves touchant M. Daniel. Vous n'êtes guère rassurée en songeant qu'il peut vous blâmer d'avoir agi sans son consentement. Je ne suis pas plus rassurée que vous, allez ! car il pourra trouver mauvais, que je ne l'aie pas averti de ce qui se passait ici. Mais, enfin, j'ai réuni toutes mes forces, et je suis prête à affronter l'orage, si orage il y a.

En ce moment, un coup de vent plus impétueux que les autres coupa la parole à Lisbeth. Elle s'enfonça plus encore dans le fauteuil où elle était assise, étendit ses pieds vers le foyer, dans lequel Renée, tout en causant, venait de jeter deux grosses bûches.

—Ma chère Lisbeth, répondit la jeune fille en prenant place à côté de sa gouvernante, il n'y a d'orage que dans le ciel en ce moment, et nul autre n'est à craindre. Mon père n'est pas aussi sévère que vous semblez le croire, et si vous craignez son courroux, il me sera facile de lui donner à entendre que je vous ai tenue dans l'ignorance de mes relations avec M. de Maldrée.

—Non pas ! non pas ! ma mignonne. s'écria Lisbeth. J'entends porter la responsabilité de mes actions.

Renée reprit :

—Mon père est souvent triste, préoccupé, sans que j'aie pu deviner jamais la cause de la mélancolie noire à laquelle il est parfois livré. Mais il n'est ni méchant ni sévère ; à supposer qu'il trouvât que j'ai agi imprudemment et que je ne parvinsse pas à lui démontrer le contraire, ses reproches seraient doux comme sa tendresse pour moi.

Au moment où Renée terminait sa phrase, on entendit un bruit de voiture roulant dans le parc.

—Le voilà ! s'écria-t-elle.

Et elle s'élança hors du salon. Elle arriva devant la porte du château en même temps que la voiture. La portière fut ouverte par un valet de pied, et un homme descendit, non sans quelque peine, car il était grand et assez gros, et ne possédait plus la jeunesse.

—Mon père ! mon bon père ! que je suis heureuse de vous voir !

Et Renée, sans donner le temps à M. de Brucourt de franchir le seuil de sa demeure, se jeta dans ses bras. Il la serra tendrement contre sa poitrine, et après l'avoir tenue là pendant quelques secondes, ils entrèrent bras dessus bras dessous se dirigeant vers le salon. Ils trouvèrent Lisbeth debout dans l'encadrement de la grande porte. Elle salua profondément M. de Brucourt, et s'écarta pour le laisser passer.

—Bonsoir, mademoiselle Lisbeth, dit ce dernier en lui tendant la main. Veuillez faire servir sur-le-champ. Je meurs de faim et de soif. Il fait un temps abominable.

En même temps il s'approcha du feu. et se plaçant dans le fauteuil que Lisbeth occupait tout à l'heure, il essaya de se réchauffer. Renée s'accroupit devant lui, prit sa main et se mit à l'embrasser en riant. Alors seulement elle remarqua que son père était très pâle.

—Souffrez-vous, mon père ? demanda-t-elle alarmée.

—Non, ma chère petite ; seulement j'ai eu froid et j'ai besoin de mettre dans mon estomac quelque chose de chaud et de réconfortant,

Renée se leva vivement pour presser à l'office. Mais au moment où elle allait quitter le salon, M. de Brucourt tourna la tête, vit derrière soi une partie de la pièce plongée dans l'ombre frissonna et dit :

—Ma chérie, ne me laisse pas seul, veux-tu ?

Renée revint sur ses pas, il ajouta :

—Pourquoi n'a-t-on pas fait plus de lumière ici ? J'aime peu l'obscurité. Je viens de passer plusieurs heures dans les ténèbres, je m'y suis endormi au bruit de la tempête, et j'ai eu un cauchemar horrible dont l'impression n'est pas encore dissipée.

—Monsieur est servi, dit en cet instant le maître d'hôtel.

M. de Brucourt fit un geste de satisfaction et, suivi de sa fille, se dirigea vers la salle à manger. Il prit place à table. Renée se mit en face de lui, et Lisbeth qui, à raison de l'affection que lui portait Renée, mangeait avec les maîtres, s'assit entre eux : M. de Brucourt, nous l'avons dit, était grand et fort. Il avait des épaules de géant, des bras énormes, une main qui pouvait, bien que relativement petite, assommer un bœuf. A table, il mangea beaucoup et parla peu. Lorsque le repas fut fini, il se leva pour revenir dans le salon, dont, par les ordres de Renée, on avait allumé toutes les bougies. En rentrant dans cette pièce chauffée, éclairée, dont un riche tapis couvrait le sol, dont les murs étaient dissimulés sous d'épaisses tentures et qui réunissait tout ce que l'on peut désirer de confortable et de luxe, il se frotta les mains et dit :

—Décidément, l'on est mieux ici qu'au dehors.

Mais en cet instant, le vent ayant secoué une porte et jeté la pluie contre les vitres avec un grand bruit, il tressaillit et, un moment ranimé, il retomba dans son apathie accoutumée.

Renée s'approcha de Lisbeth et lui dit à voix basse :

—Mon père est en proie à ses tristesses noires.

—Qu'est-ce donc ? demanda M. de Brucourt, qui avait entendu, sinon compris, les paroles de sa fille.

—Rien, mon père ; un ordre que je priais Lisbeth de donner.

—Quel ordre ?

Renée demeura interdite.

—Tu me trompes, petite.

—Eh bien, fit résolument Renée, je disais à Lisbeth que je vous trouvais triste comme si vous aviez un grand chagrin.

—Moi ! allons donc ! je n'ai jamais été plus gai. Viens m'embrasser, ma fille : et vous, Lisbeth, veuillez demander une pipe pour moi.

L'une et l'autre obéirent, et lorsque Renée se fut dégagée de l'étreinte paternelle un domestique remit à M. de Brucourt une pipe en porcelaine blanche, toute bourrée, et qu'il alluma sur-le-champ.

—Je désire causer avec toi, mon enfant, dit-il alors.

Renée regarda Lisbeth avec une surprise mêlée de crainte. Elle pressentait que cet entretien serait décisif pour sa destinée, et que le nom de Daniel y serait forcément mêlé.

—Je me retire, dit doucement Lisbeth en se dirigeant vers la porte.

M. de Brucourt ne la retint pas, et Renée vit bien que son père allait lui parler de choses graves. M. de Brucourt fumait lentement, les yeux fixés sur un tableau placé en face de lui, qui représentait une femme idéalement belle. C'était la sienne, la mère de Renée, morte depuis dix ans. Il avait d'abord regardé ce portrait comme par hasard. Mais peu à peu, sa contemplation devint plus profonde. Sa pipe s'éteignit sans qu'il s'en aperçut, et entre l'image fixée sur la toile et lui-même il ne vit plus rien, comme si un mystérieux échange de pensées l'eût entièrement absorbé. Renée devina ses préoccupations, sans en connaître l'objet. Elle voulut l'arracher à ses rêveries, sous l'empire desquelles son visage s'était attristé et avait pâli.

—Mon père, dit-elle doucement, vous avez à me parler.

—Tiens ! je l'oubliais, fit M. de Brucourt.

Et par un vigoureux effort il parvint à se soustraire aux préoccupations qui l'obsédaient.

—Je voulais te dire, reprit-il, qu'il faudra faire tes préparatifs de départ. Nous partirons dans trois jours pour Paris.

—Dans trois jours ! s'écria Renée surprise et affligée, en songeant qu'elle serait obligée de se séparer de Daniel.

—Cela t'étonne.

—Un peu, mon père. Nous restons habituellement jusque dans les derniers jours de décembre, et j'avais cru que nous ferions cette année comme les autres.

—Nous rentrons à Paris, mon enfant, d'abord parce que ce pays est humide, pluvieux et que l'air de la mer est préjudiciable à ma santé : ensuite parce que ta présence est nécessaire à Paris.

—Ma présence... nécessaire ?..

M. de Brucourt déposa sur la cheminée sa pipe éteinte, attira Renée près de lui la fit asseoir sur ses genoux et reprit :

—Ecoute-moi, ma chère fillette. Tu as dix-huit ans, et l'heure est venue où j'ai dû songer à ton établissement. Serais-tu disposée à te marier ?

—Me marier ! s'écria Renée avec épouvante.

—Cela n'a rien de si terrible, répondit M. de Brucourt en souriant. C'est ton bonheur qu'il s'agit d'assurer, et je ne veux rien faire qui puisse le compromettre.

Renée respira. Son père continuait :

—L'homme que j'ai songé à te donner pour mari, et que tu n'accepteras, après tout, que s'il te convient, est doux, aimable, bon. Il t'aime...

—Sans me connaître ?

—Il a vu ton portrait et je lui ai beaucoup parlé de toi. C'est un prince russe qui a quitté, réalisé sa fortune et s'est établi en France. Pour devenir digne de ma fille, il s'est converti au catholicisme ; il a obtenu des lettres de grande naturalisation et n'a gardé de russes que son titre et son nom. C'est le prince Bedleben. Veux-tu être princesse ?

Si M. de Brucourt s'attendait à voir sa fille s'éprendre sur-le-champ du noble mari qu'il lui offrait, et se laisser éblouir par la pensée de s'élever d'un seul coup jusqu'au rang des grandes dames, il dut être bien désappointé ; car, pour toute réponse, Renée secoua la tête.

— Tu refuses ? s'écria-t-il.

— Tenez-vous bien à me marier sur le champ ? demanda-t-elle froidement.

— Mais le plus tôt possible. Comprends bien ceci, ma Renée ; à ton âge, une fille devient un peu embarrassante pour son père, surtout quand son père est comme moi, entraîné dans un tourbillon de plaisirs et d'affaires. Et puis, je ne suis pas immortel, et si je venais à mourir, qu'elle douleur n'aurais-je pas en te laissant seule dans la vie ?

Tandis que son père parlait, Renée s'était peu à peu éloignée de lui, obéissant à un sentiment dont elle ne se rendait pas exactement compte, mais qui n'était autre chose qu'une tristesse profonde provoquée en elle par le raisonnement égoïste à l'aide duquel son père essayait de la convaincre. Elle l'écouta jusqu'au bout, en regardant d'un œil distraait la flamme qui dansait dans l'âtre. Lorsqu'il cessa de parler, elle parla à son tour.

— Je ne pensais pas, mon père, que je pouvais être pour vous un embarras. Je ne puis pas de ces filles avides de plaisir, que l'on est obligé de conduire dans le monde et de tenir en garde contre les périls qu'elles y peuvent rencontrer. J'aurais consenti à vivre ici seule avec Lisbeth heureuse de vous embrasser lorsqu'il vous aurait été impossible de vous rappeler qu'il y avait dans ce château un cœur qui vous chérit, résignée sans peine à me contenter d'une existence solitaire et modeste. Mais, puisque vous en avez décidé autrement, je ne refuse pas de vous obéir.

— Tu consens ! s'écria M. de Brucourt, que la première partie de ce petit discours avait affligé, mais que la dernière phrase réjouit.

— Je consens à me marier, non pas avec l'homme que vous m'offrez, mais avec celui que j'ai choisi.

— Tu as fait un choix ?

— N'est-ce pas mon droit ?

— Sans doute. Mais encore dois-je savoir . . .

— Vous saurez tout, mon père. Mon intention n'était pas de vous cacher la vérité, j'aurais provoqué cet entretien, si vous ne l'aviez fait vous même. Apprenez donc que j'aime, que je suis aimée et que je n'aurai jamais d'autre époux que celui auquel je me suis promise et dont j'ai reçu les serments.

— Qui est celui-là ? demanda M. de Brucourt avec vivacité.

Renée poussa rapidement un tabouret près de son père, s'y agenouilla, et, s'accoudant sur les genoux de M. de Brécourt, les yeux levés vers lui, elle s'exprima ainsi :

— Vous devez vous rappeler qu'il y a environ trois semaines, j'ai couru un grand danger ?

— Ton cheval qui s'emporta, n'est-ce pas ?

— Oui. J'allais être brisée contre les poteaux du parc, quand soudain un jeune homme qui passait sur la route et qui voyait mieux que je ne pouvais le voir moi-même le péril dans lequel je me trouvais, s'élança au risque d'être écrasé à ma place. Mon cheval fut arrêté, contenu. Je pus mettre pied à terre. Je fus sauvée, plus heureuse que mon sauveur, qui, frappé en pleine poitrine, resta longtemps sans connaissance.

— Et c'est lui que tu aimes ?

— Quand il revint à lui, nos visages se rencontrèrent, et du même coup nos cœurs se compriment. Depuis, nous nous sommes vus tous les jours, et nous avons échangé des promesses lesquelles rien ne saurait prévaloir.

M. de Brucourt n'essaya pas de cacher sa surprise. Mais, s'il éprouva quelque colère, il sut se contenir et n'en rien laisser paraître. Ce fut d'une voix calme qu'il dit :

— Ce que tu m'apprends m'afflige beaucoup.

Je ne te croyais pas capable d'une imprudence pareille, ni de profiter de mon absence pour ouvrir ma maison, sans mon consentement, à un inconnu qui n'a peut-être ni les qualités que tu lui prêtes, ni la position que tu crois.

— Mon père, je le connais bien : C'est le fils d'un des hommes les plus honorables de l'armée. Il porte un nom sans tache. Il est orphelin. Son père est mort comme un brave sur le champ de bataille, et, autant à cause de son nom que de la noblesse de son caractère et de la générosité de son cœur, il n'est pas une femme qui ne serait fière de s'allier à lui. On ne peut lui reprocher qu'une chose : sa pauvreté : Mais, à mes yeux, c'est un mérite de plus. D'ailleurs, grâce à vous, je serai riche.

M. de Brucourt interrompit sa fille et dit durement :

— C'est justement à cause de cela qu'il a songé à t'épouser.

Le visage de Renée s'empourpra. Ses yeux brillèrent d'indignation et d'une sainte colère.

— Ne le soupçonnez pas sans le connaître, s'écria-t-elle. Mettez-le à l'épreuve. Feignez d'être ruiné ou de me déshériter. Voyez quelle conduite il tiendra, et alors seulement vous pourrez le juger sans vous exposer à commettre une injustice.

L'énergie de ce langage frappa M. de Brucourt, et loin de l'irriter, le disposa à la douceur.

— Apaise-toi, ma belle furieuse, fit-il en souriant ; suis-je capable de vouloir autre chose que la réalisation de tes vœux ? Je n'ai aucun engagement avec le prince Bedleben. Il m'a demandé ta main. Je lui ai répondu que je te consulterais, que je te mettrais en sa présence, afin qu'il te fût donné de le connaître. Mais cela ne m'oblige à rien, et si celui que tu aimes est vraiment digne de toi . . .

— Oh ! combien vous êtes bon ! s'écria Renée en jetant ses bras autour du cou de son père.

Il vit alors qu'elle était sous le poids d'une vive émotion, provoquée par la confiance qu'elle venait de faire.

— Tu ne m'as pas dit le nom de ton amoureux, répondit-il avec un sourire qui équivalait à un consentement.

— Il se nomme Daniel de Maldrée.

Ces paroles étaient à peine sorties des lèvres de Renée, que M. de Brucourt repoussa sa fille loin de lui, se leva livide et poussa un cri étouffé. En voyant son père livré à un double sentiment de surprise et d'horreur, Renée, épouvantée, voulut se rapprocher de lui pour lui porter secours. Mais il était déjà retombé dans son fauteuil, son front dans une main et faisant de l'autre un geste pour indiquer à sa fille qu'elle devait s'éloigner et le laisser seul.

— Mon père ! mon père ! s'écria-t-elle, qu'ai-je fait ? qu'avez-vous ? parlez-moi !

M. de Brucourt secoua la tête, tandis que de ses lèvres s'échappait ce nom qu'il ne pouvait prononcer sans terreur ;

— Daniel de Maldrée !

— En quoi ai-je pu vous causer ce trouble ? demanda Renée suppliante.

— Sans le vouloir, mon enfant, tu as ravivé en moi une blessure ancienne et cruelle.

— Et c'est le nom de Daniel ? . . .

— Non ! mais un nom qui lui ressemble, se hâta de dire M. de Brucourt.

Puis, voyant que sa fille allait de nouveau l'interroger, il ajouta :

— Ne me demande rien de plus. Le secret auquel je viens de faire allusion ne m'appartient pas. Je n'ai pas le droit de le révéler. Il ne te touche en rien, d'ailleurs, et si tu m'as vu surpris et attristé, cela tient à des causes étrangères à toi et à celui que tu aimes.

Renée regardait son père comme si elle eût douté de la sincérité de ses paroles.

— C'est la vérité que je te dis, reprit-il avec une certaine vivacité. Quand j'affirme, tu dois me croire.

Il s'était levé, les yeux hagards, les lèvres pâles, contractées ; il marchait à grands pas dans le salon.

— Je vous crois, mon père, je vous crois, répondit Renée.

— Bien, mon enfant. Va, je veux être seul. Rentre chez toi, couche-toi, dors. Demain, à ton réveil, tu connaîtras ma décision.

— Votre décision ! n'est-elle donc pas prise encore ? Ah ! mon père, j'aime Daniel, ne l'oubliez pas !

A ce nom, M. de Brucourt tressaillit. Il fixa sur sa fille des yeux dans lesquels

elle ne put découvrir d'autre expression que celle de la terreur, et lui dit :

— Je ne l'oublierai pas, ma fille. Tu l'épouseras, puisque tu l'aimes. Mais, je t'en prie, sors, laisse-moi.

Elle se rapprocha de lui et lui tendit son front.

— Ne m'embrassez-vous pas ?

M. de Brucourt s'inclina et déposa ses lèvres glacées sur la peau brûlante de Renée, qui frissonna.

— Si vous vous sentez indisposé, il faudrait me le dire. Je veillerais auprès de vous.

— Je n'ai besoin d'aucun secours, je ne veux personne, s'écria brusquement M. de Brucourt.

Alors Renée se décida à lui obéir. Elle marcha lentement vers la porte, se retourna avant de l'ouvrir, essaya de sourire à son père et disparut. Ce dernier était demeuré debout au milieu du salon. A peine seul, il jeta un regard effrayé autour de lui et d'une voix qui trahissait la violence de ses émotions, il prononça ces mots :

— Fatalité ! voilà de tes coups ! Ma fille aime l'enfant que j'ai spolié, le fils de l'homme dont j'ai trahi la confiance et assassiné les amis ; Jacques de Maldrée, ta vengeance va-t-elle commencer ?

Et se traînant, comme si toutes ses forces eussent été soudainement brisées, il alla s'asseoir devant le feu, bien en face de la flamme, car l'obscurité lui faisait peur. Dans le personnage que nous avons présenté sous le nom de M. de Brucourt, le lecteur n'a eu sans doute aucune peine à reconnaître Duvernay. Plus de dix ans s'étaient écoulés depuis les crimes dont il avait chargé sa conscience. Durant ces dix années, Duvernay avait travaillé sans relâche à accroître sa fortune, dont le fer, l'eau et le feu, devenus les instruments de son forfait, lui avaient fourni les éléments, et il y était parvenu. L'or de l'assassinat fructifia dans ses mains ; il devint riche au point de pouvoir compter sa fortune par millions. Alors il acheta la terre de Brucourt qu'on ne désignait point encore ainsi. Puis, soit que le nom de son père qu'il avait déshonoré, souillé, fût devenu trop lourd à porter ; soit que, subitement enrichi, il fût désireux de se métamorphoser en gentilhomme, il demanda et obtint l'autorisation d'échanger ce nom contre celui de Brucourt, qui appartenait à sa mère et sous lequel il baptisa son château. La vie à ce moment semblait lui sourire, il occupait dans le monde une position honorée. Ses affaires étaient en pleine prospérité. Sa fille unique grandissait, devenait belle ; aux yeux de tous, il passait pour un des heureux de la terre. Depuis longtemps, il n'appartenait plus à l'armée, ayant donné sa démission, afin de jouir pleinement de ses biens. Mais à titre de soldat, il avait une réputation de bravoure, de loyauté qui ajoutait encore au prestige que lui donnait sa richesse. Tout donc paraissait lui être à souhait. Mais rien n'était plus trompeur que l'apparence de cette félicité que ses amis enviaient. Ce n'est pas que son âme, encore pleine du souvenir de ses crimes, fut déchirée par les remords. Il subissait quelque chose de plus que le remords. Il ne regrettait rien de ce qu'il avait fait ; car il ne possédait ni foi, ni croyance. Mais il subissait l'éternelle crainte de voir ses infamies dévoilées, éclater au grand jour, en le couvrant de honte, en entraînant de terribles châtements. Puis, les gémissements de ses victimes retentissaient sans cesse à ses oreilles. Ses yeux voyaient rouge, car, sur tous les objets, il lui semblait qu'il y eût toujours un voile sanglant, des fantômes troublaient son sommeil. Madame Sophie, vêtue de blanc, pâle, échevelée, bâillonnée, le moujik Alexis, le notaire Rubentel, le matelot Buaille passaient devant lui, proférant des malédictions. Il ne pouvait supporter ni l'obscurité ni la solitude. Tous les soirs on allumait une veilleuse dans sa chambre, et s'il ne faisait pas coucher un de ses serviteurs auprès de lui, c'est qu'il craignait de se trahir, lorsqu'il se réveillait en sursaut, suant et épouvanté. C'est en vain qu'il avait demandé l'apaisement aux caresses de sa fille, au mouvement des affaires, aux entraînements des plaisirs. Le souvenir implacable le poursuivait partout, et faisait passer devant lui des images qui ajoutaient à son effroi. Tantôt il croyait être dans la maison de madame Sophie, il se voyait allumant l'incendie ; tantôt il se trouvait en barque dans la rade du Havre. Soudain, les ondes sanglantes s'entr'ouvraient. Son regard pénétrait l'abîme ; sur un lit de rochers,

parmi les plantes vertes qui vivent au fond de la mer, il voyait le cadavre du matelot Bucaille, de la poitrine duquel sortait le manche du poignard qui lui avait servi à perpétrer le crime. Alors, il se penchait anxieusement; ce cadavre semblait lui dire :

—Viens dormir auprès de moi du sommeil suprême. Je t'étreindrai; je t'étoufferai dans mes embrassements.

Il était cinq heures du matin lorsque M. de Brucourt, qui s'était assoupi, brisé par ces terribles rêveries non moins que par les fatigues de son voyage, se réveilla brusquement. En s'endormant, vers minuit, il avait laissé un feu brillant sous le vaste manteau de la cheminée.

A son réveil, ses yeux ne rencontrèrent que l'obscurité : les bougies des lustres s'étaient consumées, la flamme du foyer avait cessé de luire. M. de Brucourt se leva tremblant, le froid du matin ayant engourdi ses membres. Il était sous l'empire d'un malaise indicible. Il frissonna de peur autant que de froid. Il eut néanmoins la force d'ouvrir la croisée, et il respira avec délices quelques bouffées d'air pur. Mais soudain il fit un pas en arrière. Un cri étouffé sortit de sa gorge. Appuyé contre le mur, au fond de cette vaste pièce dont il lui semblait que les tableaux et les meubles dansaient autour de lui avec des allures bizarres il demeura immobile, effaré. C'est qu'ayant ouvert la croisée, il avait d'un seul regard embrassé l'étendue du pays et vu entre les arbres, formidablement secoués par le vent, une procession de fantômes qui s'avançaient vers lui, vêtus de longs voiles blancs, sur lesquels la lune jetait ses capricieuses reflets.

—J'ai peur, murmura-t-il.

La vision se dissipa.

—Ce n'est pas vivre, reprit-il. Toujours trembler ! Ne pouvoir, moi dont le courage fit des merveilles, affronter les ténébreux.

Et, s'exaltant peu à peu au bruit de ses propres paroles :

—Je veux surmonter ces troubles passagers de mon cerveau. Je les surmonterai.

Alors, il s'avança de nouveau vers la croisée ouverte, les bras croisés sur sa poitrine, le regard fièrement fixé sur les arbres du parc qui se tordaient avec des contorsions échevelées. Tout à coup il s'arrêta, indécis, et se remit à trembler. De nouveau, la peur le dominait.

—Lâche que je suis ! s'écria-t-il.

Et par un suprême effort, il voulait avancer. Mais ses jambes, plus fortes que sa volonté, refusèrent de lui obéir, le ramenèrent en arrière.

—Là ! là ! je le vois !

Et son doigt désignait un objet effrayant, visible pour lui seul. Le malheureux était horrible ; quiconque l'eût vu en ce moment, l'aurait cru atteint d'aliénation mentale. Ses traits étaient bouleversés, sa face envahie par une pâleur verdâtre, ses yeux égarés, ses cheveux dressés sur la tête et tout son corps agité par une fièvre qui le brûlait et le glaçait tour à tour.

—Je les vois... C'est le commandant... Voici Bucaille... Voici Rubentel... Et cette ombre, c'est elle, c'est madame Sophie... Ayez pitié de moi !... Ils franchissent la croisée... Ils entrent... Ils m'entourent... Ils m'étreignent... Pitié !... Je meurs... je... Au secours !... au secours !...

En arrivant à la fin de cette plainte qui trahissait la douloureuse puissance de ses souvenirs, il éleva la voix, tomba sur ses genoux, comme si une main inexorable l'eût brutalement frappé. Il resta là, sans mouvement, hébété, stupide. Soudain, dans une pièce voisine, il entendit du bruit. Ses cris avaient réveillé quelqu'un de ses serviteurs. On accourait à son secours. Il fut subitement rassuré, se releva, alla lui-même ouvrir la porte et éprouva un bien-être indicible en voyant son valet de chambre qui accourait, un flambeau à la main.

—Monsieur a appelé !

—Triple brute, s'écria-t-il, vous me laissez ici, endormi, sans lumière. Je me suis réveillé tout à l'heure. En voulant sortir de ce salon, je me suis heurté contre les meubles et je me suis blessé.

—Monsieur me pardonnera, je ne savais pas...

—Menez-moi dans ma chambre.

Le valet marcha devant lui et monta jusqu'au premier étage, où se trouvait la

chambre de son maître. Par ses ordres, il alluma le feu et toutes les bougies.

—Maintenant, lui dit M. de Brucourt, vous n'avez qu'un moyen de vous faire pardonner votre incroyable négligence : c'est de taire ce qui vient de se passer. Ma fille serait alarmée en pensant que j'aurais pu me tuer. Si quelque chose du danger que j'ai couru arrive à ses oreilles, je vous chasse... Allez !

Le domestique se retira. M. de Brucourt s'approcha de la glace, s'y regarda. Il se fit peur. Il se mit à marcher autant pour se réchauffer que parce qu'il pensait qu'il ne pourrait dormir.

—Et dire que toutes mes nuits sont ainsi troublées ! pensait-il, que je subis ces terreurs puériles, comme s'il y avait des fantômes, ou si ceux que j'ai tués n'étaient pas bien morts !

Il s'arrêta sur cette réflexion qui en éveillait une autre dans son esprit.

—Peut-être au fond de leur tombe ont-ils conservé une puissance surnaturelle et m'épient-ils pour se venger !

Et, pour la première fois, il se demanda comment il pourrait apaiser les manes irrités de ses victimes. Il se rappela les aveux de sa fille, la confiance qu'elle lui avait faite de son amour pour Daniel de Maldrée.

—Eh quoi ! se demanda-t-il, j'aurai toujours devant les yeux ce jeune homme que j'ai dépouillé ! je l'appellerai mon fils ! je le presserai contre ma poitrine... Pourquoi pas ? Si j'assure son bonheur en lui accordant la main de ma fille ; si elle le rend heureux par sa tendresse ; si, par les mains de sa femme, je rends à Daniel la fortune de son père !

—Ce sera une expiation qui ne te coûtera rien, lui souffla sa conscience, et le sang que tu as versé n'en coulera pas moins sous tes yeux comme un fleuve pour te rappeler ton crime :

—Oui, Daniel sera riche. Ma fille lui tiendra lieu d'ange protecteur, toujours souriant. Elle lui adoucira les amertumes de la vie.

Et cette pensée qu'en contribuant avec l'aide de Renée au bonheur de Daniel, il apaiserait la terreur qu'apportaient avec eux les souvenirs du passé, domina bientôt toutes les autres, au point de lui procurer un soulagement qu'il n'avait pas goûté depuis longtemps.

A dix heures, il se rendit dans la chambre de Renée. Il la trouva debout, prête à descendre dans le parc, attristée encore par le douloureux spectacle auquel elle avait assisté la veille. Elle accourut vers son père.

—Etes-vous mieux ? lui demanda-t-elle, en l'embrassant.

—Je n'ai jamais été malade, chère mignonne. J'ai pu hier soir éprouver une impression pénible, mais il n'en reste plus rien.

—Vous m'avez bien effrayée !

—Vraiment ! fit-il avec une indifférence parfaitement jouée. Eh bien ! je vais changer ton effroi en bonheur,

Elle comprit.

—Je savais bien, répondit-elle, que vous ne voudriez pas me rendre malheureuse.

—L'aimes-tu ?

—Lui ! oh ! de toute mon âme !

—Mais n'est ce pas un caprice de jeune fille ? Le mariage est chose grave, mon enfant. Auras-tu toujours pour celui que tu appelles Daniel la même tendresse ?

—Toujours !

—C'est une nature fière et charmante. Il est digne d'être heureux, et c'est autant pour lui que pour toi que je veux savoir si les sentiments qui vous lient sont sincères et durables. Il faut que tu t'engages à travailler à son bonheur !

—Vous le connaissez donc ? demanda ingénument Renée.

—Non ! mais je devine ce qu'il est et ce qu'il vaut.

—Eh bien, mon père, j'affirme que nous nous aimerons jusqu'au dernier souffle.

—Alors, mon enfant, je ne m'oppose plus à votre mariage. Tu peux lui écrire que je désire qu'il me soit présenté.

Renée ne put contenir l'excès de sa joie. Elle sauta au cou de son père, qui tres-

saillit en sentant sur son visage les baisers et les larmes de cette créature innocente.

La veille de ce jour, Daniel de Maldrée, en se séparant de Renée, avait résolu d'attendre patiemment le résultat de la demande qu'elle devait adresser à son père.

Néanmoins, il n'osait compter sur une issue trop rapide. Le matin, bien que la tempête, qui avait duré toute la nuit, fût apaisée, comme il faisait froid, Daniel resta fort tard dans son lit. Il ne dormait pas. Il pensait à Renée, et ses esprits flottaient dans un vague charmant qui n'est ni la réalité ni l'illusion, et à travers lequel les choses, espérances et souvenirs, apparaissent douces et calmes. L'image de sa bien-aimée planait devant ses regards charmés et son âme s'exaltait lentement en aspirations délicieuses. Vers dix heures, Jabin entra tout à coup dans la chambre. Il tenait à la main une lettre.

— Mon enfant, dit-il à Daniel, un homme vient d'apporter ce billet pour vous. Il prétend que c'est pressé.

— Y a-t-il une réponse ?

— Il le croit.

Daniel avait pris la lettre et regardait l'adresse.

— C'est de Renée, pensa-t-il.

Et il se mit à trembler, n'osant déchirer cette enveloppe sous laquelle était sans doute son destin.

— Êtes-vous malade ? demanda vivement Jabin.

— Je suis ému, répondit Daniel.

— Pourquoi donc ?

— Ne devines-tu pas ?

— Quoi ?

— Ceci vient d'elle.

— Elle !

— Oui, Renée.

— Et c'est pour cela que vous tremblez ?

Au lieu de répondre, Daniel déchira l'enveloppe d'un mouvement rapide, ouvrit le billet qu'elle contenait et lut. Jabin, qui l'observait d'un air anxieux, vit son visage pâlir et rougir tour à tour, puis prendre une expression de béatitude infinie.

— Mon sergent, je me marie ! s'écria Daniel.

— Vous vous mariez ? . . .

— Tiens, lis !

Et il tendit la lettre à Jabin. Elle était ainsi conçue :

“ Venez sur-le-champ. Mon père consent à notre bonheur. — Renée.”

Tandis que le sergent parcourait lentement ces deux lignes, Daniel s'était levé, Habillé en un clin d'œil, il se précipita dans la pièce voisine où attendait l'homme envoyé par Renée, et, lui donnant un louis, il lui dit :

— Annoncez à mademoiselle de Brucourt que je serai au château une heure après vous. Allez, mon ami.

Le domestique, ébloui par la générosité de Daniel, se retira en formulant des remerciements sans nombre, et le jeune homme rejoignit Jabin.

Je ne savais pas que les choses fussent aussi avancées, objecta Jabin.

— Tu ne savais pas ?

— Qui me l'eût appris ?

— Je croyais t'avoir dit . . .

— Rien, sinon que vous étiez amoureux et aimé. Mais je ne supposais pas que votre mariage dû avoir lieu aussi tôt.

En prononçant ces mots, Jabin devint si triste, si pâle, que Daniel, confus et alarmé, lui dit :

— Cela te fâche-t-il ?

— Votre bonheur, me fâcher ! Vous ne le croyez pas, Daniel. Non, je suis heureux, très heureux, au contraire . . .

— Montre ta joie, alors, au lieu de pleurer, ajouta Daniel, car tu pleures !

Il ne se trompait pas. Deux larmes roulaient lentement sur les joues brunes du sergent Jabin. Il y eut un court silence.

— Ecoutez-moi, mon enfant, fit alors le sergent. Je serais désespéré si vous alliez vous méprendre sur la cause de mes larmes. Je vous aime trop pour éprouver autre chose qu'un très grand contentement, en songeant que, par un brillant mariage, vous allez du même coup vous vouer à la femme que vous aimez et qui vous aime, et acquérir une fortune conforme au nom que vous portez et au rang auquel vous étiez destiné si votre père eût vécu.

— Mais, alors . . .

— Attendez, reprit doucement Jabin. Je vous aime également trop pour ne pas être affligé en songeant que ce mariage inespéré va brusquement me séparer de vous.

— Me séparer de toi ! que chantes-tu là ?

— Sans doute ! Que feriez-vous d'un vieux soldat, d'un rustre tel que moi dans votre maison ?

Il allait continuer, mais Daniel l'interrompit.

— A ton tour, écoute-moi, lui dit-il. Jamais, entends-tu bien, jamais tu ne nous quitteras. Renée, sans t'avoir vu, te connaît par tout ce que je lui dis de toi et t'aime pour toute la tendresse que tu m'as constamment prodiguée. Elle sait mes desseins et les approuve, Il est donc convenu que tu vivras toujours avec nous, à Paris quand nous serons à Paris, à la campagne quand nous serons à la campagne. Enfin, si nous avons des enfants, tu leur apprendras tout ce que tu m'as appris, l'équitation, l'escrime . . .

— Voilà ce qui me va ! s'écria Jabin. Il me suffira d'être encore quelque chose pour vous, pour que rien ne manque à ma félicité.

— Maintenant, ajouta Daniel, prépare-toi à m'accompagner au château de Brucourt.

— Vous accompagner, moi ?

— Sans doute ! Ne faut-il pas que tu fasses connaissance avec ta nouvelle famille, qu'elle connaisse au plus vite l'homme qui m'a élevé ?

— C'est que je vais faire une piètre figure au milieu de ce beau monde . . .

— Tu y tiendras, au contraire, merveilleusement ta place. D'ailleurs, ce beau monde se compose, à l'heure qu'il est, du baron, de sa fille et de mademoiselle Lisbeth, une gouvernante qui possède la confiance de Renée et lui sert de chaperon.

— Allons, je vous obéirai, répondit Jabin.

Une heure après, Daniel de Maldrée et Jabin quittaient l'Ermitage pour se rendre chez le baron de Brucourt. Il était une heure de l'après-midi. Le baron, pâle et attristé, était assis dans le salon où nous avons vu, durant la nuit précédente, son imagination égarée, terrifiée par les reproches de sa conscience, créer des fantômes terribles, images saisissantes des remords qui l'obsédaient. Dans cette vaste pièce, meublée avec un luxe merveilleux et dont la physionomie générale ne semblait pouvoir éveiller que des idées joyeuses, il attendait l'arrivée de Daniel de Maldrée avec autant d'impatience que de trouble. Renée était auprès de lui, radieuse de jeunesse et de beauté, le sourire sur les lèvres, la joie dans les yeux. Elle portait vers son père des regards chargés de reconnaissance. Elle semblait lui dire :

— Je vous remercie d'avoir consenti à mon mariage. Je vous devrai le bonheur de ma vie . . .

Et l'ivresse de son cœur était telle qu'elle ne voyait pas la sombre inquiétude répandue sur les traits de M. de Brucourt. Soudain, un domestique entra.

— M. le comte Daniel de Maldrée demande à voir M. le baron, dit-il.

— Qu'il entre ! s'écria joyeusement Renée.

Elle se leva comme si elle eût voulu aller à sa rencontre. Son père l'arrêta :

— Un moment, fit-il.

Et se levant à son tour, il s'approcha de Renée, la prit par le bras et, l'entraînant doucement vers une porte opposée à celle par laquelle Daniel devait passer, il lui dit :

—Ma chère Renée, laisse-moi seul avec ce jeune homme. Il convient que je le voie en tête à tête.

—Pourquoi donc ? demanda vivement Renée.

—Pour l'interroger, pour apprendre à le connaître, pour savoir si son amour est sincère ou s'il ne cache pas, derrière les semblants de l'amour, l'unique désir de posséder ta fortune.

—Vous lui faites injure, mon père !

—Non, ma chérie, Je ne doute pas de ses sentiments, mais ma conscience m'ordonne d'être prudent. Il n'y a rien là qui le puisse blesser. Sois sans crainte. Va, je t'appellerai quand il sera temps.

Renée obéit à regret. Elle disparut lentement, jetant derrière elle des regards furtifs comme si elle eût caressé l'espoir de voir Daniel et de l'engager à défendre leur cause commune. Demeuré seul, M. de Brucourt revint sur ses pas. En passant devant une glace, il s'y regarda. Il était pâle.

—Ne suis-je donc plus un homme ? se demanda-t-il. Allons ! allons ! il ne sera pas dit que le capitaine Duvernay aura tremblé devant un enfant.

Sur son ordre, le domestique introduisit Daniel, tandis que, pour se donner une contenance, M. de Brucourt avait pris un journal et feignait de le lire attentivement. Au bruit des pas de Daniel, il ne se retourna pas. Mais quand il devina que le jeune homme était à ses côtés il leva la tête. Le journal tomba de ses mains, et ce ne fut que parce qu'il se tenait sur ses gardes qu'il retint le cri d'effroi prêt à sortir de ses lèvres. Il avait devant lui l'image vivante du commandant Jacques de Maldrée, mort sous ses yeux devant Sébastopol. Entre le commandant tel que Brucourt l'avait vu autrefois et Daniel, il n'y avait d'autre différence que celle de l'âge. Mais c'étaient les mêmes traits, le même regard profond, mâle et doux ; il semblait au criminel qu'il avait devant lui sa première victime. Il resta immobile, muet, comme plongé dans des réflexions douloureuses. Daniel, embarrassé, attendait qu'il commençât l'entretien. Mais, voyant qu'il ne parlait pas, il crut à une erreur.

—Peut-être ne vous a-t-on pas dit mon nom, monsieur le baron ?

—Au contraire ! au contraire ! s'écria de Brucourt, que cette parole rappela à lui. Vous êtes le comte de Maldrée. Veuillez vous asseoir.

Daniel obéit. Brucourt prit place en face de lui, dans l'ombre. Il avait peur que son interlocuteur ne devinât, au jeu de sa physionomie, quels tourments le torturaient. Ce fut Daniel qui le premier, rompit le silence.

—Alors, reprit-il, vous connaissez l'objet de ma visite ?

—Renée m'a tout dit. Vous aimez ma fille, monsieur ?

—C'est vrai.

—Elle vous aime ?

—Vous l'a-t-elle dit ?

—Elle devait me le dire, et c'est en raison de cet aveu que, voulant faire son bonheur, je ne m'oppose pas à cette union.

—Merci ! merci ! s'écria Daniel avec effusion.

—Vous savez sans doute que Renée est mon unique héritière ? continua le baron. Je n'ai pas d'autre enfant. Sa mère est morte. Tous mes biens lui reviendront. En attendant, je lui constituerai une dot de...

Daniel l'interrompit.

—De grâce, monsieur, fit-il tristement, ne me parlez pas ainsi avant d'avoir acquis la conviction que l'amour qui remplit mon cœur est noble, ardent, désintéressé.

—Je n'en ai pas douté.

—C'est que lorsque vous parlez de la fortune qui appartiendra à mademoiselle de Brucourt, vous me rappelez que je suis pauvre, que la mienne se réduit à rien. Mon père était riche...

—En effet, répondit audacieusement Brucourt, quoique j'aie peu connu votre père, j'avais entendu parler de lui, ayant été soldat, moi aussi, et j'aurais cru qu'il vous avait laissé un patrimoine.

—C'est la vérité. Mais une aventure mystérieuse, épouvantable, qui a suivi sa mort, a fait disparaître l'héritage. Je me suis trouvé orphelin, pauvre, et n'ai dû

de ne pas mourir de misère qu'à un brave soldat qui, après avoir fidèlement servi mon père, m'a élevé et protégé jusqu'au jour où j'ai été homme.

— À quelle aventure faites-vous allusion ? demanda Brucourt qui, se trouvant pour la première fois depuis dix ans en face de son crime, voulait connaître ce qu'en croyait et ce qu'en pensait le fils de l'une de ses victimes.

— La fortune de mon père était entre les mains d'une femme qu'il devait épouser et qui l'avait suivi en Crimée. Il m'avait recommandé à elle. Mais le lendemain de sa mort, la maison qu'habitait cette femme fut dévorée par un incendie dans lequel elle périt. Les valeurs qui constituaient mon patrimoine furent détruites.

— C'étaient sans doute des valeurs dont le recouvrement eût été possible, si l'on en avait eu la liste.

— Cette liste existait, monsieur. Elle était, paraît-il, restée entre les mains d'un notaire du Havre. Mais, par une fatalité cruelle, le pauvre homme se noya, et l'on ne put retrouver dans ses papiers celui qui m'eût été si précieux.

— Voilà de bien grands malheurs ! objecta Brucourt ; mais peu importe aujourd'hui, ma fille est assez riche pour deux.

— Vous êtes convaincu, monsieur, s'écria Daniel, que c'est pour elle que je l'aime et non pour sa fortune ? . . .

— Votre père passait dans l'armée, quand j'en faisais partie, pour le plus noble, le plus chevaleresque des hommes. Son fils ne peut que lui ressembler.

Daniel pleurait doucement en entendant rendre hommage à cette chère mémoire. Une question nouvelle se présenta aux lèvres de Brucourt :

— Comment avez-vous connu l'existence de cette fortune et des titres qui l'établissaient ? demanda-t-il.

— Par ce soldat dont je vous parlais tout à l'heure . . .

— Il vit toujours ?

— Il m'a tenu lieu de père. Il m'a suivi ici, il attend que je l'engage à se rendre auprès de vous. Il se nomme le sergent Jabin.

Une pâleur plus livide encore envahit le visage de Brucourt. Mais Daniel n'en vit rien, car il s'était levé pour appeler Jabin qui, en l'attendant, se promenait dans le parc. À l'appel de son nom, Jabin se retourna. Il vit Daniel debout devant la porte d'entrée et vint en toute hâte vers lui.

— Que désirez-vous ? demanda-t-il à Daniel.

— Te présenter au baron de Brucourt. Il veut te connaître.

Le sergent jeta sur sa toilette un rapide regard ; sa tunique noire boutonnée de haut en bas, le ruban de la médaille de Crimée attaché sur sa poitrine, révélaient l'ancien sous-officier.

— Il verra que je ne suis pas de son monde, objecta-t-il. Il me dédaignera.

— Toi ! allons donc !

Et Daniel entraîna Jabin dans le salon. M. de Brucourt n'avait pas changé de place. Mais ses traits étaient de plus en plus décomposés, altérés.

— Voilà un homme bien malade, pensa Jabin à première vue.

Daniel lui prit la main, et l'amenant à Brucourt :

— Monsieur le baron, dit-il, j'ai l'honneur de vous présenter l'homme qui m'a tenu lieu de père. Partout où il se trouve avec moi, il est traité comme mon égal.

Brucourt, surmontant son trouble, s'inclina en essayant de sourire. Il tendit la main à Jabin, qui la serra et fut tout surpris de la trouver glacée.

— Décidément, se dit-il de nouveau, cet homme n'a pas longtemps à vivre.

Brucourt faisait des efforts surhumains pour conserver une contenance calme, mais il était en proie à un inexprimable malaise. Depuis qu'il était devenu criminel, il ne s'était guère passé de jour, d'heure, durant lesquels il ne pensât à son crime. Mais, chaque jour, en mettant l'éloignement entre lui et son forfait, diminuait ses craintes. Il ne redoutait plus d'être découvert. Et voilà que soudain, le hasard le jetait au milieu de ceux qui étaient les plus intéressés à connaître la vérité. Le fils de l'une de ses victimes frappait à la porte de sa maison et sollicitait l'honneur d'entrer dans sa famille. Le sergent qui avait reçu les confidences du commandant de Maldrée et qu'il avait cru mort, apparaissait soudain devant lui, prenait place dans sa vie à la suite de Daniel. C'était plus qu'il n'en fallait pour

dissiper les illusions qu'il aimait à caresser touchant le secret de son forfait. Pour la première fois, il avait sérieusement peur. Jusqu'à ce moment il s'était dit :

— Qui pourra jamais connaître la vérité ? Ceux que j'ai tués, madame Sophie, Rubentel, Bucaille, ne parleront pas. Le fils du commandant ne saura pas la cause du désastre qui l'a ruiné. Le sergent Jabin qui, dépositaire des secrets de M. de Maldrée, aurait pu croire à un crime, est mort.

Il s'était trompé, Jabin vivait. Non seulement il vivait, mais, par suite du mariage de Daniel, il serait fréquemment aux côtés de l'assassin, il l'étudierait, apprendrait à le connaître, et si une exclamation tombait des lèvres de ce dernier, Jabin serait là pour l'entendre, le commenter, en tirer des conséquences fatales. Brucourt se savait sujet à des hallucinations semblables à celle de la nuit précédente. Il n'ignorait pas, son valet de chambre le lui avait dit à deux reprises, que parfois, durant son sommeil, des paroles incompréhensibles sortaient de ses lèvres.

— Si Jabin allait par hasard les entendre, se demandait-il, ne devinerait-il pas ?

Telles étaient les pensées qui l'obsédaient, tandis qu'il essayait de répondre à ses deux interlocuteurs, surpris de ces distractions continuelles.

— Je m'alarme sottement, pensa-t-il tout à coup. Encore faut-il savoir si ce maudit soldat a arrêté un seul instant sa pensée sur la possibilité d'un crime.

M. de Brucourt reprit, en s'adressant à Jabin ;

— Vous aimiez beaucoup le commandant de Maldrée ?

— J'avais servi quinze ans sous ses ordres ; quinze ans, j'avais été honoré de sa confiance. La veille même du jour où il fut tué, il m'avait communiqué ses dernières volontés, en mettant sous ma protection son fils qu'il redoutait de laisser orphelin. Par la manière dont il me jugeait, vous pouvez voir, monsieur le baron, que j'avais pour lui un attachement indissoluble.

— Que vous avez reporté sur son fils.

— Je n'ai fait que mon devoir, et j'ai mis d'autant plus d'ardeur à l'accomplir que la ruine de M. Daniel me l'a rendu plus cher.

— Ce malheur est arrivé dans des circonstances bien singulières, reprit Brucourt, qui voulait faire parler Jabin, afin de connaître toute sa pensée.

— La fatalité s'en est mêlée, répliqua celui-ci. Elle voulut que je fusse grièvement blessé en même temps que mon cher commandant. Je ne pus donc remplir la mission dont j'étais chargé, c'est-à-dire me rendre auprès de la personne qui avait en sa possession tous les biens du comte et qui devait me les remettre ou les apporter en France.

— Qui était cette personne ?

— Elle se nommait Sophie Sterowska. Le commandant l'aimait. Elle lui avait accordé sa main et promis de servir de mère à M. Daniel. Elle périt misérablement dans un incendie.

— Est-on sûr qu'elle y ait trouvé la mort ?

— On découvrit trois cadavres calcinés dans les décombres fumants de sa maison. On savait qu'elle était seule dans cette maison avec deux serviteurs. On n'a pas reconnu ses traits. Mais sur le corps qu'on a pensé être le sien, on a trouvé les vêtements qu'elle portait.

— Et ne connût-on jamais la cause de l'incendie ?

— Jamais. Je n'en eus malheureusement connaissance que six semaines après, ayant été moi-même durant ce temps entre la vie et la mort. C'était déjà trop tard pour faire une enquête, puisque le désastre n'avait pas eu de témoins.

Cet entretien irritant plaisait à Brucourt. Il jouait avec le danger et apprenait en même temps le fond de la pensée de Jabin. C'est pour la mieux approfondir qu'il continua à l'interroger.

— N'avez-vous jamais eu l'idée que l'incendie pouvait être l'œuvre d'un homme désireux de s'approprier les biens de madame Sophie Sterowska ?

— Cette idée m'est venue souvent. La disparition des papiers relatifs à la succession, qui étaient déposés chez un notaire du Havre, la mort violente de ce dernier l'ont confirmée. Mais, encore une fois, que pouvais-je ? Il aurait fallu savoir si, avant de mourir, le commandant avait eu le temps de se confier à quelqu'un. Toute cette affaire a été mystérieuse, monsieur ; la fatalité n'a cessé d'y présider. Long-

temps après, je me suis préoccupé de ce qu'il y aurait à faire pour essayer de connaître la vérité.

— Vous avez essayé ?

— Non, le temps a passé. Les moyens d'action me manquaient. Et puis je voyais grandir Daniel. Il était heureux. A quoi bon vouloir pénétrer le destin ?

Cette réponse rassura Brucourt. Néanmoins une réflexion se présenta à son esprit.

— Si cet homme savait jamais que j'ai fermé les yeux au commandant, il deviendrait que j'ai commis le crime.

Cette hypothèse le fit frémir.

— Tant que cet homme vivra, pensa-t-il, je courrai un danger.

Et, pour la première fois, il entrevit la nécessité d'un nouveau crime. En ce moment Renée, lassée d'attendre; entra sans être annoncée. M. de Brucourt courut à sa rencontre.

— Viens, ma chère fille, lui dit-il.

Et l'entraînant vers Daniel :

— Je te permets de l'appeler ton fiancé.

Il la poussa vers le jeune homme éperdu. Renée fit entendre un petit cri. Les bras de Daniel s'ouvrirent, et, sans savoir comment, elle se trouva pressée contre cette noble poitrine pleine de son image. Jabin regardait cette scène avec attendrissement. Quant à Brucourt, il cachait sous un sourire forcé ses terribles préoccupations. Il se demandait comment il se débarrasserait de ces deux hommes dont il ne pouvait tolérer la présence dans sa maison, de peur qu'une imprudence de sa part ne les mit sur la trace de la vérité et ne fit d'eux ses accusateurs.

Daniel et Jabin restèrent à dîner au château. Vers neuf heures, le sergent proposa à son jeune maître de se retirer. Se retirer ! il se trouvait si heureux auprès de Renée ! Son regard exprima si clairement sa pensée, que M. de Brucourt la devina.

— Êtes-vous donc si pressé de nous quitter, sergent ! demanda-t-il à Jabin.

— Nullement, monsieur le baron : mais il ne nous faut pas moins d'une heure pour gagner l'Ermitage. La nuit est noire et les chemins sont mauvais.

— Vous coucherez ici.

Cette offre fut faite simplement et acceptée de même. Daniel paraissait si complètement livré à une félicité enivrante, que Jabin n'éleva aucune objection. Un sourire passa sur le visage pâli de Brucourt. Il se leva pour cacher son agitation.

— Je vais donner l'ordre à Lisbeth de préparer vos chambres, dit-il.

— Il se dirigea vers la porte.

— Demandez le thé pour dix heures, mon père, fit Renée.

— J'y pensais, répondit-il.

Il sortit. Dans le vaste salon que deux lampes n'éclairaient qu'imparfaitement, Jabin se trouva en tiers dans le tête-à-tête de Daniel et de Renée. Les amoureux causaient à voix basse sans faire attention à lui. Ils étaient tout entiers à leur bonheur. Pour la première fois depuis qu'ils s'aimaient, ils pouvaient se voir, se parler, sans avoir à craindre des regards jaloux ou des oreilles indiscretes. On peut croire qu'ils usaient avec largesse de l'autorisation qui leur était accordée.

— Je suis complètement ridicule, se disait Jabin qui ne savait quelle contenance tenir.

Il parcourut les journaux, ouvrit les albums épars sur un guéridon.

— Je les gêne pour sûr, pensait-il.

Et son regard glissait de temps en temps dans la direction des amoureux qui, assis dans l'ombre à côté l'un de l'autre, ne cessaient de jaser. Le sergent se leva lentement : marchant sur la pointe des pieds, il se dirigea vers la porte et sortit pour aller fumer sa pipe dans le parc, en se promettant de revenir lorsqu'on servirait le thé. Il n'avait pas eu le temps de faire dix pas au dehors que Daniel, qui n'avait cessé de l'observer avec l'espoir qu'il le laisserait seul avec Renée, se mit à genoux devant elle.

— Voilà donc notre bonheur qui se réalise ! dit-il.

— Il me semble que je rêve, murmura Renée.

— Non, ce n'est pas un rêve. Nous sommes bien vivants, vous et moi, mon ange.

Dites-moi comment, en quelques heures, vous avez pu décider votre père à exaucer nos vœux ?

—Je lui ai dit que la joie de ma vie était à ce prix, et comme il m'aime, il n'a pu refuser.

Renée ne révélait qu'une partie de la vérité. Elle ne parlait ni de l'agitation de Brucourt, ni de l'espèce d'égarement qui s'était emparé de lui, lorsque pour la première fois, elle avait prononcé le nom de Daniel. Mais pourquoi eût-elle troublé la sérénité de son ami par le récit des inquiétudes qu'elle avait un moment conçues ? Ces inquiétudes d'ailleurs étaient déjà bien loin d'elle. L'intensité de son bonheur présent avait dissipé les nuages amoncelés sur les souvenirs de la soirée précédente. Alors ils se mirent à parler de l'avenir. Des quelques paroles prononcées par M. de Brucourt, il semblait résulter que son intention était de leur abandonner le château.

D'un commun accord, ils prirent la résolution d'y passer l'hiver.

—Où pourrions-nous être plus heureux, disait Renée, plus libres de nous aimer ? Nous vivrons ici l'un de l'autre et l'un pour l'autre.

Et leur imagination leur montrait comme à travers une perspective radieuse l'existence charmante qui serait leur lot et que l'amour dorerait de ses plus chauds, de ses plus purs rayons. A dix heures, un domestique entra, portant un plateau chargé de tasses et déposa le tout sur un guéridon. Presque aussitôt, Jabin revint, précédé de mademoiselle Lisbeth, qu'il avait rencontrée à l'office et avec laquelle depuis une demi-heure, il poursuivait un entretien des plus intéressants. Puis M. de Brucourt reparut.

—Les chambres de ces messieurs sont-elles prêtes, Lisbeth ? demanda-t-il.

—Oui, monsieur le baron, répondit la gouvernante. Suivant vos ordres, ces messieurs occuperont l'appartement du nord.

—Je crois qu'on vous loge dans les ruines, en un lieu qu'on dit hanté par de vilains fantômes, dit en riant Renée à Daniel.

—Votre image toujours présente à mes yeux m'empêchera de les voir, répliqua Daniel à voix basse.

M. de Brucourt avait entendu la phrase de sa fille.

—J'ai pensé que ces messieurs seraient plus confortablement établis de ce côté que du côté de nos appartements, reprit-il. Cette partie du château est à la vérité depuis longtemps inhabitée et s'en ressent un peu. Mais les chambres sont vastes, bien chauffées, bien meublées.

—En un mot, nous y serons à merveille, dit Daniel, qui se réjouissait à la pensée de passer la nuit sous le même toit que son amie.

—Verse-nous le thé, mon enfant, ajouta le baron, en s'adressant à sa fille.

Elle se leva pour obéir, se rapprocha du guéridon, laissant Daniel, qui se mit à causer avec Jabin et Lisbeth. M. de Brucourt avait suivi sa fille.

—Es-tu heureuse ? lui demanda-t-il.

Elle resta une minute immobile, la théière dans une main, une tasse dans l'autre et regarda son père. Ses yeux répondirent pour elle. Elle confirma ce langage muet en disant :

—Je vous bénirai toute ma vie.

Elle versait en même temps le thé dans la tasse.

—Ceci sera pour le sergent, fit alors M. de Brucourt.

En prenant la tasse brûlante des mains de sa fille, il se dirigea du côté de Jabin non sans faire un détour et sans passer dans une partie du salon plongée dans l'ombre. Là, il s'arrêta une seconde, le temps de déboucher une petite fiole de verre cachée dans le creux de sa main et de verser quelques gouttes de la liqueur qu'elle contenait dans le thé destiné au sergent.

—Oh ! monsieur le baron, je suis confus ! murmura celui-ci, lorsqu'il vit M. de Brucourt s'avancer vers lui et lui offrir la tasse.

M. de Brucourt sourit et, revenant vers sa fille, opéra de la même manière, une seconde fois et servit Daniel. Puis, tandis que les deux hommes buvaient, il les regarda du coin de l'œil. Lorsqu'ils eurent fini, il respira.

—De cette manière, pensa-t-il, je suis bien sûr qu'ils ne se réveilleront pas et que si j'avais encore un cauchemar comme celui de la nuit dernière, ils n'enten-

draient et ne verraient rien. Une demi-heure plus tard, les habitants du château gagnèrent les chambres qu'ils devaient occuper, conduits par M. de Brucourt, qui avait traité ses hôtes avec tout l'honneur qui leur était dû. Les païens ornaient de rubans et de fleurs les victimes qu'ils offraient en holocauste sur l'autel de leurs dieux. Ainsi, M. de Brucourt entourait de prévenances et d'égards ces deux hommes qui, dans sa pensée, étaient condamnés à mourir, parce que leur présence dans sa maison était un péril constant et pressant qu'il fallait à tout prix conjurer. Les chambres que devaient occuper Daniel de Maldrée et Jabin étaient situées au second étage du château. On y arrivait, du côté de l'appartement du baron, par un escalier en colimaçon, sombre et en mauvais état. Depuis que le baron de Brucourt était devenu acquéreur du château, on devait opérer des réparations nécessaires. Mais il en était des projets qu'on formait chaque année à cet égard, comme de beaucoup d'autres projets : on ne les réalisait pas. C'est donc à travers ce couloir que le baron conduisit ses hôtes.

—Vous voilà chez vous, messieurs, dit le baron.

Des lampes étaient allumées. Il en résultait une vive clarté qui permit à Daniel et à Jabin de voir les tapisseries à personnages qui couvraient les murs et le plancher. Les lits étaient placés au fond d'alcôves profondes, dissimulées par des rideaux lourds, épais, qui amortissaient tous les bruits.

—Ce ne sera pas votre faute, monsieur le baron, dit en souriant Daniel, si nous ne faisons pas des songes charmants.

—Pourquoi cela ? demanda le baron sur le même ton.

—Nous sommes entourés ici de nymphes séduisantes.

En parlant ainsi, Daniel montrait du doigt les personnages de grandeur naturelle brodés sur les tapisseries, dont le regard fixe semblait le poursuivre, et qui paraissaient prêts à descendre de leur place, agités qu'ils étaient par l'air qui passait entre eux et le mur.

—Dans cette partie du château, il n'y a pas d'autre appartement que celui-ci qui soit habitable, objecta Brucourt. Les objets qui le garnissent ont quelque prix, et c'est pour cela qu'on l'a tenu en meilleur état que les autres.

—Nous dormirons en compagnie des déesses amoureuses, reprit Daniel, en désignant au-dessus de son lit, une Danaé, couchée sur un sofa, tandis que les pièces d'or à l'effigie de Louis XVI pleuvaient autour d'elle et semblaient se coller sur sa peau.

—Elle n'était pas déesse, mais une simple mortelle.

—Que l'amour de Jupiter immortalisa.

Comme Daniel venait de prononcer ces paroles, il chancela et passa ses mains sur ses yeux.

—Qu'avez-vous donc ? lui demanda vivement le baron.

—Je ne sais, une sorte d'éblouissement. Je m'endors tout debout.

En même temps il chercha Jabin. Le sergent était assis dans un fauteuil, à l'extrémité de la chambre, et sa tête, renversée contre le dossier doré, indiquait clairement qu'il s'assoupissait. Brucourt courut à lui.

—Hé ! sergent, s'écria-t-il en le secouant, votre lit vous appelle.

Jabin fit un effort, se leva tout alourdi et murmura :

—Je n'y vois plus !

—Vous êtes fatigués l'un et l'autre outre mesure, répondit le baron.

Il le prit par le bras et, traversant le salon, le conduisit dans la chambre qu'il devait occuper, sans que Daniel pût parvenir à le suivre, ni à prononcer une parole. Le sergent se déshabilla machinalement, avec la raideur automatique des gens ivres, grimpa non sans peine dans son lit, dont les draps répandaient dans la chambre un parfum délicieux de violette et d'iris. A peine couché, il s'endormit. Brucourt ne put retenir un sourire de satisfaction. Ses traits contractés par suite de l'effort qu'il avait fait pour dissimuler ses préoccupations, se détendirent, et son visage prit une expression de terreur et de haine.

—Cet homme ne connaît pas mon secret, murmura-t-il, mais il peut le découvrir. Il mourra.

Et s'emparant du bougeoir qui éclairait la chambre il revint rapidement vers

celle de Daniel. Ce dernier s'était jeté sur son lit, à moitié habillé, et dormait d'un sommeil profond.

—Rien à craindre pour cette nuit, pensa Brucourt. L'opium a fait merveille, et j'ai le temps de réfléchir.

Cinq minutes après, il reparaisait au salon, dans lequel étaient restées sa fille et Lisbeth.

—Nos voyageurs sont dans leurs draps, fit-il joyeusement.

Renée marcha vers lui, et se jetant dans ses bras :

—O mon père ! dit-elle, que je suis heureuse !

—Tu l'aimes donc bien ?

—A en mourir, s'il me manquait ?

Un nuage passa sur le front de Brucourt. Il éloigna doucement sa fille, lui adressa un sourire et sortit pour gagner son appartement. A ce moment, onze heures sonnèrent. Lisbeth qui lisait un journal, le déposa sur une table, quitta ses lunettes, et se levant :

—Faut-il appeler votre femme de chambre ? demanda-t-elle.

—Je le veux bien, répondit Renée d'un air distrait.

A l'appel de Lisbeth, la femme de chambre arriva. Elle portait un flambeau.

—Mademoiselle veut rentrer chez elle, dit Lisbeth.

Les trois femmes montèrent au premier étage, et Lisbeth, ayant embrassé Renée, la quitta. La chambre de Renée était une petite pièce, meublée avec autant de goût que de luxe. Un tapis blanc, semé de roses épanouies, couvrait le parquet. Les murs étaient tendus de soie bleue, les rideaux et les portières étaient d'étoffe pareille. D'une veilleuse suspendue au plafond, une clarté blanche et douce descendait, laissant traîner sur les meubles ses reflets pâles. Renée, sous l'empire d'une préoccupation dont on devine l'objet, était demeurée immobile, debout au milieu de l'appartement. La femme de chambre respectait son silence ; elle se mit à défaire les bijoux et les vêtements de sa maîtresse sans que celle-ci s'en aperçût. La jeune fille n'entendait qu'une chose, la voix de Daniel ; ne voyait qu'une chose, l'image de Daniel. Ses oreilles et son cœur étaient remplis par cette image, par cette voix. Ce ne fut que lorsque la femme de chambre lui fit remarquer qu'elle était prête à se mettre au lit, qu'elle revint à elle.

—Donnez-moi un peignoir, Victoire, dit-elle alors. Je ne me coucherai pas encore. Vous pouvez vous retirer.

Victoire obéit. Bientôt Renée se trouva seule, assise devant le feu, dont ses yeux errants regardaient sans les voir les étincelles capricieuses. Elle rêvait. Combien de temps s'écoula ? Elle ne le sut que lorsque le feu s'étant éteint, elle frissonna, envahie par le froid de la nuit. Elle se leva. La pendule marquait deux heures. Elle se dirigea vers son lit. Mais, tout à coup, elle entendit des pas dans le couloir qui passait devant sa chambre ; elle s'arrêta soudain un peu effrayée par ce bruit, alors qu'elle croyait tout le monde endormi dans le château. Si c'était un malfaiteur ! Cette pensée lui donna le courage de quitter sa chambre sans bruit, pour être ni vue ni entendue. Un homme, porteur d'une lanterne, traversait le couloir. C'était son père. Où allait-il ?

S'il est vrai que, dans les circonstances habituelles de la vie, il soit difficile à tout homme de conserver assez de sang-froid, d'échapper suffisamment à l'exaltation qui nous est naturelle pour apprécier sa situation ainsi qu'il convient, cela est encore plus vrai, quand celui qui se trouve en présence d'une difficulté et la doit dénouer, a dans la pensée des plaisirs coupables, dans la conscience des terreurs cuisantes. C'était le cas de Duvernay, ou plutôt de Brucourt, puisque c'est ainsi qu'il le faut appeler. La présence de Daniel et de Jabin dans sa maison, l'amour inattendu de sa fille pour l'héritier du commandant de Maldrée, l'entretien qu'il avait eu avec le sergent, venaient de réveiller toutes ses craintes. Les crimes, contre la mémoire desquels il luttait depuis dix ans, mais qu'il croyait à jamais ignorés, se redressaient devant lui, armés de toutes pièces, avec toutes les circonstances qui les lui rendaient horribles. Et en même temps la possibilité de les voir découvrir s'offrait à son cerveau malade et troublé. Pour expliquer brièvement et d'un mot la crise épouvantable qu'il traversait, il suffira de dire qu'il avait peur de la ruine, peur du déshonneur, peur de l'échafaud. Un homme effrayé peut

devenir fou. Brucourt touchait à la folie. Sous l'empire de ces idées, il songea à se débarrasser de Jabin, et après l'avoir mis, ainsi que Daniel, en leur versant à l'un et à l'autre de l'opium, dans l'impossibilité d'entendre et de se défendre, il agitait sérieusement la question de savoir s'il devait le tuer et comment il devait le tuer. Il était minuit. Le misérable se promenait à grands pas dans sa chambre. Suivant son habitude il avait fait allumer un grand feu, dix bougies, en ayant soin de fermer hermétiquement les persiennes de ses croisées, afin que nul au dehors ne pût surprendre sa veillée nocturne.

—L'emmener demain dans une partie de chasse, pensait-il, lui envoyer un coup de fusil, attribuer sa mort à un accident, cela est possible. Mais, si je manque de fermeté, si je ne le frappe pas, s'il surprend le mouvement que j'aurai fait pour le viser, il devinera.

Il ne s'arrêta pas à cette idée.

—L'empoisonnement ! Le poison tue lentement. S'il est rapide, il laisse des traces. D'ailleurs, la rapidité même de la mort peut inspirer des soupçons. Et puis, il faut acheter du poison, et celui qui le vend peut parler . . .

Cette idée fut abandonnée comme la précédente. Restait la mort violente, instantanée, celle que donne le pistolet ou le poignard. Le pistolet ! . . . il y renonça sur-le-champ. C'est une arme trop bruyante pour un meurtre à commettre dans une maison habitée. Le poignard ! . . . l'arme des traîtres, des lâches, cela lui convenait.

—Examinons ! se disait-il. Supposons que demain au lever du jour, on trouve Jabin poignardé dans son lit, qu'arrivera-t-il ? Deux hypothèses seront en présence ; la première, celle d'un suicide ; la seconde, celle d'un assassinat. En ce qui touche celle-ci, on se demandera qui avait intérêt à tuer le sergent. On cherchera, on ne trouvera personne dans le château sur qui puisse peser un soupçon de ce genre. Moins que personne je serai soupçonné. Je ne le connaissais pas il y a quelques heures ; je n'ai pas à le voler et nul ne pourra penser que j'avais à me venger de lui ! Il n'est qu'un homme, qui pourra être accusé : Daniel de Maldrée, qui couche auprès de lui. Ce jeune homme niera. Si l'on ne croit pas à ses protestations, il subira une condamnation qui me débarrassera de sa personne. Si l'on y ajoute foi, il est impossible qu'un soupçon ne subsiste pas, soupçon attentatoire à son honneur et qui sera une raison excellente pour rompre un mariage dont je ne veux pas. Quant à l'hypothèse du suicide, si elle est admise, tout est pour le mieux.

A cet endroit de ces réflexions qui se développaient en se déduisant dans son cerveau avec une épouvantable logique, Brucourt s'arrêta. Il se mit à trembler et son sang se glaça. Il croyait avoir parlé tout haut, de façon à être entendu.

—Je suis ridicule, murmura-t-il, je pense, je ne parle pas ; et ma pensée, nul ne peut la connaître.

Il reprit le fil de ses idées.

—Tuer encore ! s'écriait une voix en lui. N'est-ce point assez de victimes ? Faut-il grossir le ruisseau de sang qui coule depuis dix ans autour de toi ?

—Il le faut, reprit une autre voix. C'est le seul moyen de dissiper les craintes que la présence de cet homme me cause ! Il mourra.

Tout en s'abandonnant de plus en plus aux pensées que nous essayons de résumer, Brucourt s'était avancé vers un petit meuble qui s'ouvrait à l'aide d'un secret que seul il connaissait. Il tenait là son or, ses valeurs, des papiers de famille, quelques objets précieux. Il l'ouvrit. Dans un tiroir se trouvaient des armes, et parmi elles un poignard qu'il portait jadis en Crimée, et dont le pareil gisait au fond de la rade du Havre, enfoncé jusqu'au manche dans la poitrine du matelot Bucaille.

—Depuis le crime, se dit-il, nul n'a vu cette lame en ma possession.

Il s'en empara. Mais, soudain, un souvenir se présenta à son esprit. Sa fille lui avait dit :

—Si Daniel venait à me manquer, je mourrais.

—Oh ! pourquoi l'a-t-elle aimé, ce jeune homme, que je hais, moi, parce qu'il me rappelle l'horrible scène ?

Il resta là, immobile, l'œil hagard, le visage sombre, cherchant une issue à ce dédale de forfaits dans lequel il s'enfonçait et s'égarait de plus en plus.

—Allons ? elle l'épousera, j'y consens, fit-il bientôt. Je tueraï Jabin en m'arrangeant de telle sorte qu'on croit à un suicide, Il ne se réveillera pas. Daniel n'entendra rien. Je leur ai donné à l'un et à l'autre une dose d'opium qui doit les tenir immobiles jusqu'au matin.

Deux heures sonnèrent, Il quitta ses souliers, alluma une petite lanterne en argent, entr'ouvrit la porte de sa chambre et se trouva dans le couloir qui les desservait toutes. Il s'arrêta pour écouter. Aucun bruit ne parvint à son oreille. Pour plus de sûreté, il s'avança jusqu'à l'autre bout du couloir, auprès de l'appartement de sa fille d'abord, auprès de celui de Lisbeth ensuite, il n'entendit rien. Les domestiques couchaient au rez-de-chaussée. Il était tranquille. Il gravit l'escalier dérobé qui conduisait à l'appartement où dormaient ses hôtes. Il faisait halte à chaque marche, retenant son haleine. Lorsqu'il fut devant la petite porte qui donnait accès dans la chambre de Jabin, son cœur sautait dans sa poitrine avec un bruit qui lui faisait l'effet d'un fracas tumultueux ; une sueur glacée baignait ses membres ; son regard était celui d'un fou. Il ouvrit doucement, mais d'une main ferme, et, sans avoir conscience de ses mouvements, il se trouva devant le lit de Jabin. Celui-ci dormait de ce sommeil lourd, profond, fiévreux que procure l'ivresse. Un coup de canon tiré à ses côtés ne l'eût pas réveillé. Brucourt passa la lanterne devant ses yeux pour s'assurer de son immobilité. Puis, prenant le poignard dans sa main gauche, qui tenait la lanterne, il découvrit de l'autre le sergent, écarta son linge de façon à mettre la poitrine à nu.

—De cette manière, pensait-il, on verra bien qu'il s'est tué et qu'il tenait à ne pas se manquer.

Cela fait, il reprit l'arme dans sa main droite et leva le bras animé d'une furie qui l'aveuglait. Son bras ne s'abaissa pas. Il se sentit soudainement saisi au poignet. En même temps, son arme lui fut brusquement enlevée. Un cri sourd, cri de terreur et de colère sortit de ses lèvres. Il se retourna prêt à tuer ou à mourir : Il demeura immobile, stupéfié, affolé d'épouvante. Sa fille était devant lui ! Sa fille ! Il resta là, l'œil hagard, hébété, terrifié, stupide. Tout à l'heure, en préparant l'exécution de son nouveau forfait, il avait tout prévu, tout calculé, tout raisonné, tout, excepté cette hypothèse qu'il pourrait être entendu, épie, suivi, et que celle qui l'entendrait, l'épierait, le suivrait, serait sa fille. Rien n'était plus vrai, cependant. Depuis cinq minutes, elle marchait sur ses traces, l'ayant surpris au moment où il collait son oreille à la porte de cette chambre dans laquelle il la croyait endormie. Elle l'avait vu passer, allant d'un pas à la fois ferme et prudent, tenant une lanterne dans sa main gauche, un poignard dans sa main droite. Surprise, épouvantée, mordue au cœur par des pressentiment sinistres, elle s'était élancée à sa poursuite, restant cachée dans l'ombre, jusque dans la chambre de Jabin, où elle était arrivée assez tôt pour arrêter le bras coupable qui devait faire une victime nouvelle. Maintenant, elle se tenait devant lui pénétrée d'effroi, de surprise, serrant dans sa main crispée le poignard qu'elle avait eu la force de lui arracher. Pour lui, revenu presque aussitôt à la réalité, à la fois irrité et épouvanté, il se demandait comment il sortirait de cette situation monstrueuse, comment il prouverait à sa fille qu'il n'était pas un assassin. Tout cet incident n'avait duré qu'une minute. Il fallait l'expliquer sous peine de se couvrir d'une infamie éternelle aux yeux de l'enfant pure, innocente, à l'estime, au respect de laquelle il tenait ardemment. Ce fut elle qui vint à son secours. Au milieu de son trouble, de sa douleur déchirante, elle se rappela l'agitation qu'il avait manifestée la veille.

—Le malheureux ! dit-elle, il est fou !

Ces paroles furent son salut. Il avait été criminel, il devint comédien, apportant dans chacun de ses gestes, chacune de ses paroles, un sang-froid qui lui permit d'agir de façon à faire croire à sa fille qu'il était sujet à des actes d'aliénation mentale. Il passa ses mains sur ses yeux,

—Où suis-je ? murmura-t-il.

Puis, éclatant tout d'un coup en sanglots, il se mit à pousser des gémissements, en disant ;

—Malheur, malheur sur moi ! ma tête s'égaré. J'allais tuer un homme.

Dans le fond de son cœur, Renée bénit le ciel. Ce retour sur lui-même lui prouvait queson père, s'il était subitement devenu fou, n'était pas incurable. Elle se rapprocha de lui doucement, le prit par le bras, l'entraînant hors de la chambre, car elle redoutait le réveil de Jabin, elle dit d'une voix affectueuse et tendre :

— Venez, mon père, venez.

Ils descendirent l'escalier par lequel ils étaient venus, lui appuyé sur le bras de la jeune fille, elle le conduisant avec sollicitude, comme si elle avait craint qu'il ne rencontrât sur son chemin quelque objet qui ranimât sa fureur. Il se montra docile comme un enfant et se laissa ramener dans sa chambre, dont Renée ferma la porte derrière eux. Alors il tomba dans un fauteuil et pleura abondamment.

— C'est horrible ! murmura-il. J'ai fait un rêve odieux, et c'est sous l'empire de ce cauchemar que le réveil n'a pas dissipé, qu'obéissant à mon imagination dérangée et malade, je devenais assassin.

— Apaisez-vous, mon père ? interrompit Renée en se jetant à son cou.

Il l'éloigna d'un mouvement calme et dit :

— Que Dieu ait pitié de nous, ma fille ! Quand tu m'as surpris tout à l'heure ma raison sombrait. Elle est revenue soudain. Mais je me fais horreur. Déjà les nuits précédentes, j'avais éprouvé des accès de ce genre. Mais je n'avais pas été poussé à armer mon bras, à quitter ma chambre, à aller frapper mon semblable. Si de pareils incidents se produisaient encore . . .

— Je veillerai sur vous, mon père. Et puis, il faudra voir un médecin spécialiste.

— Non, non, s'écria vivement Brucourt, on ne manquerait pas de répandre le bruit que je suis devenu fou. Veille sur moi la nuit, enferme-moi dans ma chambre, s'il le faut, et peu à peu cet état cessera.

— A quel sentiment obéissiez-vous donc, en allant tuer cet étranger ? demanda Renée à son père, en le voyant si calme.

— Le sais-je, moi ? Je ne me souviens de rien, ni de ce que j'avais résolu de faire, ni de ce que j'allais faire. Je n'y voyais plus, je n'entendais plus, je dormais peut-être et j'agissais sous l'empire du somnambulisme. Je ne suis revenu à moi que lorsque tu m'as arraché l'arme.

— Et maintenant ?

— Maintenant, je suis apaisé, et jusqu'à la nuit prochaine, je ne redoute plus rien. La crise est passée. Tu peux aller dormir.

Une voix secrète disait à Renée de ne point le laisser seul.

— Non, mon père, fit-elle, je ne vous quitterai pas. Couchez-vous. Je me jetterai sur le canapé de votre cabinet de toilette, afin d'être auprès de vous.

— C'est inutile, mon enfant. Je me connais. Tout est fini.

Renée insistait pour rester auprès de lui. Mais il insistait non moins pour qu'elle se retirât. Elle dut obéir. L'âme déchirée de douleur par ce qu'elle avait vu et par ce qu'elle redoutait, elle regagna son appartement où elle ne songea guère à prendre le repos dont elle avait besoin. Ce fut seulement au matin que ses paupières, rebelles au sommeil, se fermèrent enfin, cédant à la fatigue qui l'accablait. Lorsqu'il eut vu disparaître sa fille, lorsqu'il eut entendu un bruit dans la serrure qui lui prouvait que, par prudence, pour éviter le retour d'un semblable événement, elle le mettait sous clef, il éclata en imprécations contre lui-même.

— Triple sot ! maladroit ! se disait-il ; c'était bien la peine d'organiser tout un plan pour me laisser prendre comme un meurtrier vulgaire, pour me mettre dans la nécessité de passer pour un fou aux yeux de ma fille, afin d'empêcher qu'elle ne connaisse la vérité ! Que faire maintenant ?

Cette question le trouva inquiet, timide, irrésolu. Le projet de mort qu'il avait formé contre Jabin, il ne pouvait plus maintenant le réaliser, car sa fille aurait trop facilement découvert qu'il était seul l'auteur du meurtre, il fut dans l'incertitude durant plusieurs heures. Enfin, à force de réfléchir, d'envisager sa situation sous tous ses aspects, il s'arrêta au seul parti qui s'offrit à lui. Laisser vivre Jabin, mais rester autant que possible éloigné de lui ! Hâter le mariage de Daniel et de Renée, de façon à ce que, si le sergent arrivait à concevoir des soupçons, Daniel eut intérêt à défendre devant l'homme qui l'avait élevé, et devant soi-même, le père de sa femme.

—Si jamais un mot, un geste me trahissaient, se disait-il, si cet homme dont je redoute la perspicacité mettait le pied sur les traces de la vérité, c'est mon gendre qui se chargera de ma défense, et je ne saurais avoir un meilleur avocat que lui.

Cette résolution prise, il se mit au lit presque heureux de ce dénouement qui lui épargnait un nouveau crime et surpris de ne pas l'avoir trouvé plus tôt. Mais mieux vaut tard que jamais. Une chose le troublait cependant, c'est que sa fille le crût sujet à des accès de folie.

—Bah ! pensa-t-il, désormais je me montrerai très doux, très calme à ses yeux. Elle verra bien que ma prétendue folie n'était qu'un accident passager.

Tranquille de ce côté,—il le croyait du moins,—il essaya de dormir. Il succombait à la fatigue. Mais le sommeil refusa de clore ses paupières. Des fantômes hideux ne cessèrent d'agiter sa couche, et le jour seul dissipa ses visions, filles capricieuses de son imagination malade. Vers sept heures, étant encore dans son lit, il entendit la porte de sa chambre s'ouvrir doucement. C'était Renée qui venait à pas de loup, délivrer son prisonnier, afin que le valet de chambre, qui entrait tous les matins chez le baron, ne s'aperçut pas que son maître avait été enfermé.

—Vous ne dormez pas mon père ? demanda-t-elle, en voyant Brucourt qui la regardait en souriant avec tristesse.

—Je ne me pardonne pas d'avoir pu te causer un si grand chagrin. Pauvre chérie ! ton visage et tes yeux en ont gardé la trace !

—Ce n'est point de votre faute !

—Mais c'est bien fini, va ! Je me sens mieux, beaucoup mieux ! Pareille chose ne se renouvellera plus.

—En êtes-vous sûr ?

—Très sûr. La violence même de la crise que j'ai traversée cette nuit m'a guéri.

—Dieu vous entende, mon père ! répondit Renée.

Mais, à la manière dont elle prononçait ces paroles, il était facile de voir qu'elle ne partageait pas sa conviction, que son père était désormais pour elle un malade dont la santé compromise exigeait les soins les plus assidus et les plus dévoués. De là le parti héroïque auquel elle s'était arrêtée et qu'on connaîtra bientôt.

La matinée était fort avancée déjà lorsque Daniel se réveilla. Il avait dormi profondément. Sa tête était lourde. Mais il ne songea pas à se préoccuper de ce malaise, l'attribuant à la longueur même de son sommeil et ayant perdu le souvenir de la rapidité presque foudroyante avec laquelle, la veille au soir, Jabin et lui avaient senti leurs yeux s'alourdir sous l'empire d'un accablement semblable à celui que cause l'ivresse. Dans la cheminée, un bon feu flambait déjà. Daniel était très heureux. Les nymphes peintes sur les tapisseries l'agaçaient de leurs sourires. Il les trouvait jolies, moins jolies que Renée, cependant. Il but paresseusement le chocolat qu'un domestique avait apporté durant son sommeil. Puis il se leva, s'habilla avec lenteur et s'approcha de l'une des croisées. Le parc s'étendait sous ses yeux avec ses pelouses converties de gelée. On voyait les feuilles réunies en tas çà et là. Parfois, une brise assez forte, venue de la mer, passait au-dessus d'elles, en enlevait une partie et les entraînait au loin, comme dans un tourbillon échevelé. Tandis qu'il contemplait ce paysage mélancolique. Daniel aperçut Jabin traversant la pelouse, un fusil sur l'épaule.

—Il a été plus matinal que moi, pensa-t-il. Il va tirer un lapin dans le parc en attendant le déjeuner.

Il revint alors auprès de la cheminée pour jeter dans la glaise un regard. Il se trouva tout pâle et ne put s'empêcher d'observer que les sommeils trop prolongés ne lui valaient rien. Puis il descendit avec l'espoir de rencontrer Renée. Il avait hâte de la voir. Ce n'est pas Renée qui se trouva sur sa route, mais Lisbeth. Elle était assise au sommet de l'escalier sur une marche, et en apparence insensible au froid, les coudes sur ses genoux, la tête dans ses mains, elle semblait plongée dans des réflexions très graves.

—Que faites-vous donc-là, mademoiselle ? lui demanda Daniel surpris.

—J'attendais, monsieur Daniel, qu'il vous convînt de quitter votre chambre.

—Pour quel motif ?

—J'avais à vous parler.

—Ne pouviez-vous pas entrer ou me faire dire par Jabin ce que vous alliez me dire maintenant ?

—M. Jabin est parti pour la chasse et je ne l'ai pas vu. Je ne suis pas entrée chez vous, parce que j'aurais craint de troubler votre sommeil. Mais peu importe, puisque vous voilà.

—Je vous écoute.

Lisbeth s'approcha de lui, et se haussant sur la pointe des pieds pour que ses lèvres arrivassent jusqu'à l'oreille du jeune homme, elle dit d'un air mystérieux :

—Mademoiselle Renée vous prie de la rejoindre au salon le plus tôt qu'il vous sera possible, et vous engage à éviter son père jusqu'au moment où vous l'aurez vue elle-même. C'est très important, très important, très important.

—Savez-vous ? . . .

—Rien. J'ai fait ma commission ; le reste ne me regarde pas. Permettez que je rentre chez moi ; je suis comme un glaçon.

Ayant dit ces mots, elle disparut sans que sa physionomie ou son langage eussent indiqué à Daniel si les choses importantes que Renée voulait lui communiquer lui seraient agréables ou non. Il descendit en toute hâte. Il arriva au salon, vit Renée venir à sa rencontre et l'entendit lui dire :

—Enfin vous voilà !

—Vous m'avez demandé, mon amie ?

En formulant cette question, il leva les yeux sur elle et fut saisi d'étonnement et de tristesse, en voyant la jeune fille qu'il avait laissée la veille si joyeuse, abattue penchée comme un beau lis que la tempête a touché, et des larmes plein les yeux. Il pressentit un malheur.

—Etes-vous courageux ? lui demanda-t-elle d'une voix fiévreuse, saccadée, comme si elle se fût fait violence pour chasser de ses lèvres les accents qui devaient porter la douleur dans le cœur de celui qu'elle aimait.

Il ne trouva pas un mot à lui répondre. Elle continua :

—Si vous appreniez, en ce moment, que j'ai fait cette nuit une découverte qui crée entre nous un obstacle . . .

Il l'interrompit.

—Et cette découverte, vous l'avez faite ?

—Oui répondit-elle sourdement.

Le malheureux regarda son amie d'un air hébété. Mais elle semblait ne pas le voir. Ses yeux étaient fixés sur le tapis, comme si là se fût trouvée l'origine du malheur qu'elle révélait. Ils restèrent pendant un moment silencieux l'un et l'autre.

—Par pitié, expliquez-vous plus clairement ! s'écria tout à coup Daniel. Comment ! hier soir, je vous ai laissée calme, confiante, heureuse, ayant le consentement de votre père ! et ce matin ! C'est à n'y pas croire ! D'abord quel est-il cet obstacle ? et qui l'a fait naître ? Le baron est-il revenu sur sa décision ?

D'un signe, Renée répondit négativement.

—Mais alors . . . reprit Daniel éperdu.

—Daniel, fit-elle, je ne vous ai pas dit que l'empêchement auquel j'ai fait allusion et dont il m'est impossible de vous révéler la cause, soit définitif. Ce serait horrible et nous n'avons pas mérité d'être éprouvés aussi cruellement. Ce que j'ai voulu vous faire savoir, ce qui déchire mon âme, ce qui déchirera la vôtre, c'est que notre bonheur doit être retardé de plusieurs mois, peut-être de plusieurs années.

—Mais pour quel motif ?

—Ne m'interrogez pas, je vous en prie, je ne saurais répondre.

—Eh quoi ! tout ne doit-il pas être commun entre nous, peine et joie ? Un malheur nous frappe également, et vous voudriez me laisser ignorer qui en est la cause quel en est l'auteur ?

Renée garda le silence.

—Vous voyez bien, continua Daniel, qu'il faut me révéler toute la vérité.

Et comme il la vit hésiter, il ajouta :

—Me laisserez-vous croire que vous ne m'aimez plus ?

Renée s'élança vers lui, lui prit les mains et murmura :

—Pauvre cher ! Ne plus vous aimer ! Mais si je n'avais pas l'espérance qu'un jour je serai votre femme, je serais morte cette nuit.

—Qu'est-il donc arrivé ?

Elle réfléchit un moment. Puis, d'une voix émue :

—Mon père a eu un épouvantable accès de folie. J'aurais dû vous le taire, mais mon cœur déborde. J'étouffais. Comprenez-vous maintenant que je ne peux être encore à vous ?

—Mais l'accès dure-t-il encore ? demanda Daniel frappé de terreur et sans attendre la fin de la phrase.

—Non, heureusement. Il a été de courte durée. Mais s'il allait se reproduire, si mon père devenait fou . . .

—Dans ce cas, Renée, vous auriez plus que jamais besoin d'un protecteur, d'un mari, et c'est pour cela qu'il faut, non retarder, mais hâter notre mariage.

Renée joignit ses mains et s'écria :

—Mais si moi-même je devenais folle ! Ignorez-vous que cet horrible mal est souvent héréditaire ?

Daniel frissonna, non qu'il trouvât dans les paroles de Renée un argument contre son amour, mais parce qu'il sentit son cœur envahi par l'épouvante en songeant qu'une catastrophe de cette nature pourrait atteindre sa bien-aimée.

—Vous voyez bien, reprit-elle, qu'il faut attendre. Je ne saurais m'abandonner au bonheur de vous appartenir tant que j'aurai à trembler sur le sort de mon père, peut-être sur le mien. Je veux d'ailleurs le faire voyager, l'accompagner, et n'être à vous que lorsque sa guérison sera complète.

Mais si le mal s'aggravait . . .

—Nous prendrions alors une décision. Mais en ce moment, je vous demande un délai de quelques mois, je le ferai accepter à mon père, sous un prétexte ou sous un autre, sans qu'il puisse soupçonner quel motif me dicte ma conduite, mais à condition que vous parlerez comme moi.

—Ce que vous demandez est cruel, répondit Daniel avec douceur. Mais il suffit que vous ne m'enlèviez pas l'espérance pour que j'ai le courage de me résigner. Je vous obéirai, Renée, j'attendrai ; Mais vous m'assurez, n'est-ce pas, que, quoi qu'il arrive, vous m'aimerez toujours ?

Il s'était assis tout à l'heure, et maintenant il se trouvait à genoux devant Renée. Elle se pencha sur lui et, avec un accent d'ineffable tendresse, elle lui dit :

—Oui, Daniel, je le jure ! Mais ce serment n'était pas nécessaire, car, je vous le répète vous êtes toute ma vie.

Renée finissait à peine ces mots quand la porte, qui donnait sur le parc, s'ouvrit brusquement et un personnage qui leur était inconnu à l'un et à l'autre, apparut sur le seuil. A en juger par ses traits, il n'avait guère au delà de quarante ans. Il était de taille moyenne, trapu, même un peu épais, — un de ces hommes desquels on dit :

—Il prendra du ventre.

La peau de son visage était très blanche, mais les traits avaient de la rudesse ; les pommettes des joues étaient saillantes et colorées comme des pommes d'api ; le front bas et plissé, les yeux petits, ronds, mais gris, profonds avec des reflets métalliques. Il avait les cheveux roux, coupés très ras, ce qui mettait en relief des oreilles remarquables par leur petitesse. Il portait toute sa barbe. Elle descendait sur sa poitrine, comme un éventail, brillante et bouclée, non par suite d'un privilège naturel, mais parce que le fer et les pommades l'avaient assouplie. La moustache couvrait complètement les lèvres, et ses pointes se relevaient aux extrémités comme si elles eussent voulu, selon l'expression vulgaire, poignarder le ciel. Le personnage en question était vêtu avec élégance. Sur son costume de voyage était jetée une vaste pelisse de drap fin, doublée de peau de renard bleu. Ses mains étaient gantées, mais, sous le gant, on devinait plusieurs bagues dont les pierres faisaient saillie. Ayant ouvert la porte, il s'arrêta brusquement à l'aspect du groupe formé par Daniel et Renée. Il enleva prestement la casquette de velours qui couvrait sa tête et balbutia quelques paroles d'excuses qu'ils n'entendirent pas. Daniel s'était relevé furieux et avait fait un pas au-devant de l'indiscret visiteur, tandis que Renée, confuse s'était intinctivement reculée, en laissant paraître sur son visage

les marques de son trouble. Le silence ne se prolongea pas Daniel le rompit.

— Ma foi, monsieur, dit-il à l'inconnu, je n'ai pas l'honneur de vous connaître et de savoir qui vous cherchez. Mais puisque vous êtes arrivé ici à l'improviste et que vos yeux ont vu ce que sans doute ils ne comptaient pas voir, il importe, pour faire cesser l'embarras de mademoiselle, le mien et le vôtre, que je vous dise où vous êtes et qui nous sommes. Vous êtes au château de Brucourt. Voici ma fiancée, du consentement de son père. Je me nomme le comte Daniel de Maldrée. Nous nous marions dans trois mois.

S'il avait été plus près de l'inconnu, il aurait pu voir sur le visage de ce dernier un léger tremblement causé par ses paroles. Mais ce tremblement lui échappa, autant parce que les deux hommes étaient séparés par toute la largeur du salon que parce que, comme il venait de parler, une voix reprit derrière lui.

— Comment ! trois mois ! Mais je comptais vous marier tout de suite.

— Dans trois mois, si vous le voulez bien, monsieur le baron, répliqua Daniel, nous sommes d'accord sur ce point avec mademoiselle Renée.

En disant ces mots, il la regarda. Il vit dans les yeux de la jeune fille un remerciement.

— Cependant . . . fit M. de Brucourt en s'avancant.

Il n'acheva pas. Il venait de voir, debout sur le seuil du salon, du côté du parc, le visiteur inconnu qui semblait attendre qu'on fit attention à lui.

Il demeura cloué sur place, comme en présence d'un spectre, et deux minutes s'écoulèrent avant qu'il pût recouvrer son sang-froid.

— Le prince Bedleben ! murmura-t-il.

Et faisant quelques pas :

Mon prince ! vous, ici ? Voilà une heureuse surprise !

Il mentait effrontément. Il aurait bien voulu le savoir à mille lieues de là. Au nom de Bedleben, Renée tressaillit. Elle se rappelait que le soir de son arrivée son père avait nommé cet homme comme le mari qu'il lui destinait.

— Un malheur n'arrive jamais seul, pensa-t-elle, sous l'empire d'un pressentiment sinistre. Après celui-ci s'est révélé cette nuit, en voici un autre.

Daniel, à qui ce nom n'apprenait rien et ne pouvait inspirer aucune crainte, était d'abord demeuré immobile. Mais il comprit le trouble de Renée, et le nouveau venu lui apparut comme un ennemi. Cependant Brucourt, après avoir échangé quelques mots à voix basse avec le prince, l'avait amené devant la cheminée. Il le présenta, nomma sa fille et Daniel, sans faire allusion au mariage futur.

— Je ne vous attendais pas, mon prince, dit-il.

— J'ai voulu vous surprendre, répondit ce dernier, dont le regard, au grand dépit de Daniel, poursuivait Renée avec persistance. J'étais à Paris. Je me suis rappelé que vous m'aviez invité à venir chasser chez vous. Le chemin de fer m'a conduit à Caen. Là, j'ai pris une chaise de poste qui m'a mis, en deux heures, au bas de la côte. J'avais froid. J'ai voulu monter pédestrement, et je suis arrivé ici avant ma voiture. La voici, d'ailleurs.

En effet, un bruit de grelots se fit entendre, et une lourde berline attelée de deux forts chevaux normands, passa devant le château, se dirigeant du côté des écuries. Brucourt, à part lui, envoyait le prince à tous les diables. Mais il était trop courtisan pour ne pas faire contre fortune bon cœur. Et puis, ayant d'abord rêvé de voir sa fille devenir princesse, et n'ayant renoncé à ce projet que contraint et forcé, peut-être n'était-il pas fâché que le prince arrivât pour contre-balancer les chances qu'avait Daniel de Maldrée de devenir son gendre. Il n'y eut dans son langage aucune trace de mauvaise humeur.

— Je suis ravi de votre résolution, mon prince, dit-il joyeusement, et je compte bien vous garder quelques jours.

— Je ne voudrais pas être importun, fit ce dernier en regardant tour à tour Renée et Daniel.

— Le château est vaste, la table grande. Et si le froid, la neige, le vent de la mer ne vous épouvante pas . . .

Le prince répondit à ces paroles bienveillantes par un sourire. Puis, il s'avança vers la porte vitrée par laquelle il était entré et regarda un moment le vallon qu'on découvrait de cet endroit.

— Vous êtes ici très voisin de la mer ? dit-il tout à coup.

— A quelques kilomètres.

— Comment n'avez-vous pas fait construire votre château en face de l'eau ? C'eût été un spectacle autrement grandiose que celui-ci.

— Remarquez d'abord, mon prince, que je ne suis pas le constructeur de ce château, qui est très ancien. Je l'ai où et comme je l'ai trouvé.

— Il n'y a rien à répondre à cela.

— Mais j'ajoute que, s'il eût été sur les bords de l'Océan, je ne l'aurais point acheté. J'ai pour la mer une horreur profonde. depuis certain accident dont je faillis être victime.

— Conte-moi cela.

— C'est inutile, répondit vivement Brucourt, sous l'empire d'une préoccupation douloureuse. Pourquoi ressusciter les souvenirs tristes ?

A ces mots, le prince regarda son interlocuteur d'un air étrange qui fit ressortir ce dernier. Mais il n'insista pas pour lui arracher une confidence qui paraissait lui coûter. Tandis que les deux hommes s'entretenaient ainsi, Daniel et Renée étaient restés à l'autre extrémité du salon. Lorsqu'ils virent le prince et M. de Brucourt absorbés par leur entretien, ils se rapprochèrent, et, sans s'être communiqué leur crainte, comme en face d'un danger commun.

— Qu'est-ce donc ? demanda doucement Daniel.

— Mon ami, tout à l'heure, je vous ai prié de consentir à retarder notre mariage, fit-elle sur le même ton.

— Sans doute, et je vous ai prouvé mon obéissance.

— Je n'en doutais pas. Maintenant je dois vous tenir un autre langage. Si les scrupules qui inspiraient ma résolution continuent à vous paraître excessifs, je consens à ce que notre union ait lieu au plus vite.

Le visage de Daniel exprima la surprise et la joie. Mais elle reprit plus bas :

— Veillons sur notre bonheur, Daniel ; cet homme est ici pour vous disputer ma main.

— Comment ?

— Venez, mon ami. Je vous dirai tout.

Elle s'éloigna furtivement. Il la suivit.

Comme Daniel et Renée venaient de disparaître, le prince Bedleben et M. de Brucourt se retournèrent pour revenir sur leurs pas et se rapprocher de la cheminée. Ils se virent seuls. Le visage du prince, jusqu'à ce moment impénétrable, se détendit et exprima la satisfaction la plus vive.

— Nous pouvons parler, pensa-t-il.

Et il reprit tout haut, en s'adossant contre la cheminée :

— Vous n'attendez pas de moi, baron, que je vous adresse des compliments ni que je témoigne un grand contentement.

— Que voulez-vous dire ?

— Que j'ai lieu d'être surpris de vos procédés.

— Quels procédés ? demanda Brucourt non sans embarras.

— Ne devinez-vous pas ? Voici trois jours, à Paris, j'ai eu l'honneur de vous demander la main de votre fille et vous me l'avez accordée. Or, j'arrive, et quelle est la première nouvelle que j'apprends ? Que vous avez disposé de mademoiselle de Brucourt, non à mon profit, mais au profit de M. Maldrée. Je le répète, je ne peux vous adresser des compliments.

Ayant prononcé ces paroles, le prince crut devoir changer de position. S'étant débarrassé de sa pelisse, il prit place dans un fauteuil, et, jouant avec la chaîne de sa montre, il parut attendre que Brucourt se justifiait. Celui-ci réfléchissait et resta un moment sans répondre.

— Ecoutez-moi sans colère, mon prince, dit-il enfin.

— Je suis très calme, vous pouvez le voir, répondit froidement Bedleben.

— Brucourt continua :

— Il est vrai que je vous avais accordé la main de ma fille.

— Vous ne le niez pas, c'est heureux !

— Non, je ne le nie pas. J'avais donné ma parole. Mais c'était à une condition.

— Laquelle ?

—Que ma fille consentirait à l'engagement que j'avais pris pour elle.

—Elle a refusé ?

—Quand je suis arrivé, avant-hier, j'ai appris, comme vous l'avez appris tout à l'heure, que Renée s'était promise à ce jeune homme qu'elle aime. J'ai toujours laissé ma fille libre d'accomplir ses volontés. Que pouvais-je faire ?

—Lui révéler l'accord convenu entre nous.

—C'est ce que j'ai fait.

—Et qu'a-t-elle répondu ?

—Qu'au-dessus de la promesse conditionnelle que je vous avais faite, se plaçait l'engagement qu'elle-même venait de prendre envers M. de Maldrée, qu'elle l'aimait, qu'elle était aimée de lui, que jamais elle ne consentirait à être à un autre.

—Et vous n'avez élevé aucune objection ?

—Laquelle ?

—Faire connaître vos désirs, les imposer.

—J'ai accoutumé ma fille, je vous le répète, à voir tous les siens satisfaits. D'ailleurs, j'ai pensé que vous vous résigneriez sans difficulté à un échec qui ne saurait être bien cruel pour vous.

—Ignorez-vous que j'aime mademoiselle de Brucourt ?

—Vous ne la connaissez pas. Il y a quelques instants, vous l'avez vue pour la première fois.

—Qu'importe ? demanda vivement le prince. Vous m'aviez montré son portrait, et dit d'elle plus qu'il n'en fallait pour la rendre chère. Je l'aime, et je ne me résignerai pas à la perdre aussi facilement que vous semblez le croire.

Il y eut un long silence. Les deux hommes paraissaient, chacun de son côté, livrés à des réflexions profondes.

—Non, non, reprit le prince, je ne renonce pas aux espérances que j'ai conçues et que vous avez encouragées.

—Il y aurait peut-être moyen de tout arranger, répliqua Brucourt.

—Quel est ce moyen ?

—Tout à l'heure, vous étiez un inconnu pour ma fille. Il n'est donc pas étonnant qu'elle ait aimé tout autre que vous. Mais, maintenant, vous voilà en sa présence. Le mariage que nous avons arrêté avant votre arrivée ne doit avoir lieu, ainsi que vous avez pu l'entendre, que dans trois mois. C'est plus de temps qu'il n'en faut pour que vous preniez l'avantage.

—Mais puisque vous êtes engagé ?

—Qu'importe ! Faites-vous aimer, et si vous atteignez ce résultat, c'est ma fille elle-même qui éloignera l'autre prétendant pour vous donner la préférence.

Le prince Bedleben baissa la tête et ferma les yeux pour se recueillir. Brucourt attendait patiemment qu'il eût pris une résolution.

—Ça me va ! s'écria tout à coup le prince. J'ai quarante ans et mon rival en a vingt-trois à peine. Il est beau, et ma figure de coaque n'est pas de celles qui font rêver les jeunes filles et les séduisent. L'autre tient la corde et je suis pour le moment fortement distancé. Il ne me déplaît pas, néanmoins, d'engager la lutte et de conquérir ce cœur qui appartient déjà à un autre. Baron, tout à l'heure je voulais partir. Maintenant, je reste. Par exemple, je vous demande carte blanche.

—Je vous l'accorde.

—J'emploierai tous mes moyens de séduction.

—Employez-les.

—Je me ferai aimer.

—Tant mieux. Je serais ravi de vous avoir pour gendre. Je vous l'avais déjà clairement indiqué.

Le prince se leva. Il était radieux. Ses petits yeux brillaient d'un éclat singulier. Il les fixa sur Brucourt, qui baissa les siens, ne pouvant supporter la flamme de ce regard dur et froid. Il connaissait le prince depuis deux ans environ. Il s'était lié avec lui. Mais il subissait son influence, et toutes les fois que ce dernier le regardait, ainsi qu'il venait de le faire, Brucourt éprouvait un malaise semblable à celui qu'il éprouvait en ce moment.

—On nous appelle pour déjeuner, dit Brucourt.

—Je ferai honneur à votre repas, baron. Je voyage depuis le point du jour et j'ai grand'faim.

Il s'appuya familièrement sur le bras de Brucourt, qui le guida vers la salle à manger. Comme ils y entraient, Daniel et Renée y arrivaient d'un autre côté. Jabin les suivait. Quelques paroles banales furent échangées, et l'on se mit à table, au milieu d'une froideur générale, que tous les efforts du baron ne parvinrent pas à dissiper. Le prince mangeait avec avidité, moins encore pour satisfaire son formidable appétit que pour cacher ses préoccupations. Il était sous l'empire d'un embarras qui paralysait ses moyens. A plusieurs reprises, il essaya de regarder Renée, avec l'espoir que ses yeux rencontreraient ceux de la jeune fille. Mais elle ne cessa de les tenir baissés. En même temps il se sentait observé par Daniel et Jabin, dans lesquels il ne pouvait voir que des ennemis. Il ne se trompait pas. Daniel le détestait déjà. Quant à Jabin, tout en déjeunant, il se disait :

—Voilà un citoyen dont la figure ne me revient pas. Je veillerai sur lui.

Le même jour, à la suite d'un long entretien avec Renée, Daniel—suivi du fidèle Jabin—regnada l'Ermitage. Il ne pouvait, son habitation n'étant qu'à quelques kilomètres de Brucourt et le trajet pouvant sa faire facilement tous les jours, résider au château où sa présence constante n'eût pas été suffisamment justifiée. Mais il fut convenu qu'il viendrait quotidiennement, autant pour faire sa cour à Renée que pour s'entendre avec elle, si cela devenait nécessaire, sur les moyens à prendre pour combattre l'ennemi commun. Cet ennemi, c'était le prince. Les amoureux ont des pressentiments qui ne les trompent pas. Renée ne connaissait pas l'entretien qui avait eu lieu entre son père et le nouveau venu. Mais il lui suffisait de savoir que ce dernier avait demandé sa main et de le voir, pour deviner les intentions dont il était animé. Ce qui confirma ses craintes, c'est que, revenant sur sa décision première, elle alla prier son père de consentir à ce que son mariage fût célébré, non dans le délai de trois mois qu'elle avait fixé elle-même, mais dans un délai plus court, elle trouva le baron opposé à ses désirs. René devina que cette transformation subite était due à l'arrivée du prince. Elle promit à Daniel de lutter énergiquement, de ne céder sur rien. Mais elle l'engagea à s'éloigner.

—Votre absence, dit-elle donnera à notre ennemi la liberté de ses mouvements. Il pourra mieux agir auprès de moi, et je saurai plus vite et d'une manière plus nette quelles sont ses intentions. Quoi qu'il arrive, ne doutez pas de mon cœur. Vous avez ma foi, et je mourrai plutôt que de trahir mes serments.

Daniel obéit. Il partit plein de confiance, mais prêt à combattre, se sentant d'autant plus fort qu'il était soutenu par l'invincible puissance d'un amour partagé. Dès le lendemain, il revint seul. Jabin ne l'accompagna pas. Il n'était plus à l'Ermitage. Il était parti pour Paris, à la suite de l'entretien suivant :

—Avant d'engager la lutte, avait dit Daniel, il faut nous munir d'armes solides ; il faut savoir quel est le personnage que nous avons à combattre. J'irai prendre des renseignements sur lui.

—Vous irez à Paris, s'écria Jabin, et pendant ce temps, vous le laisserez ici maître du terrain ! N'est-ce pas imprudent ?

—Mais comment faire ? Si je ne m'éloigne pas, comment apprendrais-je ce que j'ai intérêt à connaître ?

—En m'envoyant à la recherche des renseignements.

—Mais sauras-tu les trouver ?

—Aussi bien que vous, si ce n'est mieux.

—Comment ? demanda Daniel.

Jabin sourit dans sa moustache.

—J'ai plus d'un moyen, et le meilleur de tous, c'est l'aide d'un de mes anciens camarades du régiment, devenu agent du service de la sûreté publique. Il n'est point de secret pour des gaillards de cette trempe. Je saurai par lui toute l'histoire de ce prince, et s'il y a quelque vilénie dans son passé, comme je le soupçonne, je ne tarderai pas à être au courant de tous les faits qui pourront nous servir pour le couvrir de honte et l'obliger à s'éloigner.

Ces paroles décidèrent Daniel de Maldrée. Jabin alla à Paris. Pendant ce temps Daniel vit Renée tous les jours, mais elle ne put rien lui apprendre. Le prince

passait à la chasse, en compagnie de M. de Brucourt et de quelques gentilshommes des châteaux voisins, la plus grande partie de ses journées. Ce n'est guère que le soir que Renée le voyait, mais non en tête à tête, car il y avait presque tous les jours des invités, le baron, pour faire honneur à son hôte, prenant plaisir à réunir autour de lui les amis qu'il comptait dans le pays. Grâce au mouvement qui régnait au château, la jeune fille n'avait pas à subir les obsessions intéressées du prince. Il se montrait avec elle discret, froid, réservé, comme s'il eût attendu une occasion propice pour engager la lutte qu'elle redoutait, bien que prête à l'affronter. La liberté de nos amoureux n'eût donc pas à souffrir de l'arrivée du prince. Rien n'eût manqué à leur bonheur, s'ils avaient pu obtenir de M. de Brucourt le consentement définitif qu'ils attendaient. Sur ces entrefaites. Jabin revint de Paris. Son absence avait duré cinq jours.

— Vous vouliez des armes pour combattre votre rival, s'il veut vous disputer la main de mademoiselle Renée, j'en apporte.

Et comme Daniel l'interrogeait du regard, il ajouta :

— Mon ami, l'agent de la police, a fait merveille. Et d'abord, votre prince n'est pas plus prince que moi. C'est un sujet russe, né en Crimée. Il y a lieu de penser que Bedleben n'est pas son nom. On cherche en ce moment à découvrir comment il se nommait avant d'avoir fait peau neuve. Ce qu'on sait bien, c'est qu'il était préposé à la ferme des eaux-de-vie en Crimée, et qu'un beau jour il arriva en France avec la caisse contenant les recettes qu'il devait verser au Trésor Russe.

— Un voleur ! s'écria Daniel.

C'est cela même. Il a, comme nous disions au régiment, mangé la grenouille, qui était très grasse. A Paris, il a spéculé tour à tour sur les blés, sur les cotons, sur les sucres. Il a tripoté à la Bourse, et on croit qu'il a beaucoup gagné d'argent. Je dis qu'on le croit, parce qu'il se pourrait bien que son luxe apparent cachât un trou qu'il voulait rapiécer en épousant la dot de mademoiselle de Brucourt. Quoi qu'il en soit, au moment où le gouvernement russe se préparait à demander son extradition, il a réussi, on ne sait comment, à obtenir ses lettres de naturalisation, qu'on lui a délivrées au nom du prince Bedleben, et qui l'ont mis à l'abri de toute poursuite. Son histoire est très connue. Mais comme il donne d'excellents diners, comme il possède hôtel somptueux, brillants équipages, les Parisiens, qui sont des gobes-mouches, lui ont beaucoup pardonné.

— Il est impossible que M. de Brucourt ait songé un seul instant à donner sa fille à un tel homme.

Jabin secoua la tête, et d'un ton affligé :

— C'est là ce qui est surtout douloureux dans cette affaire. Mais il paraît que le prince s'est vanté d'avoir obtenu la promesse formelle du baron, qui ne pouvait cependant ignorer une histoire qui court les rues.

Aucune révélation ne pouvait être plus pénible pour Daniel. Avoir à disputer celle qu'il aimait à un rival, quel qu'il fût, cela n'était rien pour lui. L'amour véritable brave tous les périls et le plus souvent les surmonte. Mais, après avoir acquis la preuve que ce rival était un fiéffé coquin, constater que le père de Renée était son complice et trempait dans des infamies mystérieuses dont la main de sa fille était sans doute le prix, c'était une découverte faite pour déchirer son cœur.

— Quels sont donc ces hommes ? se demandait-il. Existe-t-il entre eux un pacte qui les lie l'un à l'autre et oblige M. de Brucourt à sacrifier son enfant ?

Cette question se présenta vingt fois à son esprit durant la journée qui suivit le retour de Jabin. Il ne pouvait se décider à y répondre affirmativement, et ce qui l'en empêchait, c'est qu'il se rappelait que le baron lui avait accordé sans hésitation la main de Renée.

— Il n'était donc pas engagé ! pensait-il. Ou bien, subit-il la volonté de Bedleben, et espérait-il s'y soustraire pendant l'absence de ce dernier ?

Cette hypothèse lui paraissait la moins invraisemblable et se justifiait d'autant plus que c'était seulement depuis l'arrivée du prince que le baron semblait être revenu sur ses projets primitifs et vouloir les motiver. De tels doutes étaient bien faits pour troubler et alarmer Daniel. Mais ils n'ébranlèrent ni son courage ni son amour. Il présentait un mystère odieux. Mais plus ce mystère se faisait impénétrable, plus il chérissait Renée.

—Malheur à qui voudrait me l'arracher ! murmura-t-il.

Et il sentait en lui des forces inconnues, toutes prêtes pour la défense de son bonheur.

C'était quinze jours après l'arrivée du prince Bedleben au château de Brucourt, vers dix heures du soir. Dans la vaste salle à manger, autour d'une table couverte d'argenterie massive qui reflétait la lumière des lampes et des candélabres et brillait de mille feux, douze convives étaient assis. A la suite d'une partie de chasse organisée par le baron, en l'honneur du prince, à quatre lieues de là, dans la direction de Caen, l'opulent propriétaire avait ramené tous les chasseurs au château et leur offrait un somptueux repas. Il était placé au centre de la table. Renée, assise en face de lui, avait à sa droite le prince Bedleben, à sa gauche un riche gentilhomme de la contrée. Daniel de Madrée était non loin d'elle. On touchait à la fin du dîner. Les convives, excités par des mets exquis et des vins capiteux, causaient bruyamment. Deux personnes seulement avaient conservé tout leur sang-froid, c'étaient Daniel et Renée. Bien qu'éloignés l'un de l'autre, ils agissaient en ce moment sous l'empire d'une pensée qui leur était commune et d'un sentiment de joie et de confiance. Ils échangeaient fréquemment des regards dans lesquels chacun d'eux pouvait lire l'amour qu'il inspirait.

Le prince lui-même avait cessé d'être pour eux un sujet d'effroi. Depuis quinze jours qu'il habitait le château, aucune parole n'était sortie de sa bouche qui pût justifier les appréhensions qu'ils avaient un moment conçues. A diverses reprises mademoiselle de Brucourt avait manifesté par des gestes, que seul Daniel pouvait comprendre, combien son repos était grand. Elle semblait dire à son ami :

—Nous nous étions alarmés à tort. Le pauvre homme ne songe guère à troubler notre bonheur.

Et, en effet, le prince, après avoir chassé tout le jour comme un Nemrod, en présence de Daniel qui n'avait pris part à la chasse que pour le surveiller, le prince, disons-nous, s'était mis à table avec l'empressement d'un homme qui ne songe, après une rude journée, qu'à réparer ses forces et à remplir son estomac. Il avait formidablement mangé, bu comme un trou, sans prendre le temps de se montrer prévenant pour sa voisine, ni la peine de lui adresser la parole. Maintenant, il semblait plongé dans la bestiale beatitude que procure aux natures grossières un bon repas dévoré avec glotonnerie. On eût dit un boa en train de digérer. Il promenait ses petits yeux clairs et froids sur les convives ; si l'un d'eux lui adressait la parole, il répondait par un signe de tête ou par un de ces sourires bêtes qui, le plus souvent, sont la preuve d'une ivresse que celui qui la subit s'efforce de dissimuler.

—Cet homme n'est pas un amoureux, pensait Daniel. Ce n'est qu'un ivrogne.

Une épaisse vapeur remplissait la salle. A cause du froid qui régnait au dehors, les croisées étaient hermétiquement fermées et, l'air n'étant pas renouvelé, l'atmosphère se chargeait des miasmes capiteux qui se dégagnaient des nombreuses bouteilles successivement débouchées par le sommelier. Renée fit un signe à son père. Il comprit qu'elle étouffait, et se leva. Tous ses invités l'imitèrent. On se dirigea vers le salon, qui communiquait avec la salle à manger par une serre, remplie de fleurs et d'arbustes, brillamment éclairée. Dans cette serre l'air était frais ; Renée le respira avec délices. Le prince lui avait offert son bras, et marchait avec la roideur de l'homme qui comprend que sa raison se noie dans le vin et n'en veut rien laisser paraître.

Mais le changement subit de l'atmosphère lui fut fatal. La brusque transition du chaud au froid fit éclater l'ivresse qu'il contenait. Il chancela. Sa tête se pencha sur son épaule et Renée sentit trembler son bras sur lequel elle s'appuyait. Bedleben lui fit horreur. Elle s'éloigna brusquement. Heureusement, personne, si ce n'est Daniel, ne remarqua le geste qui lui était échappé. Quant au prince, il se mit à rire silencieusement et, comme si un éclair eût illuminé son cerveau obscurci, se redressa par un suprême effort. Puis, se rapprochant de Renée, il lui dit l'une voix rauque et troublée par des hoquets fréquents :

—Soyez sans inquiétude, mademoiselle, je me connais. Dans cinq minutes, il n'y paraîtra plus. Je suis une brute, une pure brute.

Elle le regarda avec pitié et hâta le pas pour arriver avant lui dans le salon. Daniel l'y avait précédée, car, au milieu de l'émotion générale, les convives avaient quitté la table tumultueusement, en désordre. Il s'avança vers elle.

— Souffrez-vous, Renée, vous voilà toute pâle ?

— Non, répondit-elle doucement. J'ai eu un peu de frayeur. Mon père a versé trop généreusement ses vins à ces messieurs.

— Le prince, n'est-ce pas ? demanda Daniel.

— Le malheureux ne se tient plus. Il est resté dans la serre.

Daniel se dirigea de ce côté, jeta un coup d'œil et, dans un coin, vit le prince assis sur un divan, les yeux à demi clos, la tête penchée sur la poitrine, immobile et muet. Il revint vers Renée.

— Il dort, dit-il doucement.

Renée respira. En ce moment, deux valets de pied entraient avec des tasses de café, servi à la turque, sur un plateau d'argent. Tous les convives se précipitèrent à leur rencontre. Daniel et Renée se trouvèrent seuls.

— Je vais faire atteler mon cabriolet et partir, fit Daniel. Il est tard et je veux rentrer à l'Ermitage.

— Sortez sans être vu, répliqua Renée sur le même ton. Envoyez votre voiture sur la route, Je vous rejoindrai dans le parc et vous accompagnerai jusque-là.

Daniel la remercia d'un sourire et disparut. Au bout de cinq minutes, Renée vit Lisbeth qui venait prendre les ordres de Brucourt et faire dresser des tables de jeu. Elle lui demanda un manteau, que la gouvernante rapporta sur-le-champ. Elle le jeta sur ses épaules et, profitant du tumulte qui régnait dans le salon, elle entr'ouvrit la porte qui donnait sur le parc et disparut. Au dehors, il faisait froid. Mais la lune était claire et répandait sur les champs silencieux sa douce lumière. Daniel attendait Renée. Elle s'avança vers lui, prit son bras, s'y appuya, et ils se dirigèrent lentement du côté de la route.

— Combien j'ai hâte de voir partir cet homme ! dit Renée. J'acquies chaque jour la conviction qu'il ne songe plus à vous disputer ma main. Mais sa présence suffit pour me troubler, et je pressens que, lorsqu'il sera parti, mon père consentira à nous marier sans plus tarder.

— Le séjour du prince ne peut se prolonger indéfiniment, répliqua Daniel.

— Mon père ne fait rien pour presser son départ, et c'est ce qui m'afflige. On dirait qu'il subit l'influence de ce personnage, qui est arrivé ici sans être attendu et s'est installé avec autant de sans-çon que s'il eût été invité à y venir. Il n'est personne, à ma connaissance, dont mon père eût supporté un tel procédé.

— C'est un prince ! objecta Daniel en souriant.

— Oui, un prince de contrebande, et mon père ne doit pas l'ignorer.

— Ne lui en avez-vous pas fait l'observation ?

— L'ai-je donc pu ? Depuis l'arrivée de cette homme ici, qui fut précédée de la crise terrible que vous savez, mon père semble m'éviter. Je n'ai pas encore trouvé l'occasion de rester cinq minutes en tête-à-tête avec lui, et lorsque je veux essayer de le prendre à part pour lui communiquer mes craintes, il m'embrasse, me ferme ainsi la bouche et s'éloigne sous un prétexte quelconque.

— C'est étrange, objecta Daniel. Mais, qu'importe ? on ne parviendra pas à nous séparer, ni à nous désunir.

Ils arrivaient à la route. La voiture de Daniel attendait là, sous la garde d'un petit groom depuis peu à son service.

— A demain, murmura Renée à son oreille.

— A demain, répondit-il.

Il déposa un baiser sur la main de son amie, s'élança dans son cabriolet, et le cheval partit rapidement. Renée demeura immobile, l'œil fixé sur la voiture qui emportait une part d'elle-même. Puis, lorsqu'elle l'eût vu disparaître, lorsqu'elle eut cessé d'entendre le bruit des roues, elle retourna sur ses pas. Le silence était profond, et le sable fin des allées criait sous ses pieds légers. Elle allait à pas lents, le front baissé, plongée dans des pensées tristes qui s'emparaient d'elle toutes les fois que Daniel la quittait. Dans la nuit claire et glacée, le château, dont les croisées au rez-de-chaussée étaient brillamment illuminées, se dressait, étendant à droite et à gauche l'ombre de ses murs élevés, qui laissaient une partie du parc

dans l'obscurité. C'est du milieu de ces ténèbres que Renée vit surgir tout à coup une ombre qui s'avança rapidement vers elle. Les ténèbres et la solitude rendent l'esprit facilement accessible à l'effroi. L'apparition avait été si brusque, si imprévue, que Renée, sans songer qu'un des invités de son père pouvait seul se présenter ainsi devant elle, tressaillit, poussa un cri, étouffé presque aussitôt par l'effort qu'elle fit sur elle-même. A ce cri, une voix répondit en disant :

—Soyez sans crainte, mademoiselle.

Cette voix, c'était celle du prince Bedleben. Loin de se rassurer, Renée fut saisie de terreur. Elle n'était qu'à quelques pas du salon où son père se trouvait avec une nombreuse compagnie. Il lui suffisait d'appeler pour qu'on vint aussitôt à son secours. Mais entre elle et le château se trouvait cet homme ivre qui lui inspirait une horreur profonde. Sa langue était paralysée. Le prince s'avança vers elle. Elle ne pouvait distinguer ses traits, ses yeux un peu égarés. Mais elle vit les efforts qu'il faisait pour se tenir devant elle sans chanceler.

—Ne prendrez-vous pas mon bras ? demanda-t-il.

Elle voulut passer outre. Il lui barra le chemin.

—Est-ce que je vous fais peur ? reprit-il.

Et il arrondit le bras, essayant de sourire, courbé dans une attitude de suppliant. Elle voulut prouver qu'elle ne le redoutait pas et, sans mot dire, elle consentit à s'appuyer sur lui, mais non sans essayer de l'entraîner vers le château. Il la retint doucement et d'un accent brusque lui posa la question suivante :

—Savez-vous que je vous aime ?

—Vous m'aimez, vous !

—Cela vous surprend-il ? Votre père ne vous avait-il donc rien appris ?

—Je savais par lui que, sans me connaître, vous aviez fait la demande de ma main. Mais je vous croyais un homme d'honneur, et j'espérais qu'ayant vu de vos yeux que j'en aimais un autre, vous aviez renoncé à poursuivre vos démarches.

—On ne renonce pas à un trésor à la possession duquel est attaché le bonheur de notre vie.

Elle voulut répondre. Mais il l'en empêcha en continuant :

—Je sais tout ce que vous pouvez m'objecter, qu'il y a quelques jours je ne vous connaissais pas, que vous en aimiez un autre, que vous ne sauriez, le cœur plein de son image, et vous étant promise à lui, être à moi. Je n'ignore pas ces choses. Mais elles n'ont aucun poids dans mes déterminations.

—Quoi ! vous voudriez ! . . .

—Pour vous aimer, il m'a suffi de voir votre père rendre hommage à vos vertus, à votre beauté. Dès lors, je me suis juré que vous seriez ma femme. Quand je suis venu ici, la présence de M. de Maldrée ; son attitude en face de vous, m'ont révélé la vérité à savoir qu'un autre m'avait devancé dans votre cœur. Mais en même temps votre vue n'a fait qu'accroître mon amour. J'ai résolu de vous disputer à ce rival, de l'éloigner, de le supplanter, et maintenant, plus décidé que jamais à tout oser pour vous posséder, je viens vous dire : " Si vous l'aimez, renoncez à lui, écartez-le, car je ne vous céderai pas ; dussé-je aller jusqu'au crime, il devra disparaître pour me laisser la liberté de vous offrir ma fortune, mon nom, de vous les imposer, si vous prétendiez les repousser. "

—Misérable ! s'écria Renée. Vous ne me parlez ainsi que parce que vous êtes ivre.

—Ivre, non ; un peu échauffé tout au plus. Je vous parle avec ma raison, sous l'empire d'une passion ardente, exigeante, prête à tout. Écoutez bien mes paroles, et qu'elles dictent votre conduite. Si indifférent que j'aie pu vous paraître, depuis que je suis ici, je n'ai pas cessé de songer aux moyens de vaincre mon rival, et mes résolutions sont telles que, je vous le déclare ; s'il faut tuer, je tuerai.

Il était maintenant debout devant Renée épouvantée, portant haut la tête, les narines gonflées par la colère. Elle baissa le front. Il reprit d'une voix plus douce, pleine de prières.

—Non, vous n'aimez pas M. de Maldrée. Ce jeune homme sans position, sans non, sans fortune, ne saurait réaliser l'idéal qu'une fille telle que vous a dû se faire d'un mari. Ce qu'il vous faut, c'est un homme comme moi, riche, titré, ambitieux, désireux de vous créer dans la vie une position digne de vous. Ah ! si vous saviez combien mon cœur est plein de votre image, quelles pensées soulève la perspective

du bonheur après lequel j'aspire et dont je ferai la conquête malgré tous, contre tous ! si vous pouviez, si vous vouliez deviner l'état de mon âme, vous n'hésiteriez pas à céder à mes prières. Je vous en conjure, exaucez mes vœux : Évitez-nous à tous, à votre père, à vous, à moi, à M. de Maldrée, des maux dont vous ne pouvez prévoir la suite et qui ne sauraient vous soustraire à ma tendresse. Vous serez à moi ! C'est écrit. Résignez-vous à être heureuse et ne vous condamnez pas à maudire celui auquel vous serez fatalement un jour.

— Si vous m'aimiez comme vous le dites, s'écria Renée tout à coup, votre amour même vous inspirerait le courage du sacrifice. Vous comprendriez que vous ne sauriez, quoi que vous désiriez, quoi que vous fassiez, remplacer dans mon cœur celui qui le remplit tout entier, auquel, du consentement de mon père, je me suis promise. Vous renoncerez à des exigences injurieuses ou folles, dont l'expression me fait horreur et me rattache plus étroitement aux volontés que j'ai conçues et dont rien n'empêchera l'accomplissement.

Le prince la regarda avec un sourire sombre et, secouant la tête :

— Rien, dites-vous ! Il est imprudent, croyez-le bien, de me braver ainsi. Malheureuse ! ne savez-vous pas que l'honneur de votre père est dans mes mains et qu'il dépend de moi de l'envoyer à l'échafaud ?

Renée recula frappée d'épouvante. Mais soudain, comme si elle eût été frappée par cette pensée que le prince cherchait à l'effrayer, elle s'écria :

— Et vous avez cru, par de telles menaces, avoir raison de moi ! Vous vous êtes trompé ! Si j'avais le malheur d'ajouter foi à vos paroles, de céder à vos désirs, ma vie serait maudite. Si elle doit l'être, que du moins je n'aie à me reprocher ni lâcheté ni faiblesse ! Je connais maintenant vos desseins. J'y résisterai ! Et ne croyez pas trouver en moi une adversaire pusillanime. Je lutterai de toutes mes forces ! C'est mon père, c'est mon fiancé, c'est mon bonheur, c'est moi-même que je défends contre vous. Ils seront bien défendus, je le jure. Prince, agissez à votre guise ; mais j'affirme que je mourrai, dussé-je me frapper sous vos yeux, plutôt que de jamais consentir à m'unir à vous.

En disant ces mots, Renée s'était peu à peu dirigée, à reculons, du côté du château. Au moment où elle s'arrêta, elle ne se trouvait plus qu'à quelques pas de la porte du salon. De l'autre côté de cette porte on entendait des cris, de bruyants éclats de rire. Elle l'ouvrit brusquement, disparut, et le prince Bedleben resta seul dans le parc que couvraient de toutes parts les ombres du soir. Cette scène violente avait dissipé son ivresse. Sa raison, un moment affaiblie par le vin, était maintenant revenue toute entière.

— C'est donc une lutte qu'il faut entamer ? murmura-t-il. Eh bien ! je l'entamerai, et malheur à qui le provoque ! Pauvre fille folle qui ne comprend pas qu'elle ne saurait s'échapper !

Il allait entrer dans le salon. Mais au moment de poser la main sur le bouton de la porte, il s'arrêta :

— Mon visage doit porter des traces de mon émotion, se dit-il.

Et il revint sur ses pas, dans la nuit froide, sous les arbres dont les branches dépouillées et humides faisaient entendre de sourds craquements. Un quart d'heure s'écoula ainsi. Soudain, un grand mouvement se manifesta dans le château. Des domestiques couraient dans tous les sens, et bientôt les voitures des invités, sortant des remises, vinrent se ranger devant le grand perron.

— On se retire plutôt que je n'espérais, pensa le prince. Le sort me sert à souhait. Eh bien, c'est ce soir même que j'aurai avec le baron les explications d'où doit sortir une solution.

Il se dirigea lui-même vers les remises, où se trouvaient encore les palefreniers du château. Il chercha parmi eux, et ayant avisé un individu à longue barbe, au costume fait d'une tunique à larges plis et d'un bonnet rond, tels qu'en portent les moujiks, il lui dit quelques mots en langue russe. Celui-ci s'inclina. Bedleben revint alors dans la direction du château. Les voitures des invités s'ébranlaient. Il les suivit des yeux, vit les lanternes disparaître et entra d'un pas assuré dans le salon. Le baron de Brucourt y était seul. Brucourt était assis devant la cheminée, les pieds sur les chenets, les mains dans ses poches, les yeux perdus dans une rêve-

rie sans but. Le prince put s'avancer jusqu'au près de lui sans être entendu, Il toucha légèrement son épaule et dit :

— Baron, nous avons à causer.

Brucourt tressaillit, se leva, et frotta ses yeux comme s'il venait de se réveiller.

— C'est vous prince ! répondit-il. D'où sortez-vous ? Tout à l'heure, mes invités vous réclamaient, désolés d'être obligés de partir sans vous voir. Je croyais que vous aviez été indisposé et que vous étiez remonté chez vous.

— Nullement. J'ai fait une promenade dans le parc.

— Malgré l'obscurité ?

— Malgré l'obscurité. Je suis soulagé. Vos vins sont excellents mon cher baron, mais trop capiteux.

Brucourt sourit avec complaisance.

— Ne disiez-vous pas que vous vouliez me parler ? demanda-t-il.

— Oui, de choses graves.

— Je vous écoute.

— Mais, serons-nous en sûreté ici ?

— En sûreté ?

— Oui, personne ne se penchera-t-il pas aux portes pour surprendre notre entretien ?

— Quelle pensée ! c'est donc bien important ce que vous avez à me communiquer ?

— Vous en jugerez vous-même. Mais, si vous m'en croyez, rendons-nous dans votre appartement. J'ai la certitude que là nous serons à l'abri de toute surprise.

Brucourt regardait le prince avec étonnement. Néanmoins, il ne fit aucune objection et, quittant avec lui le salon, se dirigea à travers les couloirs brillamment éclairés vers sa chambre située, nous l'avons dit, au premier étage du château. Ils entrèrent. Dans le salon qui précédait cette chambre, un domestique allumait des bougies placées dans les candélabres. Dans les cheminées des deux pièces, flambait un feu clair et joyeux.

— Sortez, dit M. de Brucourt. Ce soir, je me passerai de vous.

Le domestique obéit. Le baron l'écouta s'éloigner. Puis, fermant la porte, il tourna la clef dans la serrure et, revenant vers Bedleben, il lui, dit non sans ironie :

— Êtes-vous satisfait, mon prince ? Pensez-vous que nous soyons assez seuls ?

— Ces précautions ne sont pas de trop, répondit gravement le prince. Vous le reconnaîtrez tout à l'heure.

— Ma foi, vous m'effrayez.

En parlant, Brucourt s'était étendu sur une chaise longue devant la cheminée, après avoir allumé un cigare. Le prince roulait entre ses doigts une cigarette et resta debout, tournant le dos au feu.

— Mon cher baron, dit-il enfin, je suis de plus en plus décidé à épouser votre charmante fille !

Brucourt leva la tête.

— Vous dites !...

— Je dis qu'après un séjour de deux semaines ici, mon amour pour mademoiselle Renée est devenu une passion violente et que je veux qu'elle soit ma femme.

— Je n'ai rien à y reprendre, si tel est son sentiment. Vous n'avez pas oublié ce dont nous étions convenus lorsque vous êtes arrivé ici, à savoir que, si vous parveniez à lui plaire, je vous verrais avec joie entrer dans ma famille.

— Il est possible que telles aient été nos conventions.

— Ne voudriez-vous plus y être fidèle ?

— Je veux... je veux assurer mon bonheur. M. Daniel de Maldrée aime, je le sais ; il vient ici, je le sais encore ; il y est bien accueilli... mais est-il aimé ? J'en doute.

— Et vous ?

— On m'aimera.

— Qu'en pense ma fille ?

— Votre fille ! Eh bien, puisque vous voulez connaître la vérité, et autant vous la dire sur-le-champ, j'ai eu ce soir avec mademoiselle Renée un entretien plus ora-

geux que long, durant lequel elle m'a déclaré, d'une manière formelle, qu'elle refuserait absolument de m'épouser.

— Mais, alors, je suis surpris que vous persistiez . . .

— Oui, je persiste, et je viens vous demander, à vous son père, l'autorisation d'employer un moyen radical pour l'obliger à revenir sur cette décision.

— Et quel est ce moyen ?

Le prince ne répondit pas sur-le-champ, comme s'il eût cherché les mots dont il allait se servir. Brucourt réitéra sa question.

— Mon cher baron, quand une jolie personne a un caprice, il est important, dans l'intérêt même de son bonheur futur, de ne pas la laisser libre d'y céder. Vous êtes père et vous pourriez, ce me semble, démontrer à votre fille qu'en persistant à vouloir épouser M. de Maldrée, et à refuser . . .

— C'est là un terrain qu'il faut abandonner, prince interrompit vivement le baron. Renée est fille unique. Je peux lui donner une dot royale. Elle est adorée par moi. Je ne veux que son bonheur et, pour rien au monde, je n'essayerai de la contraindre.

— Mais, si l'on vous prouvait que c'est dans son intérêt.

— Alors même, je n'essayerais pas, étant certain de ne pas la faire céder. C'est un roc, que la volonté de cette enfant. Elle pourrait peut-être, pour me plaire, consentir à ne pas épouser M. de Maldrée, mais non à vous épouser, vous. Renoncez donc . . .

D'un sourire étrange et d'un geste impérieux, le prince arrêta Brucourt.

— Eloignez cette pensée. Je ne renonce pas.

— Cela, prince, dépasse la plaisanterie. Je vous refuse formellement ma fille. Bedleben leva les épaules.

— Allons donc ! Non seulement vous ne me la refuserez pas, mais vous allez même devenir mon complice pour l'obliger à me céder.

— Prince !

— J'y compte si bien que j'ai combiné tout un plan d'enlèvement auquel, j'en suis certain, vous donnerez votre approbation.

— Un plan d'enlèvement ?

— Il est minuit. J'ai une voiture toute prête, des gens sûrs. A deux heures, j'enlève mademoiselle Renée, je file sur Paris, et là, je vous promets d'agir de telle sorte qu'avant huit jours, elle sera princesse.

A ces mots débités avec un sang-froid imperturbable, Brucourt se leva, et regarda le prince :

— Etes-vous ivre ou fou ?

— Vous refusez donc ?

— Il le demande ! Voyons, prince, vous avez voulu rire . . .

— J'ai parlé sérieusement.

— Et c'est à moi, père, que vous proposez de consentir à compromettre, par un acte odieux, l'honneur, le repos de ma fille !

— Les compromettre momentanément, car le mariage effacera ces légères souillures.

— Je crois, prince, que vous ferez sagement de vous retirer, de vous mettre au lit.

— Baron de Brucourt, continua Bedleben, je me vois à regret dans la nécessité d'avoir recours à des sommations douloureuses pour vous.

— Cessez ce langage ! il est une injure.

— Nous nous connaissons depuis plusieurs années, et ce qui m'a surpris, c'est que le jour où la première fois vous m'avez rencontré dans Paris, vous n'avez pas eu le souvenir de mon visage.

— Vous avais-je donc déjà vu ? fit Brucourt avec inquiétude.

— Il y a dix ans environ, le lendemain du jour où Sébastopol était tombé au pouvoir des armées alliées.

Brucourt regardait attentivement Bedleben, et tout son être trahissait la crainte qui venait de s'emparer de lui. Bedleben reprit :

— Je vous ai vu, baron, alors que vous vous appeliez tout simplement le capitaine Duvernav, alors que vous receviez le dernier soupir du commandant Jacques de

Maldrée, alors que vous étrangliez dans son lit madame Sophie Sterowska et mettiez le feu à sa maison après vous être emparé de ses biens et de ceux du fils du commandant. Voilà quand je vous ai vu. On m'appelait alors Ivan Goubine d'Eupatoria. J'ai donc bien changé depuis dix ans que jamais mon visage n'a fait trembler votre âme criminelle !

Il aurait pu parler longtemps encore : Brucourt ne semblait pas l'entendre. Il était retombé écrasé sur sa chaise longue, et ses regards égarés paraissaient ne pouvoir se fixer sur l'homme terrible, témoin de ce crime qui venait de se révéler à lui. Ce dernier continua :

—J'ai suivi dans tous ses détails l'enchaînement de vos forfaits, et si madame Sterowska n'a pas trouvé la mort dans l'incendie qu'allumentez vos mains, c'est qu'après votre départ je la sauvai. Mais elle resta folle, entendez-vous ? et depuis elle est demeurée sous ma garde, morte pour tous, vivante pour moi seul, qui savais bien que le jour où je vous retrouverais, il suffirait de vous dire qu'elle vit pour vous rendre docile à mes désirs.

Il s'arrêta de nouveau, Brucourt ne répondit pas ; mais ses yeux, prenant une expression de plus en plus épouvantable, semblaient vouloir dévorer Bedleben. Le prince feignit ne rien voir. Il reprit :

—Mes désirs, vous les connaissez. Je veux épouser votre fille, et j'avais raison. de vous dire que vous seriez le premier à vouloir ce que je veux.

Cette fois le baron se leva. Il bondit à l'autre extrémité de la chambre, arracha une épée à une panoplie accrochée aux murs et d'une voix sombre :

—Ivan Goubine ! s'écria-t-il, vous allez mourir.

Et il s'avança, l'arme haute, vers le prince. Le prince ne sourcilla pas. Ni la colère ni l'épée de Brucourt ne le terrifièrent, et lorsque le baron se trouva à trois pas devant lui, il dit froidement :

—Je vous prévient que si vous me tuez, vous êtes assuré d'aller à l'échafaud.

L'arme que tenait Brucourt s'échappa de ses mains.

—Je vous connaissais trop bien, continua le prince, pour me livrer à vous sans avoir pris toutes mes précautions. Avant de quitter Paris, j'ai écrit le récit circonstancié des événements auxquels j'ai fait allusion. Ce récit, déposé en lieu sûr, sera remis dans huit jours au procureur général de la cour de Paris, si je n'en ordonne autrement. Frappez-moi donc ?

—Un récit ! s'écria impétueusement le baron, qu'est-ce que cela prouvera, sinon votre infamie ? Quelles preuves contient-il contre moi ?

—Et le témoignage de la folle à laquelle votre présence rendra peut-être la raison, ne le comptez-vous pour rien ? Et le sergent Jabin, croyez-vous qu'il sera difficile de le convaincre de votre participation dans ces crimes qu'il soupçonne ? Et Daniel de Maldrée ?

—Assez ! assez ! murmura Brucourt.

Et le misérable tomba accroupi sur ses genoux devant le prince Bedleben.

—Qu'exigez-vous ? demanda-t-il.

Il était pitoyable.

—Je vous l'ai dit, répondit le prince, la main de votre fille. Et puisque vous m'avez déclaré que vous ne parviendriez pas à la persuader, à obtenir d'elle qu'elle consente à rompre avec M. de Maldrée pour accéder à mes vœux, ce que je vous demande, ce que j'exige, c'est que vous me laissiez libre d'employer les moyens que je jugerai bons à la rendre docile.

—L'enlever ! jamais ! jamais !

—Croyez-vous donc que je veuille la torturer, lui imposer des tourments ! Eh, mon cher baron, je ne suis pas un bourreau, mais un amoureux très tenace, voilà tout. Assurément, la belle personne commencera par se croire malheureuse lorsqu'elle aura été réduite à m'accorder sa main. Mais quand elle se verra entourée d'un amour sans limites, accablée de preuves de tendresse, son cœur se laissera toucher. On m'aime lorsqu'on me connaît, je peux vous l'assurer sans fatuité. Elle finira par nous bénir l'un et l'autre.

Et comme M. de Brucourt ne répondait pas, le prince ajouta :

—Ainsi, je l'enlève, c'est convenu ! Je ne vous demande pas de vous en mêler ;

laissez-moi faire, voilà tout. Seulement, quand nous serons partis, n'allez pas courir sur nos traces.

—Non, non, c'est impossible, s'écria vivement le baron qui s'était relevé, je ne peux entendre froidement ces choses, Je pourrais encore moins demeurer chez moi, alors que je saurais ma fille dans les angoisses que vous prétendez lui imposer. Je volerais à son secours, et si un de ses cris arrivait à mes oreilles, je crois que je vous tuerais.

—N'ayez pas cette crainte, répliqua froidement le prince. La peur de l'échafaud...

—Oh ! c'est horrible, c'est horrible, murmura Brucourt. Quel châtement !

Et de nouveau, il tomba sur ses genoux en laissant échapper les sanglots qui gonflaient sa poitrine. Le prince Bedleben restait insensible.

—Je trouve, dit-il sans sourciller, que vous prenez les choses par trop au tragique. Laissez-moi donc faire. Je ne veux pas la tuer, votre fille. Je veux la rendre heureuse. Fermez vos yeux et vos oreilles.

—Jamais ! jamais ! reprit sourdement le baron.

—Il faut pourtant s'arrêter à une décision. Nous ne pouvons passer la nuit à discuter.

Le baron se redressa lentement.

—Eh bien, dit-il, je verrai ma fille demain matin, je lui parlerai, je la convaincrs.

—Vous disiez tout à l'heure que c'était impossible.

—S'il le faut, je lui dirai...

—Lui direz-vous que vous avez trompé la confiance du commandant de Maldrée, mort dans vos bras, incendié la maison de madame Sterowska, étranglé la malheureuse, causé la mort de ses domestiques. Lui direz-vous tout cela ?

Brucourt demeurait silencieux, frémissant, écrasé, le front baissé. Le prince continua :

—Vous reculerez devant ces aveux qui vous déshonoreraient aux yeux de votre fille, qui tueraient son affection pour vous et qui, loin de la décider à vous écouter, l'éloigneraient à jamais de vous et de moi. Elle prendrait la fuite, et peut-être vous avec elle. Je ne veux pas courir ce hasard. Le parti que je propose est le seul praticable, et, en vérité, je suis bien bon de supplier tant et tant. Je veux, ai-je dit, j'exige. Baron de Brucourt, si vous ne redoutez pas la justice humaine, si vous croyez qu'elle ne saura pas découvrir vos forfaits, comme ceux que je connais, et les autres, ceux que je devine, lorsque mon testament lui en aura révélé les traces, tuez-moi, et délivrez-vous ainsi d'un homme que le jour de demain trouverait votre implacable ennemi, à moins que vous ne consentiez à devenir mon complice. Allons, décidez-vous !

Il ne suppliait pas, il ordonnait. C'en était trop. Brucourt sentait son sang se glacer dans ses veines. Tout lui manquait à la fois, la force, le courage, le sang-froid, la présence d'esprit. Il était affolé. Il pouvait tuer cet homme non moins misérable que lui, transformé en instrument de la vengeance divine pour justifier la parole sacrée : les fautes des pères retombent sur leurs enfants. Il pouvait le tuer, déclarer à sa fille que c'était en défendant son honneur qu'il était devenu assassin, s'enfuir avec elle en Angleterre ou aux Etats-Unis, se soustraire ainsi aux conséquences dont le testament du prince le menaçait. Oui, cette ressource suprême lui restait. Elle ne se présentait pas à son esprit. Tandis que le prince attendait son dernier mot, il resta hébété, stupide, roulant ses yeux agrandis démesurément, égarés, effarés ; puis, le prince ayant fait un pas vers la porte, le baron étendit les mains comme pour le supplier. Mais ses dernières forces l'abandonnèrent. Il roula sur le tapis de sa chambre, privé de connaissance, inanimé. Le prince se pencha sur lui.

—Ma foi, pensa-t-il, voici ce qui pouvait arriver de mieux pour tous. Il me laisse le temps d'agir.

Il sortit en courant de l'appartement du baron, dont il ferma la porte à clef, descendit dans le parc où il trouva son moujik qui, prévenu par lui, attendait ses ordres, après avoir préparé voitures et chevaux et averti les domestiques que son maître partait dans la nuit.

—Amène la voiture devant la porte du grand salon. Puis, place-toi près de cette porte, avec une couverture de laine, et ouvre l'œil aux signes que je te ferai.

Le prince alluma un cadelaire, car, tous les domestiques s'étant couchés, le salon était plongé dans l'obscurité. Puis, ayant laissé son moujik, il remonta au premier étage. Il arriva devant la porte de l'appartement de Renée et frappa doucement, après s'être assuré, grâce à un rayon de lumière qui s'échappait de la chambre par le trou de la serrure, que mademoiselle de Brucourt n'était pas endormie.

—Qui est là ? demanda-t-elle.

—Le prince Bedleben, mademoiselle. Êtes-vous couchée ?

—Non, pourquoi ? demanda Renée, qui avait tressailli au son de cette voix.

—Alors, mademoiselle, descendez vite. Votre père est souffrant et vous fait appeler.

—Mon père ! s'écria Renée qui ne douta pas une minute de la vérité de ces paroles et qui ouvrit la porte.

Elle était encore habillée comme pendant la soirée, d'une robe de soie bleue qui dessinait sa taille élégante, n'ayant dans ses cheveux d'autre parure qu'un camélia blanc cueilli dans les serres du château.

—J'étais avec votre père dans le salon. Nous causions tranquillement. Il s'est subitement trouvé mal.

Renée allait courir pour arriver plus vite.

—Prenez au moins un châle, un manteau. Il fait très froid dans ces corridors, lui dit le prince.

Elle se rendit à cette observation, rentra précipitamment chez elle, en sortit après s'être enveloppée dans la mante que quelques heures avant elle portait dans le parc et descendit si vite que le prince avait peine à la suivre. Il arriva cependant à la porte du salon en même temps qu'elle. René n'eut pas le temps de voir que son père n'était point dans cette pièce et qu'on l'avait attirée dans un piège. Le moujik du prince était embusqué derrière la porte. Il laissa entrer la jeune fille. Puis, sur un signe de son maître, il jeta sur la tête de Renée la couverture de laine qu'il tenait prête à cet effet et qui devait étouffer dans ses vastes plis les cris de la victime. Mademoiselle de Brucourt n'eut ni le temps de se reconnaître, ni la force de débattre. Comme une allouette prise au piège, elle fut sur le coup dans l'impossibilité d'agir. Et, presque aussitôt, elle se sentit enlever, emporter à quelques pas de là, déposer sur les coussins d'une voiture qui ne tarda pas à s'ébranler et qui l'eut mise, en quelques minutes, loin de la protection de son père.

Le lendemain de ce jour, Daniel de Maldrée, étant venu dès le matin au château, trouva la gouvernante de Renée, mademoiselle Lisbeth, dans une terreur et un abattement difficiles à décrire. Il apprit de sa bouche qu'on avait trouvé M. de Brucourt enfermé chez lui, privé de connaissance, qu'on avait dû le mettre au lit, et qu'on craignait un transport au cerveau. Quant à Renée, elle avait disparu en même temps que le prince Bedleben. Daniel devina sur-le-champ que le misérable avait enlevé son amie. Il ne pouvait douter d'elle, et il le savait, lui, capable de toutes les infamies.

—Prince, s'écria-t-il, à nous deux, maintenant.

Le même jour, accompagné du fidèle Jabin, il quitta l'Ermitage, après avoir promis à Lisbeth de la tenir au courant du résultat de ses recherches.

TROISIÈME PARTIE.

L'avenue du Roi-de-Rome, s'ouvrant devant l'Arc-de-Triomphe, pour aboutir à l'ancienne terrasse de Chaillot, est l'une des plus splendides créations du Paris moderne. C'est une voie large, aérée, majestueuse, bordée de maison monumentales, de riches hôtels, dont quelques-uns passent à bon droit pour les plus somptueux de la capitale. Parmi ces hôtels, il en est un, situé à droite, vers le milieu de l'avenue, en allant dans la direction du Trocadéro, remarquable autant par ses belles proportions architecturales que par sa physionomie mystérieuse. Il est précédé d'une cour d'honneur, qu'une grille, flanquée de deux pavillons de concierge, sépare du boulevard. Un lierre épais grimpe le long de cette grille et dérobe aux passants la vue de la façade de l'hôtel. Mais lorsque les portes s'ouvrent pour laisser entrer ou sortir une voiture, on peut voir, sous une marquise en fer sculpté, un perron monumental qui donne accès dans l'intérieur de l'habitation. L'hôtel a deux étages soutenus par de lourdes colonnes d'un style étrange rappelant celles qui soutiennent les temples indiens. Au fond de la cour, à droite et à gauche, deux passages conduisant, l'un dans une cour où sont situées les écuries et les remises : l'autre, dans un jardin dont les pelouses s'étendent devant la façade postérieure. Ce jardin, clos d'un mur élevé, est planté d'arbres touffus, transplantés à grands frais, et de plantes exotiques qui en font une merveille digne de l'opulente demeure à laquelle il sert de complément. L'intérieur de l'hôtel répond à l'extérieur. Un escalier de marbre dessert les deux étages ; sur chaque palier, s'ouvrent de larges couloirs qui donnent accès à toutes les pièces. Les salons de réception, la salle à manger d'apparat, le fumoir, la bibliothèque, la salle de billard sont au rez-de-chaussée ; les appartements intimes au premier étage, les chambres d'amis au second. Les domestiques ont leur domicile hors de l'hôtel, au-dessus des communs, de telle sorte que, le soir venu et leur service terminé, la maison reste libre de leur surveillance et entièrement réservée aux maîtres. Le mobilier n'est pas moins admirable que l'immeuble. C'est une collection merveilleuse de chefs-d'œuvre de l'art ancien et moderne. On rencontre des richesses à chaque pas. Aussi, bien que l'hôtel ait changé deux fois de propriétaire depuis que s'y déroulèrent les événements que nous racontons, le mobilier n'a pas quitté sa place. Il a été vendu et acheté en même temps que la propriété, de telle sorte que, pendant plusieurs années, rien n'a été modifié dans la physionomie de chaque pièce.

C'était le soir, vers huit heures, quinze jours après les événements qui terminent la seconde partie de ce récit. Dans une chambre située au second étage de l'hôtel, à l'extrémité droite de la façade qui regardait le jardin, une femme était seule. La chambre était entièrement tendue de velours bleu. Un tapis aux couleurs sombres couvrait le sol. Une lampe en porcelaine de Sèvres, posée sur un guéridon de bois noir incrusté d'or, répandait autour d'elle une ombre indécise. Le lit, placé dans un angle obscur, se devinait plutôt qu'il ne se voyait. En face de la porte, dissimulée par d'épaisses portières était suspendu un tableau, copie savante et fidèle du *Christ en croix* de Philippe de Champaigne, que l'on peut admirer au palais du Luxembourg. Cet homme-Dieu, penchant son front meurtri et essayant de lever les yeux vers le ciel, donnait par sa présence je ne sais quelle physionomie sinistre à cette chambre sombre comme un cercueil et qui semblait faite pour que tous les cris, qu'ils fussent causés par le plaisir ou par la douleur, y demeuraissent étouffés. La femme qui se trouvait seule en ce lieu était assise devant le feu sur un tabouret bas, les coudes posés sur ses genoux, la tête dans ses mains. Elle était jeune et belle. Mais la douleur avait déjà fait des ravages cruels dans son âme. Cela se devinait à la pâleur de son visage, à ses traits défaits, au désordre de ses cheveux

qui flottaient sur ses épaules, à ses yeux perdus dans des rêveries où la tristesse avait assurément plus de part que la joie. Cette femme, c'était Renée de Brucourt, et cette chambre, une chambre de l'hôtel du prince Bedleben. Elle y était depuis quinze jours, brisée, anéanti par le cruel événement dont l'amour féroce du prince l'avait rendue victime. Arrachée brusquement au foyer paternel, ravie à l'amour de Daniel de Maldrée, victime d'un odieux guet-apens, elle se trouvait maintenant loin de ceux qui pouvaient la protéger contre les périls incessamment accrus sous ces pas, livrée à ses propres forces et ne pouvant se défendre d'une indicible terreur, en songeant aux pathétiques circonstances de son enlèvement. Tout d'abord revenue à elle et se sentant dans une voiture emportée par des chevaux rapides, à côté de son ennemi le plus cruel, elle avait essayé la résistance. Elle s'était débattue, voulant se précipiter par la portière. Le prince la contint. Doué d'une force herculéenne, il l'avait réduite à l'impuissance en disant :

— Je vous supplie et au besoin je vous ordonne de vous apaiser. Par ce qui vous arrive, vous pouvez voir de quoi est capable la passion que vous m'avez inspirée. Maintenant que j'ai entrepris la lutte contre vous que j'adore et qui m'obligez à ces moyens violents, j'irai jusqu'au bout. Je suis décidé à vous tuer plutôt que de vous céder à un autre. Si donc, avant notre arrivée à Paris, vous tentiez de vous échapper de mes mains, de me fuir, d'appeler au secours, je vous poignarderais, je vous le jure. Ne m'obligez pas à vous prouver que je n'ai qu'une parole.

Je vous respecterai, je m'y engage, et j'attendrai patiemment que l'amour que doivent vous inspirer des ardeurs capables même du crime, ou la lassitude vous pousse dans mes bras. Jusqu'à ce jour, ma maison deviendra votre demeure, une chambre votre prison : l'unique supplice auquel je vous condamnerai sera de me recevoir et de m'écouter. Je vous obligerai à m'aimer ; vous ne sortirez de mon hôtel qu'avec le titre de princesse, et parée de mon nom. Vous serez ma femme. Je le veux.

Ce langage ferme, résolu, criminel, ramena Renée au calme. Mais en ces tristes circonstances, elle n'avait pas perdu l'espoir de se soustraire à cet amour brutal qui ne lui inspirait que de l'horreur. Sans chercher à s'expliquer comment il se pouvait faire que son père ne se fût trouvé là pour la protéger, elle résolut de feindre une obéissance absolue ; l'âme déchirée, mais contenue par la grandeur du souvenir de Daniel, par le sentiment de sa dignité, se roidissant contre la persécution infâme dont elle était l'objet, elle se résigna. Elle ne descendit de voiture qu'à Paris, après un voyage qui ne dura pas moins d'une journée. Arrivée à l'hôtel de Bedleben, elle fut conduite par le prince lui-même à la chambre qui lui était destinée.

— Voici votre appartement, dit-il. Rien ne vous y manquera que la liberté. Une femme restera à vos ordres et les exécutera avec empressement. Ne tentez pas de la corrompre. Elle ne vous comprendrait pas. N'essayez pas davantage de fuir. Vous êtes gardée à vue. Il en sera ainsi jusqu'au moment où il vous conviendra de vous unir à moi par les liens du mariage. Ce jour-là un prêtre viendra nous bénir, et, dès le lendemain vous serez libre. Je reste à votre disposition, et j'accourrai à l'heure où il vous conviendra de me faire appeler. Votre réputation ne court aucun danger, puisque tout le monde vous croit à Brucourt auprès de votre père. Quant à lui, il est convaincu que c'est de votre plein gré que vous vous êtes enfuie avec moi, et comme il sait que cette aventure ne peut finir que par un mariage, il n'éprouve pas des inquiétudes telles qu'il y ait lieu de vous en préoccuper.

Renée ne répondit pas. Elle avait pris le parti du silence. Elle jeta sur le prince un regard chargé de mépris. Il se retira. Une femme de chambre russe, qui n'entendait pas un mot de français, vint se mettre aux ordres de la jeune fille. On lui servit un repas qu'elle toucha à peine, et elle s'endormit, le soir venu, après avoir poussé contre la porte les meubles les plus lourds et s'être en quelque sorte barricadée chez elle. Elle était arrivée durant la nuit. Au matin elle courut à la croisée. Un vaste jardin entouré de murs élevés, au-delà desquels on ne voyait que des terrains vagues, s'offrit à ses regards. On était en hiver. Sous un ciel brumeux et gris, la neige couvrait les pelouses et les arbres. Elle comprit combien serait rigoureuse sa captivité et pleura amèrement. Peu à peu, cependant, elle parvint à s'apaiser. Elle envisagea froidement sa situation. Elle se dit qu'elle ne se sauverait qu'en oppo-

sant aux coupables desseins du prince une patience inaltérable ; qu'en attendant le terme de son emprisonnement, elle devait feindre un calme profond, étudier les lieux dans lesquels elle était enfermée, et tenter de tromper la surveillance de ses gardiens, dont elle ne connaissait ni la puissance ni le nombre. Elle pria et fut rassérénée, fortifiée. Quinze jours, — un siècle — s'écoulèrent ainsi sans qu'elle vit le prince, et c'est le soir du quinzième que nous l'avons trouvée seule dans cette chambre d'où elle n'était pas encore sortie depuis son enlèvement. A quoi pensait-elle ? On le devine. A son père, à Daniel, aux inquiétudes qu'ils devaient éprouver, aux moyens de s'enfuir, aux résolutions à prendre pour conjurer le danger qui l'entourait de toutes parts. C'est au milieu de ces méditations douloureuses qu'elle entendit dans le couloir voisin un bruit de pas. Presque aussitôt la porte s'ouvrit et elle vit apparaître le prince Bedleden. Elle se leva.

— Prince, dit-elle, d'un accent d'où la colère le disputait au mépris, vous manquez à votre parole.

— En quoi, je vous prie ?

— Vous m'aviez promis de ne pas troubler ma captivité par votre présence.

— Non, non, fit-il vivement, je ne vous ai rien promis de semblable. Ce que j'ai promis, c'est de vous respecter, mais non de renoncer à vous parler de mon amour.

En prononçant ces mots, il eut l'audace de s'asseoir.

— Ne reviez-vous pas à des sentiments plus raisonnables ? Persistez-vous à me tenir rigueur ? demanda-il en mettant dans sa voix toute la douceur dont il était capable. Qu'espérez-vous donc ? M'échapper ? C'est impossible. Vous soustraire à mes désirs ? Vous n'y pouvez sérieusement compter. Vous condamnerez-vous à ma captivité éternelle et ne craignez-vous pas de lasser ma patience ?

— Et vous dites que vous m'aimez ! s'écria Renée qui voulait encore tenter d'adoucir ce personnage brutal et féroce comme un coaque. Si vous m'aimiez, vous plairiez-vous à me persécuter ? Si vous m'aimiez ne formeriez-vous pas des vœux pour me voir heureuse, dussiez-vous souffrir au spectacle de mon bonheur ! M'auriez-vous violentée ! Serai-je votre captive ? Non, non ! je ne croirai jamais à un amour qui, jusqu'ici, n'a pu que torturer mon cœur, troubler ma vie et se présenter à moi comme un objet d'horreur ?

— Que fallait-il donc pour vous convaincre de mon amour ?

Renée ne répondit pas.

— Vous voyez bien, répondit le prince, que vous ne vouliez me laisser aucun espoir. Votre silence m'en est un aveu. Ah ! je sais bien que si vous aviez pu prévoir à quelles extrémités j'en arriverais, vous n'auriez pas craint de jouer une comédie, dans le but de me laisser espérer que vous pourriez me prendre en pitié, et qu'après m'avoir trompé, vous n'auriez permis à la vérité de se faire jour qu'après vous être mise hors de ma puissance. J'ai bien deviné toutes ces choses, et c'est pour cela que vous êtes ma prisonnière. Oui, c'est vous qui m'avez entraîné dans ces violences, parce que j'étais résolu, je le suis encore, à ne vous céder à aucun prix, à qui que ce soit. Assurément la conduite que j'ai pu tenir n'est pas celle d'un amoureux ordinaire. Ce n'est pas M. de Maldrée qui vous aurait disputée ainsi à un rival. Je sais quelles sont ses théories. Je sais qu'il était capable de renoncer à vous si vous l'aviez exigé ; de souffrir en silence plutôt que de se permettre une tentative contraire à vos désirs. Mais de telles tergiversations ne sont point pour une âme comme la mienne. J'ai au cœur un amour qui me brûle, qui a pénétré tout mon être. Haissez-moi ! libre à vous. Mais un jour vous m'appartenez, et je compte qu'arrivant à partager mon amour, vous me pardonnerez.

— Jamais ! jamais ! s'écria impétueusement Renée. Plutôt mourir que d'être la femme d'un homme pour qui je ne peux avoir que du mépris : car vous ne valez même pas que je vous haïsse.

— On dit ces choses à présent. Mais après six mois de captivité, le langage se modifie.

— Six mois ! Avant que six mois se soient écoulés, je serai morte ou loin d'ici.

— Loin d'ici, non ! Morte, j'en doute, car vous êtes jeune et robuste. Je connais vos idées religieuses et je sais que vous ne chercherez pas à attenter à vos jours.

— Je mourrai plutôt que de vous épouser, répéta Renée.

Mais quelque effort qu'elle fit pour paraître énergique, ses forces la trahirent. Elle fondit en larmes.

—Je m'y attendais, répliqua Bedleben. Pleurez, pleurez : vous êtes plus belle ainsi. Le spectacle de vos larmes ne m'ébranlera pas, et vous obliger à les verser, c'est vous obliger encore à penser à moi.

—C'est infâme ! murmura la jeune fille accablée par l'immensité du péril qui la menaçait.

Tout à coup, frappée d'une idée subite, Renée dit au prince :

—Je veux croire que l'amour vous rend fou jusqu'à la cruauté, jusqu'à l'infamie. Mais, cet amour, aurait-il germé dans votre cœur si, au lieu d'être riche, j'eusse été pauvre ?

Le prince se mordit les lèvres.

—Croyez-vous donc que votre dot me soit nécessaire ?

—Je sais que vous vous dites riche, que vous le faites croire. Mais je devine que la perspective d'une dot opulente n'a pas été étrangère à cet amour venu soudainement en vous, avant même que vous m'ayez vue. Eh bien, je peux vous enrichir, si vous consentez à me rendre la liberté. Je suis en votre pouvoir. Fixez le prix de ma rançon.

Il s'était déjà remis, secoua la tête et répliqua :

—Je vous aime. C'est vous que je veux et non votre dot.

—Sortez, sortez ! fit Renée en s'élançant vers lui. N'espérez pas me convaincre ni me contraindre. Je me défendrai et contre vos obsessions, et contre la lassitude sur laquelle vous comptez.

Le prince se leva, comme s'il eût redouté que la jeune fille ne se portât à un acte de violence.

—Je ne serai pas toujours votre esclave ; mon père saura me retrouver.

—Votre père ! s'écria-t-il, mais il sait où vous êtes et il ne tentera rien pour vous enlever de ma maison.

—Vous mentez !

—Faut-il donc vous dire toute la vérité ? demanda le prince avec un accent où la solennité se mêlait à l'ironie.

Il s'arrêta quelques secondes ; puis comme le regard de Renée semblait le provoquer à parler, il reprit :

—Votre père a commis jadis un grand crime, demeuré ignoré, et dont seul j'ai connaissance. J'en possède les preuves, et c'est parce que votre père sait que, d'un mot, je peux le couvrir de déshonneur et de honte, l'envoyer même à l'échafaud, que j'ai pu vous enlever, que vous êtes ici avec son consentement et que vous y demeurerez autant qu'il me plaira, sans que j'aie à craindre son intervention, ni vous à l'espérer.

—Un crime ! mon père ! fit Renée affolée.

—Croyez-vous donc, continua le prince, que je me serais engagé dans cette aventure sans avoir garanti ma sûreté ? Je voulais vous cacher ces choses. Vous m'obligez à les dévoiler. D'ailleurs, autant en finir, et, pour vous guérir en même temps de votre amour pour M. de Maldrée, je pousserai les aveux jusqu'au bout. Apprenez donc que vous ne pouvez épouser Daniel.

—Daniel ?... Je ne peux ?...

—Non ! car il y a du sang entre vous.

L'œil de Renée l'interrogea plein d'anxiété. Il reprit avec une volubilité satisfait :

—Votre père n'a pas toujours porté le nom de Bruccourt sous lequel il est connu aujourd'hui. Il fut un temps où il s'appelait Duvernay. Il était alors capitaine. Un jour, au lendemain d'un combat héroïque et sanglant qui eut la Crimée pour théâtre, il trouva sur le champ de bataille, parmi les morts, un officier grièvement blessé. Cet officier, c'était le père de l'homme que vous aimez. Il allait mourir loin de son pays, loin de son fils. Ce fils, il le confia au capitaine, en lui avouant que sa fortune était en grande partie entre les mains d'une femme polonaise qu'il était à la veille d'épouser. Il mourut après cet aveu. Votre père se rendit auprès de cette femme, qui habitait non loin du champ de bataille, l'étrangla, mit le feu à sa maison, après s'être emparé de l'héritage destiné à Daniel de Maldrée, et c'est cet

héritage qui lui a permis de vous entourer, vous, sa fille, d'opulence et de bien-être. Ce crime odieux avait eu un témoin. C'était moi. Après le départ de votre père, je pénétrai dans la maison incendiée. J'arrachai sa victime à la mort et je la ramenai folle dans ma demeure. Elle vit encore, prête à se redresser contre celui qui voulut l'assassiner. Voilà pourquoi vous ne pouvez épouser Daniel de Maldrée, et voilà pourquoi votre père ne vous défendra pas contre mon amour. Je pourrais ordonner. Le reconnaissez-vous, maintenant ? Eh bien ! je prie. Consentez-vous à devenir ma femme. Vous rassurerez à jamais votre père, qui saura bien que l'époux de sa fille ne le trahira pas. Nous ferons parvenir à Daniel une somme égale à celle qui lui fut ravie, et tout ce passé monstrueux que j'ai dû vous révéler sera enseveli dans le mystère de l'oubli.

Renée, terrassée par ces confidences, était hors d'état de penser, ne comprenant qu'une chose, c'est que les mains de son père étaient ensanglantées, souillées, qu'elle était la fille d'un voleur, d'un assassin, que l'homme auquel elle avait donné son cœur, voué sa vie, était la victime de celui auquel elle devait le jour. Le prince devina qu'il n'avait qu'à se retirer. Le parti violent auquel il s'était arrêté et qu'il venait d'exécuter devait entraîner une décision. Il l'espérait conforme à ses vœux, en se disant que Renée chercherait, en l'épousant, à sauver son père de l'échafaud et mettre entre elle et Daniel de Maldrée une barrière infranchissable.

Mais, soudain, un cri terrible, qui tenait à la fois d'un éclat de rire et d'un gémissement, fit vibrer les murs de la chambre. Le prince tressaillit. Renée leva la tête. En même temps la porte s'ouvrit. Le visage d'un moujik, le même qui avait été complice de l'enlèvement de Renée, apparut pâle, effaré. Cet homme prononça quelques mots en langue russe :

— Imbécile ! s'écria le prince.

Et il se hâta de sortir, précédé par le domestique qui donnait les signes d'une terreur profonde. Renée resta seule. Les révélations du prince Bedleben étaient tombées sur son cœur comme autant de coups imprévus et terribles. Le prince était encore devant elle ; l'accent de sa voix n'avait pas cessé de se faire entendre que, déjà, elle avait mesuré la profondeur de l'abîme où elle se trouvait soudainement entraînée. Il fallait renoncer à Daniel. Elle ne pourrait plus avoir pour son père ni estime ni amour. Tout au plus, lui restait-il dans le cœur une immense pitié pour ce criminel qui lui tenait de si près et dont elle s'expliquait maintenant les hallucinations, les attitudes étranges. Elle n'avait eu aucune peine à ajouter foi aux assertions de Bedleben, car elle se rappelait encore la nuit épouvantable durant laquelle elle avait arrêté le bras de son père prêt à frapper Jabin, alors qu'il avait feint une folie momentanée pour expliquer sa tentative criminelle. Ainsi, elle était atteinte dans les deux plus chères affections de sa vie. Elle allait maintenant rester, pantelante et blessée, à la merci de son persécuteur, sans avoir, pour la protéger contre les périls qu'il dressait sous ses pas, l'espérance qui l'avait soutenue jusqu'à ce jour. Elle était seule, désormais, pour échapper aux obsessions du prince, elle ne pouvait compter ni sur son père, ni même sur Daniel. Réduite à se défendre seule, elle s'éleva, avec une audace rare chez une femme, jusqu'à la hauteur des obstacles accumulés devant elle. D'abord, elle résolut de répondre aux prières, aux menaces, par le mépris, l'indifférence et la résistance ; de redoubler d'efforts pour recouvrer sa liberté, de périr plutôt que de succomber. Si elle était assez heureuse pour échapper à son tyran, elle rejoindrait son père, et, tout en feignant d'ignorer son passé, elle l'obligerait à quitter la France pour que Bedleben ne pût se venger sur lui de ses rigueurs à elle. Puis, elle tâcherait de retrouver Daniel, et loin de considérer qu'une barrière infranchissable était entre eux, elle lui rappellerait ses serments, son amour, et deviendrait sa femme. Alors, elle l'entourerait de tendresse et travaillerait avec tant d'énergie et de persistance à le rendre heureux qu'elle réparerait ainsi les torts de M. de Brucourt envers lui. Si jamais Daniel apprenait la vérité, elle implorerait le pardon de son père et dirait à son mari :

— Je savais tout. Mais, en vous laissant ignorer que le passé de nos familles n'avait plus de secrets pour moi, en me donnant à vous qui m'aimiez éperdument,

en vous rapportant sous forme de dot la fortune qui vous fut dérobée, j'ai cru accomplir mon devoir.

Telles furent les résolutions qu'arrêta la vaillante fille. Les ayant prises, elle se sentit pleine de courage. C'est durant la nuit qu'elle se dicta pour l'avenir un plan de conduite, avec la volonté, si les espérances ne se réalisaient pas, de mourir ou de se jeter dans un cloître. Au matin, elle goûta quelque repos. A son réveil sa première pensée fut pour Dieu. Elle l'implora, lui demandant de lui conserver, dans ces jours difficiles, la volonté, le sang-froid, la vaillance. Désormais, une vie nouvelle commençait. Elle allait étudier les lieux dans lesquels on la retenait captive, les habitudes, l'entourage du prince, feindre avec lui, s'il le fallait, et quelque horreur qu'un tel rôle lui inspirât, chercher enfin à correspondre avec le dehors.

Il était neuf heures environ. La femme qui servait Renée entra, lui apportant une tasse pleine de chocolat qu'elle déposa sur une table. Cette femme était vieille laide ; son visage exprimait à la fois la lâcheté et la servilité ; elle avait été élevée dans la crainte salutaire du bâton. On eût dit qu'elle était sourde et muette, et c'est par signes que Renée lui donnait ses ordres. On la nommait Catherine. Elle allait sortir quand tout à coup un cri se fit entendre, cri déchirant, cri d'angoisse, semblable à celui que Renée avait entendu la veille sans pouvoir s'en préoccuper, tant était grande son émotion. Ce cri la bouleversa. Une femme qu'on égorge ne gémit pas autrement.

—Qu'est-ce donc ! demanda-t-elle vivement.

Pour toute réponse. Catherine se signa. Puis elle sortit, fermant à clef, la porte de la chambre. Renée s'approcha vivement de cette porte, appuya son front contre la boiserie que couvrait une tenture de velours et prêta l'oreille. Dans le corridor, on marchait à pas précipités. Les gémissements qu'elle avait entendus redoublaient. Ils venaient du fond de l'aile droite, autant qu'elle put le comprendre. Elle s'avança vers la croisée et machinalement, souleva le rideau, regardant dans le jardin. Elle était là, depuis quelques instants, quand tout à coup plusieurs personnages sortant de l'hôtel s'engagèrent dans la grande allée. Il se passa sous les yeux de la jeune fille quelque chose d'extraordinaire. Une femme venait d'entrer dans le jardin, ou plutôt de s'y précipiter, fuyant deux individus qui la poursuivaient, derrière lesquels marchait Catherine levant les bras, en signe de désespoir et de terreur. Cette femme poussait des cris effroyables. Il eût été difficile, à la distance où la voyait Renée, de dire son âge avec exactitude. Il était cependant permis de croire qu'elle n'avait pas quarante ans, car ses traits, malgré leur décomposition et bien que vieillis par une souffrance intime, conservaient une pureté qui affirmait sa beauté passée. Ses yeux étaient grands, égarés, profonds ; ses cheveux en désordre, ses membres maigres et décharnés. Son costume se composait d'une robe de chambre en drap gris, serrée à la taille par une cordelière. Il suffisait d'apercevoir cette créature pour deviner qu'elle subissait un mal horrible. Elle était folle. Pourquoi fuyait-elle ainsi ? Dans sa course échevelée, elle parcourait les allées du jardin, franchissant les plates-bandes, déchirant ses mains, son visage, ses vêtements aux arbustes épineux, traversant les pelouses, renversant sur sa route les vases en marbre. Les deux hommes qui la poursuivaient pour s'emparer d'elle, étaient agiles, ardents à la vouloir rejoindre ; elle se montrait plus agile qu'eux, et lorsqu'ils croyaient la tenir, elle leur échappait avec une merveilleuse adresse. A un moment, elle se trouva acculée contre le lierre, et de telle sorte que les hommes crurent qu'elle allait enfin tomber en leur pouvoir. L'un d'eux la saisit même à la cordelière qui serrait la robe de chambre autour de ses reins. Mais elle se jeta sur lui, égratigna profondément son visage, et lui causa une si vive douleur, qu'il s'écarta en hurlant. Elle s'enfuit en riant d'un rire sinistre, et fut en une minute à l'autre extrémité du jardin, placée derrière un arbre d'où elle leur adressait des gestes horribles, en faisant des grimaces.

Renée assistait frémissante à ce spectacle. Soudain, un nouveau personnage apparut dans le jardin. C'était le prince. Le visage impassible, la cigarette à la bouche, il s'avança vers la folle, en jouant avec une cravache que tenait sa main droite. Ses yeux avaient une expression étrange. On eût dit qu'il voulait magnétiser la malheureuse. Il ne s'arrêta que lorsque trois pas seulement le séparèrent d'elle. Il leva sa cravache et prononça quelques mots qui parvinrent jusqu'à Renée

sans qu'elle pût les comprendre. L'œl hagard, l'écume aux lèvres, la folle, en le voyant venir, avait subitement cessé ses contorsions et ses gestes. Une expression de terreur envahit son visage. Elle recula lentement, baissant le front, les bras pendants le long du corps. Puis, lorsque le mur qui se trouvait derrière elle l'empêcha d'aller plus loin, elle s'accroupit en hurlant. Le prince s'élança, la saisit au collet, la frappa rudement de sa cravache et appela les hommes demeurés derrière lui. Ceux-ci se précipitèrent. La folle fut saisie et entraînée, criant toujours, se débattant, et lorsqu'un de ses bras était libre, portant les mains à son cou, comme si elle eût voulu se défaire d'une corde invisible qui la serrait à l'étrangler. Quand elle eut quitté le jardin, le prince, resté seul, promena les yeux autour de lui, puis les leva vers la croisée de la chambre de Renée. La jeune fille n'eut que la temps de se jeter en arrière pour n'être pas aperçue et vint tomber haletante et terrifiée dans un fauteuil. Presque aussitôt, elle entendit les cris se rapprocher, un groupe de gens passer en tumulte devant sa porte. Elle comprit qu'on ramenait la folle dans l'appartement qu'elle occupait et d'où elle s'était enfuie.

Quelle est cette femme ? se demanda-t-elle d'abord, en proie à un trouble inex-primable.

Mais ses souvenirs lui revinrent aussitôt, Elle se rappela que la veille, le prince, en lui racontant l'histoire du baron de Brucourt, avait fait allusion à la fiancée de Jacques de Maldrée, étranglée par Duvernay qui, sauvée par le Russe, était restée folle et en son pouvoir. Cette pensée que la misérable créature qu'elle venait de voir était l'une des victimes de son père, glaça d'épouvante le cœur de Renée. Ses douloureuses réflexions furent interrompues par l'arrivée du prince. Étant entré, il lui dit brusquement :

— Je voulais, afin de ne pas troubler votre repos, vous laisser ignorer que madame Sophie Sterowska, arrachée par moi à une mort certaine, habite cet hôtel. Les cris qu'elle a poussés et que vous avez sans doute entendus, m'obligent à vous révéler ce mystère. Apprenez donc que la seule des victimes de votre père qui ait échappé au trépas, habite sous le même toit que vous. Mais apprenez aussi que si jamais le baron de Brucourt se trouvait sur sa route, elle le tuerait.

Le prince se retira sans ajouter un mot. Quant à Renée, cette terrible scène, loin de détruire ses espérances, les raffermir. La pensée qu'elle n'habitait pas seule cette maison, qu'il y avait à côté d'elle une victime intéressante, la rassura. Le prince n'avait permis à cette pauvre folle de vivre et ne l'avait amenée de Crimée en France que pour l'avoir sous la main, prêt à s'en servir contre Brucourt, si ce dernier résistait à ses volontés. Or, il était bien évident que le prince n'avait rien tenté depuis dix ans pour guérir madame Sophie, pour l'arracher aux égarements de la démence. Il semblait même, d'après ce que Renée venait de voir, que les traitements que Bedleben faisait subir à la malheureuse n'avaient pour but que d'aggraver son état, de l'enfoncer davantage dans l'abîme où gisait sa raison.

— Est-elle vraiment incurable ? se demandait Renée ; n'existe-t-il aucun moyen de la guérir ? Si j'étais assez heureuse pour accomplir ce miracle, ne me témoignerait-elle pas une reconnaissance sans bornes ; et, si mon père fut son persécuteur, ne lui pardonnerait-elle pas en se rappelant que c'est à moi qu'elle devrait sa guérison ? Le prince la maltraite, elle doit le haïr ; si elle possède encore quelques heures de raison, il me sera facile, alors que je suis comme elle, quoique à un autre titre, victime de Bedleben, de conquérir sa confiance. Je pleurerai, à ses pieds, je vouerai, s'il le faut, ma vie à son service, afin de lui donner une compagne, et lorsqu'elle saura que Daniel de Maldrée m'aime et qu'il est aimé, par gratitude pour moi, elle oubliera ou feindra d'oublier les maux que mon père lui fit subir. Seulement, comment arriver jusqu'à elle ?

Cette question troublait Renée. Elle devinait bien qu'elle ne parviendrait à rencontrer la folle, à pouvoir demeurer auprès d'elle, qu'en traversant des aventures redoutables. Ce trouble fut de courte durée.

— Il faut sortir d'ici, se dit-elle, ne serait-ce que pendant une heure, pour connaître en quel lieu elle est enfermée.

Elle était arrivée la nuit à l'hôtel du prince. La voiture était entrée dans une cour ; c'est alors seulement qu'elle avait mis pied à terre ; elle ignorait donc en quel quartier elle se trouvait. Mais ce qui était demeuré présent à son souvenir,

c'est la configuration des lieux qu'on lui avait fait traverser pour arriver jusqu'à la chambre dans laquelle elle était enfermée.

D'après ces renseignements et d'après ce qu'elle avait entendu, il était certain que la folle était au même étage qu'elle, de l'autre côté de l'escalier. Elle savait encore que l'appartement du prince était au premier étage. En conséquence, il lui serait possible, si elle parvenait à ouvrir la porte de sa chambre, de se rendre durant la nuit auprès de madame Sophie. Tout en pensant aux combinaisons qui pouvaient réussir, elle avait ouvert la croisée qui, nous l'avons dit, prenait jour sur le jardin. Elle se pencha pour voir, si cela était possible, quels voisins elle avait. Elle ne vit rien d'abord, que des toits de tous côtés. Mais, s'étant penchée davantage, elle entrevit à l'extrémité d'une ligne découverte sur l'horizon, le sommet de l'Arc de triomphe de l'Etoile. Elle poussa un cri de joie ; elle ne pouvait plus douter qu'elle fût dans Paris. Elle se réjouissait de savoir que l'hôtel du prince Bedleben était situé dans le voisinage du bois de Boulogne. Celui de son père était à deux pas de là avenue d'Eylan. Elle ferma la croisée, revint vers la porte et, soulevant la tenture, se mit à examiner la serrure qui ressemblait à toutes les serrures. Mais encore fallait-il une main plus forte que celle d'une jeune fille pour la forcer, et, d'ailleurs, elle n'aurait pu le faire sans s'exposer sûrement au danger de voir sa tentative découverte. Elle ne pouvait donc rien espérer de ce côté, à moins d'un oubli de la femme de service, ce qui était bien invraisemblable. Alors, les romans qu'elle avait lus revinrent en foule à sa mémoire. Elle se rappela qu'il existe souvent des portes secrètes. Peut-être, sous l'épais velours qui couvrait les murs de sa chambre, trouverait-elle une ouverture qui lui permettrait de passer. Elle se mit à marcher autour de l'appartement, frappant la muraille avec la main. Soudain, le coup qu'elle venait de frapper résonna moins sourd que les autres. En cet endroit, au lieu d'un mur en pierre, il y avait une cloison en bois et du vide derrière cette cloison, qui se trouvait à la tête du lit, cachée par les rideaux, de telle sorte que le velours dont la chambre était tendue en cet endroit pouvait être déchiré sans qu'on s'en aperçut. Il faut avoir connu les amertumes d'une rigoureuse captivité pour comprendre quelle joie remplit le cœur d'un prisonnier lorsqu'il entrevoit la possibilité de devenir libre.

—Je déchirerai la tenture, pensa Renée ; ici, je dois trouver une porte.

Elle colla son oreille contre la cloison. Elle n'entendit d'abord aucun bruit. Son cœur battait avec violence. Mais des pas ayant résonné dans le couloir, elle se rejeta en toute hâte dans le milieu de la chambre. Catherine entra, apportant le repas que la jeune fille avait coutume de prendre à midi. Renée se mit à table ; Catherine la suivit silencieusement. Le repas terminé, elle se retira, et de nouveau Renée se trouva seule.

—Faut-il se mettre à l'œuvre en ce moment ? se demanda-t-elle. Ne vaut-il pas mieux attendre la nuit afin de ne pas m'exposer à être surprise par le prince ?

Elle se décida à attendre. Quelle que fût son impatience, sa prudence était plus grande encore. L'après-midi se passa comme de coutume. Vers cinq heures, Catherine revint, chargée d'une immense corbeille, d'où, elle retira deux robes, du linge et divers objets nécessaires à une femme. Renée était entrée chez Bedleben avec les vêtements qu'elle portait au moment de l'enlèvement. Le prince lui prouvait qu'il prenait soin d'elle. Quand les vêtements eurent été déballés, Catherine remit une lettre à Renée. Cette lettre était du prince. En voici la teneur :

“ Je suppose que les vêtements et le linge que j'ai fait acheter pour votre usage vous conviendront. Je n'ai pas le dessein, alors que vous m'obligez à user de rigueur avec vous, de vous maltraiter, ni d'ajouter, aux souffrances morales que vous endurez par votre faute, une douleur physique. Si donc il vous est agréable de vous promener, de prendre l'air, vous n'avez qu'à dire un mot au moujik que Catherine a toujours à sa disposition, et il vous conduira dans le jardin. De même, s'il vous est cruel de manger dans votre chambre, je serai heureux que vous me fassiez l'honneur de vous asseoir à la même table que moi. Quand vous aurez lu cette lettre, faites un signe à Catherine. Elle appellera le moujik, qui entend assez le français pour recevoir vos ordres.” Renée réfléchit un moment. Puis, obéissant malgré sa répugnance à une tentation violente, elle fit un signe. Catherine comprit, car elle ouvrit la porte, et le moujik, rentra. C'était un homme de quarante

ans environ, grand, doué d'une force peu commune, ayant un visage caché aux trois quarts dans une barbe rousse, aux poils rudes, un front étroit et bas, des yeux gris sans expression. En le regardant, Renée se demandait si elle pourrait jamais l'intéresser à son sort.

—J'essayerai, se dit-elle.

Et, tout haut, elle demanda :

—Quel est ton nom ?

—Alexis, demoiselle, répondit-il d'un accent dur et d'une voix gutturale.

—Es-tu au service du prince depuis longtemps ?

Depuis le jour où il est devenu le maître du pays dont je suis serf, depuis dix ans.

—Lui es-tu dévoué ?

Alexis ne répondit pas. Catherine, ne pouvant comprendre un mot à cet entretien, restait immobile et les yeux baissés. Renée renouvela sa question.

—Je subis mon sort, répondit cette fois Alexis avec simplicité. Le père qui est au ciel le veut ainsi.

—Si je te demandais un service, me le rendrais-tu ?

Le serf, qui penchait son front, le releva lentement, regarda fixement Renée, parut hésiter, et finalement garda le silence.

—Vas-tu souvent au dehors ? reprit Renée.

—Il m'est interdit de sortir.

—Mais ne parles-tu pas avec les autres domestiques ?

—Ils sont comme moi. Un seul est Français, c'est celui qui correspond avec les fournisseurs. Il est courbé sous la main du maître plus encore que nous.

—Pour quelle cause ?

Pas de réponse.

—Alors tu ne connais pas l'étendue de tes droits, continua Renée. Tu es ici sur une terre libre. Tu peux quand tu voudras, quitter ton maître, sans qu'il puisse, ni t'atteindre, ni te réclamer, ni te châtier. Le sais-tu ?

Le visage d'Alexis exprima une surprise telle, que Renée se demanda d'abord s'il avait compris les paroles qu'elle venait de prononcer. En interrogeant ainsi Alexis, elle avait voulu savoir si elle pourrait compter sur le dévouement du moujik. Mais elle n'espérait pas que l'entretien aurait pour résultat de lui donner si vite un appui. Aussi sa joie fut grande lorsqu'elle entendit Alexis lui dire, sans changer d'attitude ni de ton :

—La femme qui est auprès de vous est l'âme damnée du maître. Elle ne comprend pas ce que nous disons, mais elle peut le deviner par la longueur de notre entretien. Ne vaut-il pas mieux que je revienne ?

—Oui, reviens ce soir, quand ton maître sera sorti.

—Et s'il ne sort pas ?

—Alors, viens me prendre demain, dès le matin, pour me conduire dans le jardin. Nous causerons en promenade.

Alexis s'inclina.

—Demoiselle, dois-je dire au maître que ce soir tu mangeras avec lui ?

—Dis-lui que j'accepte son invitation, répondit Renée.

Alexis sortit. Renée, restée seule, s'occupa de sa toilette, qu'elle avait négligée durant les derniers jours, trop préoccupée par les périls de sa situation, pour songer à se faire belle. Le soir, à sept heures, le prince entra chez elle,

—Vous m'avez fait la grâce d'accepter mon invitation, dit-il, le sourire aux lèvres.

—Vous ne devez pas me remercier, répondit vivement Renée. Ma captivité est dure. Pourquoi le cacherais-je ? C'est uniquement dans le but de me procurer une distraction que je consens à sortir de cette chambre pour aller m'asseoir à la même table que vous.

—Je ne m'attendais pas à un autre langage, reprit le prince.

Et, souriant, il offrit son bras à Renée. Elle l'accepta. Ils descendirent lentement l'escalier, qu'embaumait le parfum des fleurs les plus rares, qu'éclairait un lustre gigantesque suspendu à la voûte couverte de peintures.

—Voyez, dit le prince, ne seriez-vous pas plus heureuse si, au lieu de me suivre

comme une esclave, vous étiez avec moi parce que vous auriez le droit d'y être ! Renée, il ne tient qu'à vous de changer votre sort.

Elle ne répondit pas.

— Elle y viendra ! elle y viendra ! se disait le prince.

Ils étaient au bas de l'escalier. A leur droite s'ouvrait la salle à manger. De chaque côté de la porte, se tenait un domestique russe, au visage farouche.

— J'en ai dix ainsi, fit Bedleben en les désignant à Renée. Chez moi, toutes les issues sont gardées de la sorte.

— C'est me dire que je ne dois pas songer à m'échapper. Avez-vous peur que je veuille fuir ?

— Et sait-on ce qui peut pousser d'idées audacieuses et folles dans la tête d'une fille comme vous ?

Ils entrèrent dans la salle à manger. C'était une pièce somptueuse, meublée avec un luxe extrême. La table, dressée dans le milieu de la salle, semblait écrasée sous le triple poids de l'argenterie, des cristaux et des fleurs. L'atmosphère était chargée de parfums étranges. Renée, saisie à la gorge par ces odeurs capiteuses, devint très pâle.

— Êtes-vous souffrante ? demanda-t-il avec empressement.

— Oh ! de l'air ! de l'air ! murmura-t-elle.

Il courut à la croisée qui donnait sur le jardin et l'ouvrit. Une brise glaciale entra subitement, agitant la flamme des lampes. Renée fut soulagée. Elle prit place à table en face du prince. Le dîner fut servi par deux domestiques qui semblaient sourds et muets, tant était grande l'impassibilité de leur visage.

— Savez-vous, objecta soudain le prince, que si je ne connaissais les caprices des femmes, j'aurais lieu d'être bien surpris de vous voir ici, calme, en face de moi, tolérant que je vous offre à dîner ?

— Cela n'a rien de surprenant, fit-elle. Je ne voulais mourir ni de faim, ni d'ennui. Toujours seule dans ma chambre ! . . .

— N'est-ce pas plutôt que vous espérez m'adoucir et vous faire prendre en pitié, en vous montrant meilleure que vous ne l'avez été depuis deux jours ?

— Libre à vous de le croire !

— Si vous saviez pourtant comme je vous aime !

Renée feignit de vouloir quitter la table.

— Prince, dit-elle, j'espérais que vous m'épargneriez la douleur de m'obliger à écouter ces témoignages d'un amour au sujet duquel je ne peux, je ne dois rien entendre. Si je me suis trompée, j'aime mieux rentrer chez moi.

— Restez ! restez ! répondit Bedleben. Sans m'engager à conformer demain ma conduite à celle d'aujourd'hui, je consens à me taire, à vous donner cette preuve de déférence.

Il tint parole et se mit à parler de toutes sortes de choses étrangères à son amour. Il entretint Renée de ses propriétés. Il énuméra ses richesses, exposa ses projets. Elle l'écoutait en silence, et plus elle le regardait, plus elle le trouvait odieux. Tout en parlant, le prince mangeait avec avidité, buvait copieusement, se grisait cependant moins encore de vin que de ses paroles. Elles sortaient de sa bouche en abondance. Son cerveau ne tarda pas à subir les effets successifs de l'ivresse. Ses yeux se troublèrent. Il s'excita. Son langage devint incohérent. Renée, qui n'avait voulu boire que de l'eau, suivait tous les progrès de l'abrutissement auquel il se livrait chaque soir. D'abord, elle eut peur. Mais elle ne tarda pas à voir que, tout en divaguant, le prince restait maître de ses mouvements. Elle se demandait, non sans quelque appréhension, ce qui arriverait quand cet homme serait entièrement ivre. En ce moment, elle tenait un couteau d'or, à l'aide duquel elle coupait son fruit.

— Ceci suffirait pour m'aider à me défendre.

Et au moment où le prince ne la regardait pas, elle glissa le couteau dans la poche de sa robe. Tout à coup oubliant les promesses qu'il avait faites quelques minutes auparavant, il s'écria :

— Ah ! si vous saviez comme je vous aime, et combien grand serait bonheur, si vous consentiez à exaucer mes vœux !

— Nous y voilà ! pensa-t-elle, en faisant appel à son courage.

Le prince, rouge comme une pomme d'api, joignant les mains, essaya de se lever pour s'avancer vers Renée, espérant sans doute la mieux convaincre s'il était plus près d'elle. Elle eût peur, prit dans sa poche le couteau qu'elle venait d'y mettre tout à l'heure. En même temps, elle regarda autour d'elle, espérant qu'elle trouverait au besoin un secours dans les deux domestiques qui avaient servi le dîner. Ils avaient disparu. Elle se leva précipitamment pour fuir, s'il en était temps. Le prince tendit vers elle ses bras suppliants comme pour la retenir, mais sans faire un pas. On eût dit que ses pieds étaient cloués sur place, Soudain, et alors qu'il tentait un effort pour marcher, Renée le vit chanceler, fermer, ouvrir et fermer encore les yeux, puis se laisser choir avec un grand air de lassitude sur le siège placé derrière lui et y demeurer immobile, comme mort. Sous l'empire d'un sentiment instinctif qu'elle ne raisonna pas, elle s'avança vers lui. Il avait la face écarlate. Elle le crut atteint d'apoplexie. Elle frappa sur un timbre. Un domestique entra.

— Vite, vite, secourez votre maître, s'écria-t-elle.

— Le maître n'a pas besoin de secours, répondit le domestique. Il dort.

Il dormait en effet du lourd sommeil de l'ivresse. Le domestique sortit. Il avait l'habitude de le voir ainsi.

— Ivre ! Privé de connaissance ! murmura Renée.

Une pensée rapide traversa son cerveau. Elle pouvait s'enfuir. Son persécuteur était hors d'état de la retenir. Elle quitta précipitamment la salle, agissant sous l'empire de cette pensée séduisante. Un large vestibule était devant elle, fermé par une grille. Elle courut de ce côté, mais comme elle y arrivait d'une partie de ce vestibule plongée dans l'ombre, émergea, comme une statue qui marcherait une sorte de géant vêtu d'une tunique de soie rouge, coiffé d'un fez, un nègre aux traits épouvantables. Il s'adossa contre la grille, ses bras vigoureux croisés sur sa large poitrine, barrant sans mot dire le passage à Renée.

— Par pitié ! s'écria-t-elle. Si vous avez un cœur capable de ressentir une émotion, si l'injustice le révolte, si vous . . .

Elle s'arrêta. Le nègre, toujours dans la même position, ouvrait la bouche, laissant voir entre ses lèvres épaisses ses dents blanches.

— Il ne m'entend pas ! s'écria Renée.

Elle essaya d'écarter ce cerbère terrible. Elle toucha même de ses mains blanches cette masse noire et solide. Le nègre ne broncha pas. Renée était bien gardée si bien qu'elle renonça à fuir. Elle remonta l'escalier, se dirigeant vers sa chambre, sans passer par la salle à manger, où elle avait laissé le prince Bedleben endormi. Sur le seuil de son appartement, un homme était accroupi : c'était le moujik Alexis.

— Ton maître est-il donc sorti ? demanda Renée surprise.

— Il est ivre, c'est tout comme, répondit Alexis.

— J'ai voulu en profiter pour fuir. Mais les issues sont gardées. Peux-tu m'aider à quitter ces lieux, toi ?

— Une fois ici, personne n'en sort plus que par la volonté du maître ? Mais, je tenterai.

Alexis avait suivi Renée en continuant à parler.

— Oui, je tenterai, répéta-t-il.

— O mon Dieu ! m'abandonneriez-vous ! j'ai un père, cependant, un fiancé, autant de protecteurs qui veillaient sur moi. Comment ne devinent-ils pas que je suis ici ? Si du moins je pouvais leur faire parvenir une lettre.

— Une lettre ! je la ferai parvenir, moi !

— Mais, tu ne sors jamais, m'as-tu dit ?

— Je sors souvent, assis sur le siège de la voiture du maître, à côté du cocher.

— Et tu pourrais me servir, sans crainte d'être trahi par ce cocher.

— Il me trahirait s'il devinait, mais j'agirai à son insu.

— Demain tu auras mes lettres.

Alexis s'inclina. Il allait se retirer. Renée le retint.

— Ecoute-moi bien, lui dit-elle, je te demande de me servir. Y consens-tu ? La

crainte de compromettre tes jours, ne sera-t-elle pas plus forte que l'envie de m'être utile en t'enrichissant ?

—Le maître m'a maltraité souvent, trop souvent. Je veux me venger de lui, et d'abord, quitter cette maison, après avoir favorisé votre fuite.

—Sans redouter ce qui pourra survenir après mon départ ?

—Non, car je fuirai avec vous. En attendant, préparez vos lettres.

Ah ! ma reconnaissance sera sans bornes ! s'écria Renée. Tu seras heureux...

Alexis s'agenouilla et baisa respectueusement le bas de la robe de Renée. Elle s'était assise. Il resta devant elle, debout et tête nue.

—Pour fuir, comment ferons-nous ? demanda-t-elle.

—Je vais étudier le terrain... Je chercherai. En sortant d'ici, où irons-nous ?

—Chez mon père.

Renée était extasiée. Elle ne s'était pas attendue au résultat que lui faisait prévoir avec tant d'assurance le moujik. Elle prit place devant un bureau, mais alors son embarras fut grand. On ne lui avait donné ni papier, ni plume, ni encre. Alexis comprit.

—Demain, dit-il, je vous remettrai ce qui vous manque.

—Maintenant, fit-elle en l'approuvant d'un regard, parle-moi de la malheureuse créature enfermée ici de cette folle que le prince tient sous sa garde.

—Quoi ! vous savez ? s'écria Alexis en tremblant.

—Qui elle est ? Sans doute. Je l'ai vue hier, lorsqu'elle s'est enfuie dans le jardin. Cette femme, je veux me rapprocher d'elle.

—Vous voudriez !... C'est impossible, elle vous tuerait.

—Non. Je pense, au contraire, que, loin de vouloir me tuer, elle me sourira. D'ailleurs, je peux la voir en ta présence, et au besoin tu me défendras contre elle.

Alexis réfléchissait.

—Soit, répondit-il. Chacun de nous veille jour et nuit, à tour de rôle, à la porte de la chambre où la pauvre folle est enfermée. La femme qui la sert couche dans une chambre voisine. Ce soir, j'ai la surveillance, c'est mon tour. Je vous introduirai.

—A quelle heure ?

—A dix heures, si le prince ne sort pas ; sinon à minuit, quand nous rentrerons.

—Ne vaudrait-il pas mieux, au contraire, profiter de son absence ?

—Non, car il peut vouloir m'emmener.

—Mais, lui présent dans cette maison, n'y aurait-il aucun danger ? S'il allait surprendre notre entrevue ?

—Impossible, puisque je veillerai. Je vous prévenirai toujours assez tôt pour que vous puissiez vous cacher.

—Soit ! je me confie à toi.

—Attendez-moi donc. A dix heures ou dans la nuit, je viendrai frapper à votre porte. Seulement...

—Seulement ?

—Pour gagner la chambre de la folle, il faut traverser un long couloir, passer devant l'appartement de la gardienne ; nous pourrions être entendus, surpris...

—Suis-moi, interrompit vivement Renée, en se dirigeant vers l'endroit où, quelques heures avant, elle avait cru découvrir une porte secrète. Soulève la tenture.

Alexis comprit et obéit. En quelques minutes, il eut mis à jour une boiserie dans laquelle était une issue.

—Où va-t-on par ici ? demanda Renée.

Alexis réfléchit un instant.

—Dans le salon bleu qui communique avec le salon des faïences et la galerie des tableaux qui précèdent la chambre de la folle.

—Ne pourrions-nous passer par ce chemin ?

— Assurément, assurément.

Parlant de la sorte, Alexis poussa la boiserie qui s'écarta sans bruit. Il ne s'était pas trompé. On allait par là dans le salon bleu.

— Tout est pour le mieux ! s'écria-t-il joyeusement.

Au même moment un violent coup de timbre résonna dans les corridors de l'hôtel. Puis on entendit un roulement de voiture.

— Une visite ! dit Alexis. Alors le maître ne sortira pas.

— Mais est-il en état de recevoir ?

— Il suffit d'un sommeil de quelques instants pour dissiper son ivresse. J'ai l'assurance qu'il est déjà sur pied. Voyez, le visiteur ne part pas. Je vais d'ailleurs savoir qui vient de se présenter, et je jugerai alors si je dois revenir pour vous conduire chez la folle.

Alexis sortit. Renée attendit une heure environ avant de le voir revenir. Enfin, il reparut devant elle.

— Je n'ai pu savoir qui est ce visiteur. Je n'ose pas interroger les concierges. Ils sont si soupçonneux ! Le maître s'est enfermé dans son cabinet avec le personnage dont j'ignore le nom et la qualité, ne l'ayant pas vu.

— Peu importe, si nous sommes libres.

— Oh ! très libres, et nous pouvons aller chez la folle, puisque tel est votre désir. Mais, vous n'aurez pas peur ?

Renée mit en souriant ses doigts sur ses lèvres et Alexis s'inclina respectueusement. Elle jeta sur ses épaules un manteau et suivit le moujik qui, après avoir pris un flambeau sur le cheminée, venait d'entrer dans le salon bleu. Cette pièce était vaste, très élevée de plafond, glaciale. Les meubles étaient couverts de housses, et sur les tentures des murs, on avait jeté une toile destinée à les protéger contre la poussière. Il s'exhalait là une odeur singulière, commune à tous les appartements inhabités. Nulle expression ne saurait qualifier ce parfum écœurant qui est le résultat du défaut d'air, de circulation, et qui impressionna douloureusement Renée. Elle frissonna. Mais, aussitôt, Alexis ouvrit une autre porte, et ils entrèrent dans une pièce immense dont les murs étaient, du haut en bas, garnis de plats en faïence. Il y en avait de toutes les époques, de tous les temps, la plupart, chargés de dessins ou de fleurs à faire pâmer d'aise un collectionneur.

— C'est ici, dit-il.

Et il montra à Renée une porte cachée sous une tenture de velours. Entre cette tenture et la porte, il y avait un espace vide, dont une partie était plongée dans l'ombre et pouvait au besoin servir d'abri à quelqu'un qui aurait souhaité de ne pas être découvert.

— Voulez-vous entrer ? demanda Alexis. La folle est couchée et doit dormir.

— N'y a-t-il personne auprès d'elle ?

— Non. La gardienne, à cette heure, est enfermée dans la chambre voisine. Elle dormira toute la nuit pendant que je veillerai ici.

— Entrons, alors.

Alexis posait déjà la main sur le bouton de la porte et se préparait à précéder Renée chez madame Sophie, quand soudain un bruit de pas se fit entendre dans l'escalier qui donnait accès à la galerie.

— On vient ! fit sourdement Renée.

— Soyez sans crainte, répondit Alexis avec tranquillité. Jetez-vous seulement derrière ces rideaux.

Renée obéit. Il était temps. Les personnes dont elle avait entendu les pas s'approchaient. Elle entrevit deux ombres qui passaient presque à son côté, entre elle et Alexis, lequel s'était placé debout devant la porte de la chambre.

— Ouvrez-nous, dit une voix que Renée reconnut pour être celle du prince. Et vous, mon cher, soyez prudent. Il suffira, pour vous rendre compte de l'effet que vous allez produire, qu'elle vous voit de loin.

La porte se referma sur eux. Alexis se rapprocha de Renée, se pencha vers elle et lui dit doucement :

— Fâcheux contre-temps ! C'est le prince avec un inconnu, un médecin, sans doute. Voulez-vous rentrer chez vous ? nous reviendrons demain.

Renée hésitait. Mais son oeil fut attiré tout à coup par une petite clarté faible comme celle d'une veilleuse, qui s'échappait d'une fente ou plutôt d'un petit trou pratiqué dans la porte. Elle regarda à travers ce trou et son regard embrassa toute la chambre.

—Je reste ! dit-elle à Alexis.

Elle ne pouvait voir le visage des visiteurs. Mais au fond de cette vaste pièce, elle apercevait, étendue sur un grabat, la malheureuse folle qu'une chaîne attachée par un bout à son pied, et par un autre bout à un anneau rivé dans le sol contre son lit, mettait dans l'impossibilité de fuir. La misérable créature dormait, et pendant que l'un des personnages enfermés chez elle en ce moment s'avavançait vers sa couche, Renée put remarquer l'ameubllement de la chambre. Du haut en bas, les murs étaient garnis de matelas qu'on y avait appliqués autant pour étouffer les cris de madame Sophie que pour l'empêcher de se briser la tête. Tous les meubles étaient capitonnés. Pour croisée, une lucarne percée très haut. C'était bien un véritable cabanon. Cependant le prince avait secoué fortement par le bras la folle endormie, en lui disant :

—Allons, réveillez-vous !

A ce moment, le second personnage fit quelques pas en arrière et se retourna, de telle sorte que Renée distingua son visage au moment où elle s'y attendait le moins. Elle ne put retenir un cri, qui, fort heureusement, resta étouffé par les tentures qui abritaient sa personne : elle venait de reconnaître le baron de Brucourt. Son père ! c'était bien lui ! Comment, pourquoi était-il venu dans cette maison ? Était-ce dans le but de réclamer sa fille ? Ou bien avait-il supplié le prince Bedleben de la lui rendre ? Renée n'en pouvait croire ses yeux. Mais ce qui la terrifiait, c'est que la présence de son père dans la chambre de la folle, la docilité avec laquelle il avait suivi le prince, l'appréhension que ses traits exprimaient, prouvaient clairement que Bedleben n'avait pas menti en déclarant que Brucourt était l'auteur de grands forfaits. Son cœur se déchirait. Tout était détruit : ses espérances, sa foi dans l'avenir ; et sur ses ruines restait seul debout son amour pour Daniel, drapeau que, en dépit de ses précédentes relations, elle n'osait plus arborer, se croyant indigne de cet amour, et voyant entre elle et celui qui l'inspirait un ruisseau de sang. Cependant, l'œil collé contre la porte, elle regardait avidement ce qui se passait dans la chambre. A l'appel du prince, madame Sophie s'était réveillée en gémissant. Elle se dressa sur son lit.

—Levez-vous, ordonna Bedleben.

La malheureuse obéit. Rien de plus horrible ne se pouvait voir que cette créature dégradée par la démence. Ses épaules, ses bras décharnés, ses cheveux gris avant l'âge, mêlés, embrouillés, fouillis inextricable où le peigne passait rarement, sa face osseuse et blême, ses yeux enfoncés profondément dans l'orbite, tout révélait une maladie sans espoir. Arrivée à ces degrés, l'âme n'existe plus, la créature est pire que la bête dont elle conserve à peine les instincts. Madame Sophie n'était pas toujours à l'état furieux cependant. Pour qu'elle en arrivât à l'exaspération qui se traduisait par les cris que Renée avait entendus et par des scènes semblables à celle dont elle avait été témoin, il fallait qu'on l'eût irritée, en voulant arrêter les mouvements qui étaient la preuve de sa folie. Le plus souvent elle demeurait calme. Alors qu'elle fût dans le jardin à respirer l'air pur, ou dans sa chambre, seule où sous la surveillance de sa gardienne, elle ne cessait de passer les mains sur son cou. Sa folie consistait à croire qu'elle portait encore la corde à l'aide de laquelle le capitaine Duvernay avait voulu l'étrangler. C'est cette corde qu'elle ne cessait de vouloir arracher. A peine debout, elle recommençait ce geste qui prouvait l'absence de raison.

—Venez de ce côté, lui dit brusquement le prince.

Elle obéit comme le chien à son maître. Dans sa folie, elle comprenait que Bedleben avait la puissance, qu'elle devait se coucher devant lui. Elle le redoutait. Mais elle le haïssait aussi. Elle conservait, semblable à un animal intelligent et rancuneux, le souvenir des mauvais traitements auxquels elle avait été en butte de la part du misérable. En effet, ce dernier, après l'avoir arraché à la mort loin de chercher à la guérir, avait tout fait pour la plonger plus profondément dans cet abîme où gisait sa raison. Deux motifs l'avaient décidé à agir ainsi. D'abord l'es-

pérance de retrouver un jour le capitaine Duvernay et de le rendre docile à ses désirs en l'épouvantant sur les conséquences de son crime, à l'aide de cette folle qui en était la première et principale victime. En outre, Bedleben, alors qu'il portait le nom d'Ivan Goubine, s'était emparé des papiers de Mme Sophie, et, à l'aide de ces papiers, de toute la part de fortune de celle-ci que Brucourt n'avait pu emporter et qui était déposée en argent chez divers banquiers de Pétersbourg. En maintenant la pauvre femme à l'état de folle, Bedleben était assuré que personne ne lui disputerait le prix de son vol. De là les mauvais traitements en souvenir desquels la folle le haïssait et le redoutait. Elle obéit donc à ses ordres et marcha vers lui sans avoir vu Brucourt, qui restait debout, immobile dans un coin. Lorsque Mme Sophie eut fait quelques pas, Bedleben dit :

— Maintenant regardez par là.

Toujours docile, elle porta ses regards dans la direction que le doigt du prince indiquait. Ils rencontrèrent le baron de Brucourt. Elle s'arrêta stupéfaite, frappée d'effroi, de surprise, et sa main passa sur son cou, avec une vivacité telle qu'elle semblait toute convulsée par cet effort suprême. Soudain, ses bras tombèrent le long de son corps. Ses yeux s'écarquillèrent démesurément et restèrent fixés sur Brucourt avec une persistance inquiétante.

— Lui ! lui ! s'écria la folle.

Et tendant la main, elle voulut s'élançer. Le prince essaya de la retenir.

— L'assassin ! l'assassin ! reprit-elle en se débattant. Oh ! le baillon sur la bouche ! Au secours ! Au feu ! Ah ! la corde ! Elle serre, elle entre dans la chair. Au feu ! Au feu ! A mort !

Brucourt avait reculé, pâle, en proie à une angoisse cruelle, jusque contre le mur. Il cherchait de tous côtés une issue.

— Ne craignez rien. Elle n'ira pas plus loin !

— Oh ! je vous en supplie, fit-il d'une voix altérée, mettez un terme à cette comédie.

— Une comédie ! dites donc un drame, reprit le prince, qui retenait la folle entre ses bras puissants. Croyez-vous maintenant qu'elle vous ait reconnu et qu'elle vous reconnaîtrait si les juges ordonnaient une confrontation ?

— Assez ! assez ! murmura Brucourt affolé.

Bedleben appela. Alexis entra dans la chambre.

— Emmène-là, ordonna le prince.

Alexis prit doucement Mme Sophie, lui dit quelques mots en russe. Elle résista d'abord ; mais Brucourt, s'étant sur le conseil du prince, caché derrière un rideau, elle se laissa entraîner, non sans promener ses regards à droite et à gauche comme si elle eût cherché à savoir par quelle issue son ennemi avait disparu. Le prince rappela Brucourt, qui s'avança.

— Eh bien ! serez-vous raisonnable, maintenant ? demanda-t-il. Je vous tiens. Vous n'en pouvez douter. M'obéirez-vous ?

— Que dois-je faire ?

— Renoncer à soustraire votre fille à mes désirs. Elle est en mon pouvoir. Il faut l'y laisser et ne pas vouloir m'empêcher d'agir comme bon me semblera pour atteindre le succès.

Brucourt courba la tête en gémissant.

— J'attends encore autre chose de vous, continua le prince. Il faut voir votre fille, lui conseiller, lui ordonner un besoin d'être docile à mes vœux.

— Vous savez bien que c'est impossible !

— Dites-lui que Daniel de Maldrée est mort.

— Elle ne me croira pas. D'ailleurs, elle refuserait quand même de vous épouser. Elle ne peut que vous détester et je n'ai aucun moyen de la contraindre. Il faudrait, pour la décider à accomplir le sacrifice que vous exigiez, qu'elle y fût poussée par le désir de sauver mon honneur et ma vie, et pour cela qu'elle connût l'origine de votre pouvoir sur moi.

— Elle la connaît.

— Vous dites ?

— Je dis que je lui ai révélé la conduite du capitaine Duvernay. Ce dernier changea de visage. La colère anima ses traits.

—Vous avez, pour avoir la fille, déshonoré le père ! misérable !

Il s'élança sur le prince. Celui-ci ne broncha pas.

—Prenez garde, le récit de vos crimes est toujours à la disposition de la justice.

—Et que m'importe ? s'écria Brucourt. Quand je vous aurai tué, je prendrai la fuite. Tout est préparé pour cela.

Et comme il avait fait trois pas, un seul le séparait à peine du prince. Celui-ci plongea rapidement la main dans la poche de son pantalon, en tira un revolver et se mit en défense. Renée était hâletante. Elle allait s'élançer. Mais elle vit son père reculer tout à coup et aller s'appuyer, défaillant, contre le mur.

—Triple fou ! s'écria Bedleben, qui croit qu'on me prend au dépourvu. Allez ! vous êtes en mon pouvoir et nul ne vous délivrera de moi, à moins que vous n'obligiez votre fille à devenir ma femme. Oh ! alors, nous serons amis comme autrefois, et mon intérêt, comme mon amour, seront pour vous le gage de mon silence. Renée me tiendra de trop près pour que je songe à livrer son père aux tribunaux.

—Infâme ! infâme ! murmura Brucourt.

—Nous vous valons, baron ! répondit cyniquement le prince.

Où puis-je voir ma fille ? demanda Brucourt d'un ton farouche.

—Allons donc ! vous voilà devenu raisonnable, et je m'y attendais. Je vais vous conduire auprès d'elle.

Renée ne voulut pas en entendre davantage. Elle s'enfuit précipitamment de façon à arriver dans sa chambre avant son père et le prince. Elle ne les attendit pas longtemps. Elle n'avait pas eu le temps de se remettre, quand la porte de sa chambre s'ouvrit. Ils entrèrent tous les deux, Bedleben triomphant, Brucourt sur ses pas comme un condamné qu'on traîne au supplice.

—Mademoiselle, dit le prince, voici une personne qui désire vous voir. Je vous laisse seule avec elle. Prêtez à ses discours une oreille attentive. Elle vous fera connaître mes volontés.

Ayant dit ces mots, il se retira. Le père et la fille demeurèrent en présence. Resté seul avec Renée, M. de Brucourt tomba lourdement sur ses genoux, et sans oser la regarder en face, il dit :

—Pardon ! pardon ! tu dois me mépriser, me haïr !

Elle essaya de surmonter la douleur déchirante qu'elle éprouvait, l'horreur profonde qui s'était emparée d'elle, et, d'un geste relevant son père, elle lui dit :

—Je vous en supplie, pas de vaines paroles. Notre situation serait intolérable. Le temps presse. Je ne vous méprise ni vous hais, je vous plains. Je me plains, moi, d'être mêlée innocente, à ces turpitudes...

—Oh ! dis, dis, faut-il tuer cet homme ?

—Ajouter un crime à tous les autres !

Brucourt poussa un gémissement.

—Que faire ? que faire ?

—Je vais vous le dire, moi ! répondit fiévreusement Renée. Il faut fuir.

—Avec toi ?

—Non, seul !

—Moi, partir ! pour aller où ?

—Pour vous soustraire aux poursuites dont le prince vous menace, pour me laisser ma liberté d'action.

Et comme il paraissait ne pas comprendre elle reprit :

—Mon père, veuillez écouter attentivement ce que je vais vous dire. Le prince, après vous avoir effrayé par la vue de Mme Sophie folle, vous a renvoyé près de moi. Vous étiez venu essayer encore de m'arracher à ses mains, et vous avez une fois de plus constaté votre impuissance auprès de lui, puisque vous avez consenti à essayer votre influence sur moi, à m'engager à l'épouser.

—Oh ! je jure que j'ai agi comme un perdu sous l'empire de la peur. Ma tête n'est pas encore bien solide. Après l'enlèvement, je suis resté bien malade durant trois jours. Lisbeth a cru que j'allais mourir. Ne t'étonne donc pas si j'ai eu la faiblesse d'obéir au prince. Et puis, la pensée que j'allais te revoir !...

—Qu'importe le motif qui vous a guidé ? La vérité, c'est que vous êtes venu me dire ; " Ma fille, cède à cet homme pour me sauver ! "

—C'est vrai, murmura Brucourt.

—Eh bien, je ne céderai pas.

—En effet, je comprends. Si tu m'eusses aimé encore, tu aurais cédé. Mais tu ne m'aimes plus et je ne vaux pas, tu le penses sans doute ainsi, le sacrifice qu'on te demande.

—Que je vous aime ou non, mon père, je suis incapable d'un dévouement semblable. Si le mariage n'était qu'une liaison platonique, laissant à chacun des époux la liberté de son cœur et de son corps, j'aurais pu consentir ; mais me donner à cet homme que je hais, m'exposer à devenir la mère de ses enfants, oh ! jamais. Ce serait un déshonneur, et l'honneur de la femme ne saurait être compris au nombre des choses qui peuvent, un jour, se donner par dévouement.

—Et alors tu m'abandonnes ?

—Ayez un peu de patience. Non, je ne vous abandonne pas. Je veux au contraire, vous sauver, mais sans me perdre. Je vous ai demandé de partir. Oui, expatriez-vous. Allez-vous-en dans un lieu où la justice de votre pays ne puisse vous atteindre. Quand je vous saurai loin, j'agirai ; je saurai fuir cette maison, retrouver Daniel, l'épouser et chercher auprès de lui, non le bonheur, car il y aura toujours du sang entre nous, mais le moyen de réparer en exauçant tous ses vœux, en l'enrichissant, tout le mal que vous lui avez fait. Que le prince alors vous dénonce, s'il veut. Peut-être, il n'osera pas. En tous cas, vous et moi nous serons hors de ses mains.

—Mais tu me condamnes à vivre sans toi, à ne plus te voir ?

Renée baissa la tête sans répondre.

—Ah ! oui, je comprends, reprit douloureusement Brucourt. Je ne suis plus ton père, mais un criminel auquel tu ne tiens plus que parce que tu portes son nom et qu'il ne peut être déshonoré sans qu'il en jaillisse quelque chose sur toi. Oh ! mon Dieu !

Et il tomba, tout en larmes, à genoux au milieu de la salle.

—Je n'ai rien dit de semblable, mon père !

—Mais tu le penses ? Et cependant, si tu savais que, lorsque je commis ce crime, je n'étais animé par aucune ambition personnelle ! Je voulais m'enrichir, pour qui ! si ce n'est pour toi. Je rêvais pour ma fille une dot opulente, une éducation de grande dame, tout le bonheur que donnent la fortune et le luxe. Oui, c'est pour toi !

Renée se redressa superbe d'indignation.

—Ah ! ne parlez pas ainsi. Pour moi ! dites-vous. Mais vous ne m'aimiez donc pas ? ou vous étiez fou ? Eh quoi, pour me donner la fortune, vous vous exposiez à me laisser un nom infâme ! Ainsi, c'est donc vrai : vous ne niez pas ! Vous avez reçu les confidences d'un mourant. Vous en avez odieusement abusé ; vous avez voulu étrangler sa fiancée, mis le feu à une maison, causé la mort de deux serviteurs, volé une fortune, et le mobile de ces actions monstrueuses, c'était moi ! Ah ! mais l'amour paternel est donc aveugle ou barbare !

Elle s'arrêta brisée. Brucourt n'osait plus ouvrir la bouche. Renée reprit bientôt d'une voix plus douce :

—Il ne faut pas dire que c'est pour moi que vous avez tué, volé. Non, je ne vous demandais rien. J'étais inconsciente, je n'ai pas été votre complice. Ne dites pas que c'est pour moi. Cela n'atténue en rien le crime. C'est l'aggraver, au contraire.

Elle s'arrêta encore.

—Agirez-vous selon mon désir ? demanda-t-elle ensuite. Comprenez-vous que, dans ce péril extrême il ne saurait y avoir un parti meilleur que celui que je propose ?

—J'obéirai. Je partirai ! répondit-il avec amertume.

—Quand ?

—Ce soir, demain, que sais-je ? je ne prendrai que le temps d'adresser des ordres à mes hommes d'affaires, afin qu'après mon départ, les embarras ne naissent pas autour de toi ! Pourrai-je partir du moins avec la conviction que tu m'aimes encore ?

Le cœur de Renée fit explosion.

—M'appartient-il donc de vouloir vous aimer ou de ne pas vouloir ? Vous êtes mon père. Suis-je libre de faire taire mon cœur, d'oublier ce passé joyeux où j'ai grandi, vous adorant ! Ne me demandez rien, ne cherchez pas à approfondir l'hor-

reur de notre position mutuelle. Allons au plus pressé, c'est-à-dire à ce qui doit conjurer le péril qui nous menace tous les deux.

Elle n'avait pu lui répondre autrement. D'ailleurs, les reproches, la malédiction même de sa fille, l'auraient moins châtié qu'il ne l'était en ce moment, en présence de cette adorable enfant, tombée aux mains d'un infâme, sans qu'il pût rien, lui son père, pour sa défense. Son cœur était cruellement déchiré et son trouble tel, qu'il ne pouvait, en cette heure horrible, arrêter d'autre projet que celui que sa fille venait de lui faire adopter. Il se leva enfin. Il allait sortir. Renée le retint encore.

—Avez-vous vu Daniel ?

Il secoua la tête. On se rappelle en effet, que lorsque, après l'enlèvement de sa fiancée, Daniel s'était rendu au château de Brucourt, le baron avait perdu connaissance et n'avait pu le voir. M. de Maldrée était aussitôt parti pour Paris avec Jabin.

—Il faudrait lui apprendre que je suis ici, objecta Renée.

—Mais le lui apprendre, c'est lui révéler l'impuissance où je suis de te délivrer. Il voudra connaître la cause de cette impuissance.

—Ne vous montrez pas vous-même. Faites-lui savoir par Lisbeth que je suis ici. Il croira ou que vous êtes toujours hors d'état de venir à mon aide ou occupé à me chercher ailleurs. Je ne veux pas vous compromettre, mon père ; je voudrais, au contraire, enfouir si profondément l'horrible secret que personne...

Elle n'acheva pas sa phrase, et jamais Brucourt n'avait expié plus cruellement son forfait. Il sentait, en dépit des efforts de Renée pour dissimuler ses impressions, qu'il était pour elle un objet de pitié, sinon de mépris, qu'il avait perdu tout droit à son amour et que, sa fille vivante, il ne goûterait plus le bonheur d'être père.

—Avant de quitter la France, ajouta Renée, vous laisserez vos instructions entre les mains de Lisbeth, ainsi qu'un acte dans lequel vous déclarerez consentir à mon mariage avec Daniel. Vous indiquerez la dot que vous m'accordez.

Elle vit sur le visage de son père un signe d'étonnement.

—Ce n'est pas pour moi que je demande une dot, ce n'est pas pour moi que je veux être riche ; c'est afin d'avoir la possibilité de restituer à Daniel, en devenant sa femme ou autrement, la part de votre fortune qui lui appartient.

Brucourt baissa la tête sans répondre. Renée continua :

—En me quittant, vous allez retrouver le prince. Il voudra connaître sans doute ma décision.

—Que répondrai-je ?

—Répondez qu'il ne doit pas désespérer de me fléchir ; que d'après ce que je vous ai dit, vous avez lieu de croire que je reviendrai sur ma décision.

—Quoi ! tu reviendrais !...

—Je ne veux rien, sinon que vous répétiez mes paroles. Ajoutez que les bons traitements seuls auront raison de moi. Ce qu'il me faut en ce moment, c'est le moyen de tromper les impatiences du prince et de vous laisser le temps de fuir, de mettre l'Océan entre lui et vous.

—Si mon départ doit hâter ta délivrance, dans vingt-quatre heures, je serai à l'abri de toutes poursuites.

Ils n'échangèrent pas d'autres paroles. Brucourt gémissait, n'ayant pas, dans le repentir et dans le châtement, l'énergie qu'il avait eue dans le crime. Renée, grave, froide dut se faire violence pour accepter le baiser que son père déposa sur son front. Elle le regarda sortir ; il était comme un désespéré. Mais lorsqu'elle fut seule dans sa chambre, elle éprouva comme un immense déchirement de tout son être et fondit en larmes.

Peu de jours après les événements qui viennent d'être racontés et dont nous devons, pour l'intelligence de ceux qui vont suivre, suspendre un moment le récit, Daniel de Maldrée et Jabin étaient assis dans une chambre de l'hôtel, dans lequel ils étaient descendus, situé au quartier Latin. Depuis qu'ils étaient à Paris, c'est en vain qu'ils s'étaient mis à la recherche de Renée de Brucourt. Ils avaient laissé le baron malade au château, en compagnie de Lisbeth, et, de ce côté, ils n'avaient pu avoir aucun renseignement qui pût les mettre sur la trace de la jeune fille

Portant avec sûreté ses soupçons sur le prince Bedleben, qu'il croyait capable d'avoir enlevé Renée, Daniel voulut connaître sa demeure. Il chercha même à arriver jusqu'à lui. Mais le jour où il le demanda, on lui répondit que le prince serait absent jusqu'à la fin de l'hiver.

—Eh quoi ! se demanda-t-il en tremblant, aurait-il entraîné Renée hors de France, en Russie, peut-être ? Oh ! j'irai jusque-là !

Mais, quelques jours après, traversant l'avenue des Champs-Élysées, il vit au fond d'un petit coupé qui remontait rapidement vers l'Arc de Triomphe, le prince Bedleben.

—Il est arrivé, pensa-t-il, ou peut-être n'était-il pas parti ?

Il se présenta de nouveau à l'hôtel du prince. On lui fit la même réponse qu'à sa première visite.

—Vous mentez ! s'écria-t-il furieux. Vous mentez ! Dites à votre maître que je saurai bien le retrouver.

A dater de ce moment, il se mit en faction à la porte de l'hôtel, tous les soirs, à partir de sept heures. Il étudia les lieux autant qu'il le pouvait faire. Accompagné de Jabin il fit le tour des murs élevés qui défendaient le jardin.

—Renée est là, pensa-t-il, mon cœur me le dit.

Il fut sur le point d'aller à la préfecture de police dénoncer le prince, comme retenant, au mépris de tout droit, une jeune fille qui ne voulait pas de lui. Il n'osa le faire. Il savait que le prince, en dépit de sa réputation, avait des relations, une grande influence. Il lui serait facile de nier les faits qu'alléguerait Daniel de Maldrée, et à supposer qu'une visite domiciliaire eût lieu chez lui, plus facile encore de cacher Renée à tous les yeux. Il était plus simple d'épier Bedleben, de l'attendre dans la rue, de le relancer partout où il serait, jusqu'au moment où il aurait consenti à recevoir Daniel et à lui fournir les renseignements que ce dernier demandait. Malheureusement, le prince semblait se défier, il ne sortait qu'en voiture, et les chevaux étaient toujours lancés de telle sorte que toute conversation était impossible. Enfin, un soir, la veille du jour où nous les retrouvons, Daniel et Jabin étant devant l'hôtel, les portes s'ouvrirent et une voiture sortit de la cour. Deux hommes étaient sur le siège. A neuf heures, le quartier de l'Arc-de-Triomphe est solitaire. Jabin, que depuis quelque temps l'état de Daniel tourmentait, excité par ses craintes, se jeta à la tête des chevaux. Le cocher voulut passer outre. Mais Jabin tenait le mors d'une main sûre et ne les lâcha pas. Daniel, ayant compris, s'était précipité vers la portière. Il vit le prince Bedleben qui, d'un ton furieux, donnait en vain l'ordre d'avancer.

—Enfin, prince, je vous trouve !

—Que désirez-vous de moi, monsieur ? Pourquoi arrêtez-vous ma voiture avec des procédés de malfaiteur ?

—Je désire savoir, prince, pourquoi, depuis dix jours, vous refusez de me recevoir ?

—Parce qu'il ne me plaît pas que vous entriez chez moi !

—C'est une raison. Me permettez-vous de vous demander compte de la disparition de mademoiselle Renée de Brucourt ?

—De quel droit m'interrogez-vous ? Avez-vous un pouvoir sur elle ? Êtes-vous son père, son frère, son mari ?...

—Je suis son fiancé !

—Allons donc ! exclama le prince. Elle est mariée !

—Mariée, Renée !

—Elle est ma femme, ne le savez-vous pas ?

Daniel recula comme s'il eût été mordu par une bête fauve. Le prince eut un sourire plein de cruauté et ajouta :

—Vous comprenez maintenant, monsieur, pourquoi je ne veux pas que vous vous rencontriez avec elle. J'ajoute, mon cher monsieur, que je ne tolérerais pas d'être encore arrêté et que si ces faits se renouvellent, je brûlerai, sans hésiter, la cervelle à ceux qui se retrouveraient à la tête de mes chevaux ou à la portière de ma voiture. Voilà, monsieur, ce qu'il est bon que vous n'ignoriez pas.

Pendant que le prince parlait ainsi, la grande porte s'était refermée, et lorsque la voiture eut filé rapidement, Daniel et Jabin n'eurent devant eux que la solitude.

— Elle est là ! elle est là ! et perdue pour moi, pensa Daniel.

— Allons, venez ! fit Jabin.

— Et il l'entraîna. C'est au lendemain de cet événement qu'ils étaient ensemble dans la chambre de Daniel. La nuit porte conseil. L'esprit reposé, Daniel se trouva en état d'envisager froidement la situation.

— Après la déclaration du prince m'affirmant que Renée de Brucourt était devenue sa femme, que puis-je faire ? demandait-il.

— Partir, mon cher enfant, oublier à jamais cette jeune fille dont le courage n'a pas été à la hauteur des périls qui se dressaient sous ses pas.

Daniel l'interrompit.

— Partir ! aimer ailleurs ! Quels conseils me donnes-tu là ? Non, je resterai ! Ah ! ne te récrie pas. Si comme moi tu connaissais Renée, son amour, sa vaillance ; si tu avais entendu de quel accent elle formula les promesses qui m'ont attaché étroitement à elle, tu comprendrais qu'elle n'a pu épouser le prince qu'après quelque scène infâme que le misérable aura préparée. Et puis, m'a-t-il dit vrai ? Est-il bien certain que Renée soit sa femme ?

— Il n'eût osé l'affirmer, s'il en était autrement.

— Qu'en sait-on ? il a voulu m'éloigner, voilà le plus clair en tout ceci. Débarassé de moi, croyant que je partirai, il se propose sans doute de prouver à Renée que je ne veux plus d'elle ! Voilà pourquoi je ne dois pas m'éloigner, mais tout tenter pour la revoir.

— A quelles aventures ne vous exposez-vous pas ?

— Je l'aime. Je l'aime, et serais-je vaincu qu'elle n'est plus libre, qu'elle lui appartient, à lui, que je chercherais encore à la revoir, assuré que je pourrais la servir. Mais elle n'est pas sa femme. J'en ai presque la certitude.

— Il faut s'en assurer.

— Comment ! L'hôtel est inabordable. D'ailleurs, est-ce là qu'elle est cachée ?

— Puisque le prince l'habite.

— Il pourrait avoir enfermé Renée dans quelque maison d'un quartier éloigné..

— Tâchons de le savoir. On peut corrompre les domestiques.

— Mauvais moyen. Cet homme doit être entouré de gens sûrs. Non, j'ai une idée tout autre.

— Laquelle ?

— Il est positif que Renée n'a pu se marier sans le consentement de son père.

— Rien de plus vrai.

— Eh bien, ce consentement, M. de Brucourt l'a-t-il donné ? Nous l'avons laissé au château il y a huit jours, dangereusement malade. Etait en état de faire acte de volonté ?

Jabin secoua la tête en signe de doute.

— C'est donc lui qu'il faut voir, interroger, reprit Daniel. Par lui nous saurons la vérité.

L'idée était excellente. Jabin l'approuva.

— Je vais me rendre à Brucourt, continua Daniel. Je m'expliquerai franchement avec le baron. Je saurai si, dans l'enlèvement de sa fille, il a été complice ou victime.

— Il ne peut refuser de s'expliquer. Je me suis toujours défié de lui, vous le savez. M'est avis qu'il nous joue.

— Oh ! il parlera, dussé-je l'y contraindre.

Jabin sourit amèrement.

— Il est bien habile, fit-il. Néanmoins, je ne veux pas vous décourager. Allons à Brucourt.

— J'irai seul.

— Vous me laissez ici ?

— Ta présence y est nécessaire.

— Dans quel but ?

— Afin d'épier les habitants de l'hôtel Bedleben. Il faudrait savoir si Renée est enfermée là ou ailleurs. Tu peux essayer de te mettre en rapport avec les gens. Il est impossible que, parmi eux, il n'y ait pas un bavard ou un homme ayant besoin de se venger du prince.

—La tâche n'est pas facile, objecta Jabin.

—Cela veut dire que tu y renonces ?

—Eh non, je veux y réussir, au contraire ; je constate seulement les difficultés de l'entreprise.

—Tu as ce qu'il faut pour les surmonter. D'ailleurs, mon absence ne se prolongera pas au delà de deux jours. A mon retour, tu me feras savoir le résultat de tes recherches, et, s'il est nécessaire de se mettre à l'œuvre en commun, nous nous y remettons. Quelque chose me dit que le prince a menti, que Renée est en son pouvoir, mais qu'elle n'a pas oublié les serments que j'ai reçus d'elle. Elle m'est fidèle, j'en ai la conviction. Ce qu'elle doit souffrir, tu le devines. Mon sergent, tu m'aideras à la délivrer. Il s'agit de son bonheur non seulement du sien, mais du mien aussi.

—Allons ! allons ! apaisez-vous, s'écria vivement Jabin. Je m'efforcerai d'accomplir ce miracle.

Le même soir, Daniel partait pour Trouville, d'où il devait se rendre au château de Brucourt. Il promit de ne pas être absent plus de quarante-huit heures. A dater de ce moment, Jabin commença sa faction devant l'hôtel Bedleben.

La route qui va de Trouville à Brucourt est tout à fait pittoresque. En traversant ce pays cher et familier à ses souvenirs, Daniel se rappelait les heures enchantées qu'il y avait passées avec Renée. Alors tout était espérance en lui et autour de lui. Maintenant, découragé, n'agissant plus que sous l'empire d'un pressentiment auquel il s'était cru tenu d'obéir, il parcourait seul ces sentiers remplis d'une mélancolie moins âpre que sa douleur. Il était dix heures du matin quand il arriva devant le château. Pour aller plus vite, il avait loué un cheval à Trouville. La bête surmenée, couverte d'écume, franchit la barrière du parc, à l'endroit même où il avait acquis des droits imprescriptibles à l'amour de Renée, en l'arrachant à la mort. Tous ces souvenirs lui revinrent :

Il leva les yeux. Le château semblait s'être couvert de deuil. Les persiennes étaient aux trois quarts closes. La maison avait perdu son rayon, son sourire. Un palefrenier était accouru à sa rencontre. Daniel mit pied à terre, lui jeta la bride de son cheval et entra dans le château. C'est Lisbeth qu'il vit d'abord. La pauvre fille errait silencieusement dans les vastes allées désertes. A l'aspect de Daniel, elle poussa un cri de joie.

—Monsieur ! monsieur ! apportez-vous des nouvelles de mademoiselle Renée ?

—Hélas ! non, je viens en chercher, au contraire.

—On n'en a pas ici !

—M. de Brucourt ?

—M. de Brucourt, s'il en a, les cache mystérieusement, même à moi.

Lisbeth entraîna Daniel dans une petite pièce, le fit asseoir et lui raconta ce qui suit :

—Après le départ mystérieux de mademoiselle, après le vôtre, M. le baron resta ici malade, comme fou, mais d'une folie calme et silencieuse. On avait craint d'abord un transport au cerveau, une fièvre cérébrale. Grâce à Dieu, ces craintes ne se réalisèrent pas. Au bout de douze jours, il était en état de voyager. Il alla à Paris. Il resta absent une semaine. A son retour, à toutes nos demandes, il se contenta de répondre qu'il avait vu Renée et consenti à ce qu'elle fit un long voyage.

—Et depuis ? demanda Daniel.

—Depuis, dix jours se sont écoulés. M. le baron vit ici comme un sauvage. Il ne voit personne que son valet de chambre et moi. Il n'a pas encore quitté son appartement. Il y prend ses repas. Quels repas ! Tout juste de quoi ne pas mourir de faim. Le soir venu, il fait allumer quatre candélabres, un grand feu, et s'enferme jusqu'au lendemain. Voilà sa vie.

—Qui donc me révélera cet horrible mystère ? s'écria Daniel.

—Mais, Renée, Renée, l'avez-vous vue ?

—Non ! Toutes mes tentatives ont été vaines.

Et Daniel raconta ce que le lecteur sait déjà, ses soupçons, ses craintes, ses démarches. Il fit part à Lisbeth de l'espoir qui l'avait conduit au château.

—Vous ne saurez rien par M. le baron.

—C'est impossible, s'écria Daniel. Faites-lui savoir que je suis ici.

—Il refusera de vous recevoir.

—Ne m'annoncez pas, alors ; je me présenterai seul.

Daniel monta jusqu'à l'appartement de M. de Brucourt, sans que Lisbeth osât l'en empêcher. Il frappa contre la porte un léger coup, et aucune voix n'ayant répondu, il poussa la porte. Le salon qui précédait la chambre du baron était vide. Il alla jusqu'à la chambre dans laquelle Brucourt était seul, accroupi dans un fauteuil devant le feu. En un mois il avait vieilli de dix ans. Ses cheveux, naguère gris étaient blancs. Son visage était sillonné de rides profondes. Ses yeux rougis n'avaient plus d'autre expression que celle d'une terreur vague. Ses mains tremblaient, et tout son corps avait ces frissons légers qui sont le symptôme des vieillesse malades. Au bruit que Daniel fit en entrant, il tourna la tête et tressaillit.

—Bonjour, monsieur le comte de Maldrée, fit-il d'une voix affaiblie et d'un accent sans énergie. Qui donc vous a dit que je consentirais à vous recevoir ?

—Personne, monsieur le baron. On a même voulu m'empêcher de monter. Mais j'avais besoin de vous voir, de vous parler, et me voilà.

—Parlez donc ! répondit Brucourt avec résignation.

Daniel aborda résolument le sujet qui l'amenait,

—J'arrive de Paris, dit-il. J'ai vu le prince Bedleben. Il m'a déclaré que mademoiselle de Brucourt était sa femme. Il a menti, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas donné votre adhésion à ce mariage ?

—Il vous a dit qu'il avait épousé ma fille ?

Il y eut dans le regard de Brucourt comme un éclair de joie, mais si rapide que Daniel ne le vit pas et ne comprit pas qu'il venait de procurer au baron un soulagement inespéré. Après avoir promis à sa fille de quitter la France, il était arrivé sans courage dans son château. Là, malade, accablé par les coups successifs qui le frappaient, il était tombé inerte dans ce fauteuil et ne l'avait plus quitté.

—Que fera Renée ? se demandait-il. Epousera-t-elle le prince ?

Et dans la terreur qu'il éprouvait, il arrivait à souhaiter qu'elle consentit à faire son propre malheur pour le sauver. Aussi la nouvelle que lui apportait Daniel le rassura-t-elle un moment, et telle était la cause de ce mouvement de joie qui avait échappé à ce dernier.

—Il affirme que votre fille est sa femme ! s'écria ce dernier.

—S'il l'affirme, c'est que cela est, répondit Brucourt.

—Non ! non ! c'est impossible. Pour que ce mariage eût lieu, il fallait votre consentement écrit, et ce consentement, vous ne l'avez pas donné.

—Vous vous trompez ! je l'ai donné !

Il mentait, et tout son espoir s'envola en pensant que cette union qu'il avait pu, pendant cinq minutes, croire accomplie, ne pouvait l'être puisqu'il n'y avait pas participé. Néanmoins, il se faisait le raisonnement suivant :

—Si le prince déclare qu'il est le mari de ma fille, c'est qu'il veut éloigner son rival et qu'il espère obtenir d'elle ce qu'il désire. Or, tant qu'il espère, je suis à l'abri de ses poursuites.

Cependant Daniel avait écouté le baron.

—Ainsi, lui dit-il, vous n'avez pas craint d'adhérer à ce mariage ? vous n'avez pas craint d'y contraindre votre fille ? Vous saviez cependant qu'elle m'avait donné sa foi ! Et l'homme dans les bras duquel vous l'avez poussée, savez-vous ce qu'il est ?

—C'est mon ami, et c'est librement que Renée a consenti à devenir sa femme.

—Mensonge ! mensonge ! On me trompe. Non, Renée n'est pas à cet homme. Telle que je la connais, elle serait morte plutôt. Le misérable l'a enlevée. Arrachée d'ici par la violence, elle n'aurait pas voulu porter ce nom infâme. Vous mentez ! baron de Brucourt.

—Monsieur !

—Vous mentez et vous vous conduisez en mauvais père. Vous n'ignorez pas qu'elle est prisonnière du prince et qu'elle souffre cruellement. Cependant vous ne faites rien pour la retirer de ce gouffre horrible. C'est donc à moi d'agir. Quelque chose me dit que Renée est libre, qu'elle n'a pas manqué de courage. Elle aura en moi un protecteur, et dussé-je y périr, je saurai la soustraire à l'infamie.

Cette violente sortie épouvanta Brucourt. Alors il fit sur lui-même un violent effort, se leva, et s'approchant de Daniel :

—De quel droit iriez-vous troubler le repos de ma fille? J'affirme qu'elle est heureuse et unie au prince Bedleben.

—Pourquoi la cache-t-il alors?

—Elle-même le souhaite ainsi. Le bonheur cherche l'ombre.

—Le bonheur! Dites donc ou qu'elle a voulu que nul ne pût voir ses larmes ou que le prince la retient captive! Croyez-vous que je ne connais pas Renée autant et mieux que vous pouvez la connaître vous-même? Qu'elle ait été capable, après m'avoir fait les plus doux serments, de les violer, de consentir à être à un autre...

Le baron l'interrompit.

—Et si, en agissant ainsi, elle s'était sacrifiée!

—Sacrifiée! A qui?

—A son père.

Et comme Daniel le regardait sans comprendre, Brucourt ajouta :

—Qui vous dit qu'elle ne s'est pas trouvée dans une de ces situations créées par la fatalité qui s'abat sur certaines familles, placée entre son amour pour son père et son amour pour vous? Qui vous dit qu'elle n'est pas contrainte, par souci de l'honneur du nom qu'elle porte, à oublier les promesses qu'elle vous avait faites?

—Vous avez accepté un tel sacrifice? demanda Daniel avec défiance.

—Il le fallait.

L'impétueux jeune homme n'était pas convaincu.

—Monsieur le baron, fit-il après un silence, il y a dans tout ceci un mystère que je ne peux encore pénétrer, mais qui se révélera. Je veux tout connaître et je vais agir en conséquence. J'agirai seul, mais j'agirai, et ma certitude est qu'en faisant ainsi, je sers Renée mieux que si j'abandonnais la partie.

Ayant dit ces mots, il se retira, laissant le baron de Brucourt livré aux plus cruelles anxiétés, et se rendit auprès de Lisbeth. La pauvre fille attendait avec impatience le résultat de leur entrevue.

—Eh bien! demanda-t-elle.

—Si le baron n'agit pas sous l'empire d'un sentiment de folie, c'est un père dénaturé.

—Que voulez-vous dire?

—Qu'il sacrifie de gaieté de cœur sa fille à je ne sais quelles considérations; qu'il ne se montre soucieux ni de son honneur, ni de son bonheur; qu'il reconnait qu'elle est à la merci du prince Bedleben et qu'il ne se préoccupe en rien de savoir si elle est mariée, si elle ne l'est pas; si elle a été entraînée d'ici, volontairement ou contrainte.

—Décidément, monsieur le baron est fou! objecta Lisbeth.

—Je le crains.

—Comment admettre autrement qu'il ait toléré que le prince enlevât ma pauvre Renée? Ah! que faire, monsieur Daniel, que faire?

—Je retourne à Paris dès ce soir, et, de nouveau, je me mettrai à la recherche de la chère enfant.

Le même soir, Daniel partit pour Paris, sans avoir revu M. de Brucourt. Jabin, prévenu de son arrivée, était venu à sa rencontre à la gare de l'Ouest.

—Eh bien, lui demanda Daniel, as-tu fait quelque découverte? Moi, je n'ai rien appris!

—En partant, répondit Jabin, vous m'avez ordonné de veiller sans cesse sur l'hôtel du prince, d'épier les gens qui entreraient et sortiraient. J'ai vu Bedleben plusieurs fois. Il sort et rentre tous les jours aux mêmes heures. J'ai voulu savoir où il allait. Sa vie est très uniforme, et le but ordinaire de ses sorties est le bois de Boulogne, où il fait une promenade, et le Cercle Impérial, où il se rend tous les jours de quatre à sept heures, et assez souvent après minuit. Il doit passer chez lui la plus grande partie de ses soirées, car j'ai su qu'en une semaine, il n'est sorti que deux fois à huit heures, pour aller un soir à l'Opéra, l'autre soir aux Italiens, et, de là, à son club.

—Es-tu bien certain qu'il ne se rende à aucun autre endroit?

— Ce que j'ai vu, les renseignements que j'ai pris me permettent de le penser.

— Il faut que nous pénétrions la nuit dans l'hôtel, répondit Daniel.

— Comme des voleurs ? demanda Jabin.

— Comme des voleurs, soit. Je dois savoir où est Renée. Elle souffre. Un pressentiment m'en avertit. Qui courra à son secours, si ce n'est moi ?

— Nous pénétrerons dans l'hôtel en passant pardessus les murs du jardin, dit froidement Jabin.

— Tu as raison, répliqua Daniel.

Le quartier est solitaire. On pourrait grimper le long de ce mur, dont le sommet est au niveau de quelques arbres qu'il serait facile d'atteindre et qui aideraient à descendre dans le jardin. Il faudrait profiter pour cela d'un soir où le prince se serait éloigné. Il serait surtout nécessaire de ne pas agir sans avoir des relations dans la place et sans s'être assuré qu'une fois de l'autre côté du mur, on ne serait pas dévoré par les chiens ou assommés par des valets. Nos amis se dirigeaient inquiets, perplexes, anxieux, vers la porte cochère, quand soudain ils la virent s'ouvrir pour donner passage à la voiture du prince. Bedleben était assis dans l'ombre de son coupé, où sa présence ne pouvait se signaler que grâce à la lueur de son cigare, semblable à un gros ver luisant dans la nuit. Sur le siège, il y avait un cocher et un valet de pied. Ils ne portaient pas des livrées telles qu'on les porte en France ; ils n'avaient ni culottes en peluche, ni bas blancs tirés sur d'énormes mollets, ni dorures, ni aiguillettes, mais des tuniques en laine grise, à grands plis, et des bonnets ronds ayant une lointaine ressemblance avec une toque d'avocat.

— Toujours les mêmes, dit Jabin à Daniel.

Et lui montrant le valet de pied, qui jeta sur eux un rapide regard, au moment où ils furent inondés par la clarté des lanternes, il ajouta :

— Celui-ci me convient assez.

La voiture allait au pas, car il avait neigé durant le jour, et la neige étant gelée, le sol formait une surface unie comme un miroir et glissante comme un lac glacé, qui ralentissait l'allure des chevaux. Cette circonstance frappa Jabin. Il avertit Daniel par un léger coup sur le bras. Daniel essayait de porter ses regards dans l'intérieur de l'hôtel, dont les portes étaient lentes à se refermer. Mais il ne vit rien qu'un vestibule large et long, à l'extrémité duquel on apercevait une massive grille de fer qui le séparait de la cour, de telle sorte que l'on ne pouvait ni entrer dans cette cour, ni en sortir, ni voir ce qui pouvait s'y passer.

— Que veux-tu ? demanda Daniel que l'avertissement de Jabin arracha à son observation.

— Écoutez, mon enfant. M'est avis qu'il faut entrer résolument en campagne en captant la confiance de ce laquais, si toutefois il parle le français, car il doit être Russe, comme son maître.

— Comment faire ?

— La voiture marche au pas. Je vais la suivre, et quand elle aura déposé Bedleben à l'endroit où il se fait conduire, je tâcherai de lier conversation avec mon homme.

— Allons ! essayons, répondit Daniel, qui semblait tout à fait découragé. Je vais avec toi.

Ils suivirent le coupé. Sur l'avenue des Champs-Élysées, ils monterent dans un fiacre dont le cocher reçut l'ordre de suivre la voiture du prince. On s'arrêta devant l'Opéra. Il était dix heures. Daniel vit le prince mettre pied à terre, entrer dans le théâtre, et son équipage aller l'attendre au coin de la rue Le Peletier et de la rue Rossini, à quelques pas d'un marchand de vin chez lequel se réunissent les domestiques pendant que leurs maîtres assistent au spectacle de l'Académie de musique. Daniel avait renvoyé le fiacre. Il se mit avec Jabin à suivre les mouvements des gens du prince. Le cocher jeta une couverture sur chacun de ses chevaux, quitta son siège en descendant d'un côté, tandis que le laquais descendait de l'autre. Jabin trouva ce moment propice pour parler. Il s'avança aussitôt vers le domestique et lui dit vivement :

— Vous êtes au service du prince Bedleben. Connaissez-vous une jeune fille nommée mademoiselle Renée de Brucourt, qu'il retient prisonnière dans son hôtel pour la contraindre à l'épouser ?

Le domestique regarda Jabin avec autant de surprise que de défiance et ne lui

répondit pas.

—Je comprends votre silence, reprit l'ancien soldat : vous craignez que je sois un émissaire chargé d'éprouver votre discrétion. Eh bien, je ne vous demande en ce moment aucune réponse. Mais si vous voyez mademoiselle Renée, dites-lui que vous avez rencontré le sergent Jabir ; retiendrez-vous ce nom-là ? oui ! et demandez-lui, à la chère enfant, si vous pouvez avoir confiance en moi.

Le Russe ne put retenir un sourire et dit :

—La prochaine fois que vous pourrez m'aborder, j'aurai une réponse à vous donner. Maintenant, éloignez-vous ; mon camarade revient.

Il prouvait par ces mots qu'il était prêt à servir Renée et ses amis. Jabin et Daniel s'en réjouirent.

—Si celui-là nous trahit, objecta le sergent, je lui casserai la tête.

Depuis la visite que son père avait faite au prince Bedleben et l'entretien solennel qu'elle avait eu avec le baron de Brucourt, Renée était en possession d'un calme que rien ne troublait encore. En donnant à son père le conseil de partir, elle avait voulu rester libre d'user de tous les moyens qu'elle jugerait bons pour échapper aux poursuites de son ennemi. Elle voulait sauver en même temps son père, elle-même et son bonheur. Pendant les jours qui suivirent sa résolution, elle resta chez elle, ne consentant à quitter sa chambre que pour descendre au jardin, et uniquement lorsque Alexis, le moujik, auquel elle avait donné sa confiance, venait lui dire que le prince était hors de l'hôtel. Dans ces promenades, elle apprit bien des choses sur le prince Bedleben. Elle connut toute la partie de son passé à laquelle Alexis avait été mêlé. Elle trouva des motifs nouveaux pour justifier l'horreur que cet homme lui inspirait. Elle puisa dans ce sentiment le courage de lui résister. C'était un personnage horrible, monstrueux, entre les mains duquel la fatalité l'avait poussée et auquel il fallait échapper à tout prix, tout moyen devant être bon pour arriver à ce résultat. Elle demanda à plusieurs reprises à Alexis s'il était possible de fuir.

—Attendez, je cherche ! répondit celui-ci.

Sur ces entrefaites, elle fut mise en présence de la folle. Ce fut un soir, vers neuf heures, tandis que Bedleben était à l'Opéra, que Renée, conduite par Alexis, entra dans la chambre où la malheureuse créature demeurerait. La femme affectée à son service ayant prolongé son repas, était encore à table avec les domestiques de l'hôtel, et Alexis gardait la folle en son absence. Grâce à cette circonstance, Renée put pénétrer dans cette partie de l'hôtel, arriver jusqu'à madame Sophie. Quand Renée entra, madame Sophie était assise dans un coin, ou plutôt acroupie, l'œil perdu dans la contemplation d'objets visibles pour elle seule, mais qui devaient l'épouvanter, car son regard était égaré, tandis que sa main droite, se portant fébrilement et par un mouvement régulier jusqu'à son cou, essayait d'en arracher la corde qu'elle croyait sans cesse y sentir. A l'aspect de Renée, elle s'arrêta, regarda d'abord avec effarement, ensuite avec une tranquillité sans cesse grandissante, cette jeune fille au visage doux et sympathique. Puis elle se leva, marcha vers elle à petits pas, craintive encore, ainsi qu'un enfant qui irait vers une belle poupée, et au lieu de se mettre en fureur, ainsi qu'elle le faisait en présence du prince, elle sourit. Alexis était resté au dehors ; mais par la porte entr'ouverte, il vit cette expression nouvelle sur le visage de la folle.

—C'est un miracle ! pensait-il.

Jamais il ne l'avait vu sourire. Renée, encouragée, se laissa approcher par madame Sophie, celle-ci posa sa main sur la main de la jeune fille, et, comme elle la voyait immobile, mais pleine de bonté, elle se mit à caresser cette main.

—Vous avez un gros chagrin dans le cœur ? demanda Renée.

La folle ne répondit pas sur-le-champ. Puis, livrée soudain à un accès de terreur, elle se mit à dire d'une voix brisée ;

—La maison brûle. Je vous dis qu'elle brûle. Je vois les murs embrasés. Et la corde, la maudite corde m'étrangle. Par pitié, brisez ce lien qui m'opprime. Brisez-le.

—Elle s'arrêta au moment et tenta vainement de débarrasser son cou de cette corde qui n'existait que dans son imagination.

—Quand le bien-aimé reviendra, reprit-elle bientôt, je cesserai de souffrir. C'est lui qui me délivrera.

—Le bien-aimé ne reviendra pas ! répondit Renée.

—Il ne reviendra pas ! Je l'attends et je le vois déjà s'approcher.

—Ce n'est pas lui, car il est mort ; c'est son fils que vous verrez apparaître, son fils Daniel de Maldrée.

La folle hocha la tête.

—Daniel peut être beau, mais Jacques de Maldrée, son père, l'est bien davantage. Il est plus grand que tous les hommes, et d'une force telle qu'il enlèvera, comme en se jouant, la chaîne rivée autour de mon cou.

Ces paroles, l'attitude de la folle touchèrent profondément Renée. Ce qu'elle savait du passé de madame Sophie, des mauvais traitements que le prince lui avait fait subir, ayant intérêt à la maintenir à l'état incurable, tout démontrait à Renée que, par la douceur, la patience, on ramènerait la pauvre aliénée à un état meilleur et plus proche de la raison. Et puis, Renée se sentait pleine de compassion, de tendresse pour cette femme malheureuse par la faute de M. de Brucourt. Ne serait-ce pas commencer l'expiation des fautes de ce dernier que de rendre la raison à sa victime ? Renée ne savait pas tous les crimes de son père et elle voulait racheter le seul qu'elle connût en entreprenant la guérison de madame Sophie. Guérir madame Sophie ! Cette pensée se présenta à l'esprit de Renée comme l'expression de la tâche qu'elle avait le devoir d'accomplir. Sans admettre qu'elle dût être responsable des fautes de son père, elle pensait que travailler à améliorer l'état de madame Sophie, à faire disparaître les effets du crime, ce serait travailler à son propre bonheur et se rendre digne de Daniel. Lorsqu'elle se retira, sa décision était prise. La folle la regarda partir à regret. Elle la suivit même et se montra toute joyeuse quand Renée se pencha sur elle pour l'embrasser. Puis la jeune fille étant sortie et la porte de la chambre ayant été fermée, elle entendit la prisonnière qui s'efforçait d'ouvrir pour la voir encore et qui exprimait le chagrin que lui causait cette séparation par des plaintes à demi-voix.

—Il faudra me ménager souvent des rendez-vous semblables à celui-ci, dit Renée à Alexis.

—Quand vous voudrez, répondit celui-ci. Il suffira seulement que le maître soit sorti. Mais vous ne pouvez pas vous occuper longtemps de cette malheureuse et vous feriez peut-être bien de ne pas commencer.

—Pourquoi donc ?

—C'est que si vous l'accoutumez à votre présence, lorsque vous partirez, vous lui laisserez des regrets qui la rendront plus malheureuse que si elle ne vous avait pas connue.

—Je ne me séparerai pas d'elle.

—Mais votre fuite est prochaine, je l'espère.

—Je ne fuirai que si je peux emmener madame Sophie avec moi, ma place est auprès d'elle.

—Emmener la folle !

—Pourquoi pas ?

—Pouvez-vous la guérir ?

—Peut-être !

Alexis regarda Renée avec admiration, s'inclina et ne répondit pas. La jeune fille rentra dans sa chambre sous l'empire d'idées nouvelles et telles que si, en ce moment, on fût venu l'avertir qu'il lui était possible de quitter l'hôtel et de n'y plus rentrer, quelque désir qu'elle eût de voir Daniel, elle ne serait pas partie. Ce n'était plus seulement par le désir de retenir la colère dont le prince était animé contre son père et de permettre à ce dernier de trouver un asile sûr, qu'elle ne cherchait plus à quitter ces lieux ; c'était aussi parce qu'elle venait de découvrir qu'il y avait pour elle une tentative suprême à faire. Si les enfants sont responsables des fautes de leurs parents, ou plutôt, si, tout en étant innocents, ces fautes retombent sur eux, il leur appartient de les racheter pour prévenir les vengeances qui les menacent. Telle était l'opinion de Renée. C'est pour cela qu'elle restait et qu'elle était résolue à consacrer ses soins à cette malheureuse créature que le prince

s'était plu à faire descendre plus profondément chaque jour dans les abîmes de la démence.

— Si Daniel était mis soudain en présence de madame Sophie, cela ne provoquerait-il pas une réaction salutaire ? se demandait Renée. Elle prétend, dans sa folie, que le bien-aimé seul la délivrera de ses maux. Le fils du bien-aimé ne l'en délivrera-t-il pas également ?

C'est pour procéder à de telles épreuves que Renée avait hâte de quitter sa prison. A dater de ce jour, elle vit régulièrement madame Sophie, tantôt dans la chambre de celle-ci, tantôt dans la sienne, car la folle se montrait docile en sa présence. Alexis, qui prenait ces entrevues sous sa surveillance et sa responsabilité, n'empêchait en rien Renée d'agir à sa guise. Autant qu'on peut juger ce qui se passe dans un cerveau détraqué, Renée ne tarda pas à voir ces entrevues répétées produire des effets inattendus et la folle entrer dans une série d'heures calmes qui ne semblaient plus devoir être troublées que par la présence et les brutalités du prince Bedleben. Certes, la raison était loin de revenir. Mais le calme se faisait dans cette nature si brutalement secouée. Pendant que Renée était auprès d'elle, elle souriait, elle prononçait quelques paroles qui n'étaient pas dénuées de sens, et sa main cessait de se porter à son cou pour en arracher la corde invisible qui l'étranglait. La femme qui veillait sur madame Sophie ne tarda pas à remarquer certains changements qui s'étaient produits dans la personne de la folle. Ses cheveux étaient coiffés, les déchirures de ses vêtements réparées, son linge renouvelé. Sa surprise fut extrême. Elle ne s'expliqua pas d'abord les modifications qu'elle remarquait. Elle crut ensuite que c'était l'effet d'un caprice et ne s'en préoccupa pas autrement, si bien que Renée eut le loisir de poursuivre l'œuvre qu'elle avait commencée. Ce fut dans ces circonstances qu'un matin, Alexis lui apprit que, la veille au soir, tandis qu'il attendait le prince devant l'Opéra, il avait été abordé par un homme qui voulait s'informer d'elle.

— Comment était cet homme ? demanda vivement Renée.

A la description que fit Alexis, elle reconnut Jabin.

— Que lui as-tu répondu ?

— Je craignais un piège, et j'ai déclaré que je ne répondrais que dans deux jours ; je voulais avoir le temps de vous consulter.

— Cet homme est un ami.

— Je l'avais bien pensé ; cependant je n'ai pas osé lui répondre... Si je m'étais trompé !...

— Que désirait-il savoir ?

— Si vous étiez ou non dans l'hôtel du prince.

— Daniel et Jabin sont sur mes traces ! pensa Renée. Que faire ?

Si elle avouait qu'elle habitait l'hôtel, nul doute que Daniel ne voulût aider à la faire sortir. Or, si elle sortait en ce moment, elle laissait la folle aux mains du prince, et non seulement la cure qu'elle avait entreprise ne s'achevait pas, mais encore elle laissait un danger sur la tête de son père. Soudain une idée traversa son esprit.

— Je veux bien tenter de fuir, se dit-elle, mais à la condition que madame Sophie fuira avec moi.

Et, s'adressant à Alexis, elle lui dit :

— Te sens-tu le courage, lorsque tu m'ouvriras les portes de cette maison, de les ouvrir aussi à la folle ?

— Vous voulez l'emmener ?

— Il le faut !

— Alexis réfléchit un moment.

Puis il répondit :

— Puisque vous le voulez, nous l'emmènerons.

Renée s'assit alors devant son bureau et écrivit les lignes suivantes : " Ayez confiance dans l'homme qui vous remettra ce billet. Faites ce qu'il vous ordonnera de faire, et n'entreprenez rien sans l'avoir consulté. — RENÉE." Elle voulait empêcher Daniel et Jabin d'accomplir un coup de tête dont elle les savait capables, alors qu'il s'agissait de la sauver. Elle remit ce billet à Alexis et lui dit :

— Ce billet est destiné à l'homme qui t'a parlé hier. Tu le lui donneras, et, après

qu'il l'aura lu, tu te concerteras avec lui sur les moyens à prendre pour conduire à bonne fin notre projet de fuite.

Alexis promit d'obéir. Le lendemain au soir, le prince Bedleben se fit de nouveau conduire à l'Opéra, et, tandis que la voiture l'attendait rue Rossini, Alexis vit Jabin s'approcher de lui. Il passa aussitôt derrière les équipages qui formaient la file, de façon à cacher ses faits et gestes au cocher du prince dont il se défiait. Jabin le suivit. Alexis, sans mot dire, lui remit le billet. A peine l'ancien soldat eut-il lu les trois lignes tracées par Renée, que Jabin poussa un cri de joie et d'un geste appela près de lui un jeune homme qui le suivait à distance. C'était Daniel. Celui-ci dévora des yeux ce billet, qui, sans dissiper ses inquiétudes et ses doutes, lui apprenait que Renée vivait et ne cessait pas d'avoir confiance en lui. Puis, se rapprochant d'Alexis, il lui dit brusquement :

— Est-elle mariée ?

— Mariée ! Qui ?

— La demoiselle qui t'a remis ce billet. . .

— Elle résiste au prince qui voudrait l'épouser.

— Tu nous aideras à la lui arracher, reprit-il en s'adressant à Alexis.

— Ce sera difficile, répondit ce dernier. Mais nous y parviendrons.

Daniel était dans le ravissement. S'il se fût se fût écouté, il aurait embrassé le moujik qui lui donnait de si bonnes nouvelles et ranimait ses espérances. Ainsi le prince avait menti. Renée n'était pas sa femme. Elle était libre. Elle attendait patiemment l'heure de sa délivrance. Elle comptait sur Daniel et sur Jabin pour la délivrer.

— Comment devons-nous nous y prendre pour ouvrir à ma fiancée les portes de sa prison ? Parle, dit Daniel à Alexis. Faut-il, durant la nuit, franchir les murs du jardin ?

— Mauvais moyen !

— Pourquoi donc ?

— La nuit, on lâche des chiens dans le jardin. Ils mordent et aboient. Ils feraient tout découvrir.

— C'est ce que j'avais prévu, objecta Jabin.

A ce moment, Daniel remarqua que ses interlocuteurs et lui avaient les pieds dans la boue, car le temps était humide et brumeux, et que le froid les envahissait. Il leur fit un signe. Ils gagnèrent le passage de l'Opéra et entrèrent dans un café à peu près désert en ce moment.

— Je ne peux rester longtemps ici, dit Alexis ; le maître pourrait sortir.

— Le temps seulement d'arrêter un plan. Voyons, toi, que conseilles-tu ? demanda Daniel.

— Je ne vois qu'un moyen d'arracher la demoiselle à la captivité, c'est de la faire sortir de la maison le soir en voiture.

— Mais comment cela ?

— Le prince dîne fréquemment hors de chez lui. Ces jours-là, nous allons le conduire où il dîne : puis nous rentrons à l'hôtel jusqu'à l'heure où nous sortons pour aller chercher. A ce moment, la voiture est vide. Si donc je parvenais à y faire monter secrètement la demoiselle, vous étant dans la rue, vous pourriez, sur un signe de moi, arrêter les chevaux, faire descendre votre amie : puis nous fuirons tous ensemble.

— Tu viendrais donc avec nous ?

— Mademoiselle m'a promis de m'emmener.

— Soit ! Ton plan est excellent. Quand pourras-tu l'exécuter ?

— Je ne sais encore. Il faut d'abord que je sois prévenu que le prince dîne en ville.

— Il est facile de le savoir.

— Il faut encore que je parvienne à faire monter sûrement la demoiselle en voiture.

— Tu y parviendras !

— Mais elle ne voudra pas partir seule.

— Et qui donc ?

— Elle a pris en amitié une pauvre folle qui habite l'hôtel, et qu'elle veut soustraire aux brutalités du prince.

— Elle ne doit songer qu'à elle en ce moment ! s'écria Jabin.

— Pourquoi ? demanda Daniel. Laisse-la faire, mon sergent. L'accomplissement d'une bonne action nous portera bonheur.

— Dieu vous entend !

— Maintenant, reprit Alexis, nous n'avons plus qu'une chose à arrêter : le moyen de correspondre.

— Voici l'adresse de notre demeure. En outre, tous les jours, à six heures du soir, Jabin ou moi serons devant la porte de l'hôtel.

— Ne vous faites pas trop voir. Cela pourrait inspirer des soupçons.

— Nous serons prudents !

Alexis allait se retirer. Ils n'avaient plus rien à se dire. Daniel le retint, Il voulait envoyer une lettre à Renée. Il l'écrivit à la hâte, sur la table de marbre du café. Il recommandait à son amie de ne pas perdre espoir; lui annonçant qu'il veillait sur elle. " J'aurais pu, disait-il, tenter votre délivrance en allant faire une déposition à la préfecture de police ; mais il me semble que vous souffririez d'abord du bruit qu'une aventure semblable pourrait provoquer autour de votre nom, et que, d'ailleurs, le moyen ne serait pas des plus sûrs, le prince pouvant vous cacher, vous faire disparaître, lorsqu'il saurait les agents de la police à votre recherche." Alexis quitta les deux amis pour se rendre auprès de son maître, et ceux-ci regagnèrent leur domicile. C'est là que le lendemain Daniel reçut une longue lettre de Renée. Elle le remerciait, l'approuvait en tout. Seulement, elle disait qu'elle ne pouvait quitter l'hôtel du prince qu'à deux conditions : la première, c'est qu'elle aurait la certitude que son père n'était plus à Brucourt ; la seconde, c'est qu'elle pourrait faire fuir avec elle une folle, victime, comme elle, du prince. Enfin, elle désirait que Lisbeth se trouvât à Paris, afin qu'elle-même ne fût pas seule lorsqu'elle serait parvenue à s'échapper. Sans chercher à comprendre la cause de ces conditions, Daniel ne songea qu'à obéir. Trois jours plus tard, il faisait savoir à Renée que Lisbeth était à Paris, dans l'hôtel de Brucourt, prête à recevoir sa maîtresse et sa malheureuse compagne, et que le baron avait quitté son château pour se rendre au Havre, où il voulait, disait-il, s'embarquer pour un voyage en Amérique. Tout était réglé, arrangé pour la fuite de Renée. Elle n'attendait plus qu'une occasion propice. Alexis pouvait à toute minute entrer chez elle et lui dire :

— C'est pour ce soir.

Elle était donc anxieuse, émue, comme à la veille d'un événement important, décisif. Depuis un mois elle était prisonnière. Mais son courage n'avait pas faibli et les derniers jours qui s'étaient écoulés l'avaient rendue d'autant plus confiante qu'elle avait, d'une part, pu concevoir l'espérance de ramener madame Sophie à la raison et que, d'autre part, le prince lui avait épargné ses visites. Depuis sa rapide entrevue avec M. de Brucourt, le prince était venu chez elle deux fois seulement. Au point de ce récit où nous sommes parvenus, il convient de faire remarquer que Bedleben avait joué son rôle avec autant de calme que de scélératesse. C'était l'audace même de ses diverses résolutions qui en avait permis l'exécution, Enlever une jeune fille en pleine société moderne, l'arracher de sa famille, à ses amis, la séquestrer et la retenir captive jusqu'au jour où son courage s'amollira, sont des choses qui peuvent paraître extraordinaires au premier abord et qui le sont bien moins qu'on ne le suppose. Les exemples en sont rares, mais ils existent et les tribunaux ont retenti récemment de l'une de ces désolantes affaires, où l'on voit la force brutale, l'intrigue, l'audace, avoir raison de la jeunesse et de l'innocence. Bedleben avait bien combiné son coup. Il avait enlevé Renée, après avoir acquis la certitude que M. de Brucourt ne ferait rien pour la retrouver ou la défendre. Il avait en quelque sorte lié les mains du père afin de pouvoir garder la fille. En enfermant celle-ci dans son hôtel, au cœur de Paris, il déjouait les poursuites qui pourraient être dirigées contre lui. En effet, qui oserait penser qu'il aurait eu cette audace de laisser sa prisonnière si près de ceux qui la cherchaient ? Mais, après tant d'efforts, Bedleben était pressé d'arriver à un résultat. Cette jeune fille lui résistait depuis un mois, C'était trop. Il avait usé de la violence, de la brutalité ; et c'est lorsqu'il vit que ni la brutalité ni la violence ne le serviraient, qu'il se décida à essayer de la douceur.

Le moment était bon lorsqu'il s'y décida, car c'était après la visite du baron de Brucourt, et il se figurait que Renée, ayant vu son père, ayant appris de sa bouche les causes de son impuissance à la délivrer deviendrait docile. Il la vit deux fois et la traita doucement. Puis, il cessa de se montrer à elle, espérant qu'il s'opérerait dans ce jeune esprit un travail résultant de la terreur et des craintes de l'amour filial, qui tournerait à son propre bénéfice. Durant nuit jours il s'abstint de paraître chez Renée, C'est de ce moment qu'elle profita pour approcher la folle et arrêta avec Alice les plans que l'on connaît. Cependant le prince était las d'attendre, et voyant que Renée non seulement ne le faisait pas appeler, mais encore, par la tranquillité avec laquelle elle subissait son sort, semblait le braver, il résolut de la voir, de la supplier une fois encore et d'exiger si elle refusait. Il était pressé de se marier.

Nous tromperions le lecteur si nous voulions prouver que l'amour n'entraînait pour rien dans ce désir. Bedleben était éperdument épris de Renée, dont la présence sous son toit l'aiguillonnait. Mais à côté de cet amour grossier, il y avait des nécessités urgentes. Sa fortune était de plus en plus compromise. On commençait à le dire ruiné, à répéter tout haut certaines rumeurs restées longtemps à l'état de mystère, et selon lesquelles l'origine de ses richesses était un vol. Il ne soutenait plus qu'avec peine son train de maison. Les créanciers commençaient à montrer les dents, et le mariage seul pouvait le sauver, en l'enrichissant d'abord, puis en l'alliant à une famille considérée. Donc, un jour, vers cinq heures, tandis que Renée, seule dans sa chambre, essayait de se distraire, on lui annonça le prince.

— J'espérais ne pas le revoir avant de fuir, se dit-elle.

Elle ordonna cependant de le faire entrer. C'était la première fois qu'il se présentait après en avoir demandé l'autorisation.

— Que veut dire cette douceur succédant à son absence de dix jours ? se demanda Renée.

Elle était défiante, effrayée, et il est permis de dire qu'elle avait raison de l'être. Le premier s'avança vers elle, le sourire aux lèvres, la bouche en cœur. Il était vêtu avec recherche. De sa moustache et de sa barbe s'exalèrent des parfums pénétrants. On devinait qu'avant de se rendre auprès de Renée, il avait voulu se faire séduisant. Quant à elle, en le voyant entrer elle s'arma de courage et de patience. La délivrance était si proche qu'elle ne voulait pas la compromettre par une attitude qui eût blessé le prince. Elle sentait qu'il était nécessaire de jouer une comédie odieuse, mais à laquelle il eût été impossible de se soustraire.

— Vous ne m'attendiez sans doute pas, belle Renée, dit Bedleben avec grâce.

— Je vous attendais tous les jours ! répondit-elle sans colère, en essayant même de donner quelque douceur à sa voix.

— Aviez-vous donc le désir de me voir ?

— Me sachant en votre pouvoir, je savais bien qu'il ne m'appartenait pas de me soustraire à vos regards.

Ces paroles le surprirent. Il n'était pas habitué à en entendre de telles.

— Comment dois-je interpréter ce langage ? demanda-t-il anxieux et surpris.

— Comme un acte de soumission.

Parlant ainsi, Renée rougit. Elle était honteuse de ce rôle. Mais elle était obligée de le jouer. Son salut était à ce prix. Il fallait que le prince la quittât convaincu qu'elle était séduite par lui, décidée à exaucer ses désirs.

— Un acte de soumission ! s'écria le prince. Est ce bien vous qui me parlez ainsi, vous l'orgueilleuse fille qui m'avez obligé à agir ainsi que je l'ai fait ! Me direz-vous pourquoi, vous ayant trouvée si cruelle naguère, je vous trouve aujourd'hui si résignée ?

— J'ai vu mon père, y a quelques jours.

— C'est lui qui vous a décidée ?

— Il m'a tout au moins entraînée vers le parti de la résignation.

— Ainsi, vous consentez à m'épouser ?

Renée ne répondit pas d'abord. Un éclair passa dans ses yeux. Puis elle dit :

— Êtes-vous donc si pressé de me voir prendre une décision ?

— Songez aux douleurs de mon attente !

— Ne m'accorderez-vous pas encore quelques jours ?

Le prince était ravi. Une telle question n'équivalait-elle pas à un consentement ?

—Allons, pensa-t-il, la visite du père a fait merveille.

En même temps, il dévorait des yeux cette jeune fille, belle, charmante, s'éduisante. Sous l'empire de sa passion, il s'écria :

—Attendre ? toujours attendre ! Puisque vous êtes destinée à me rendre heureux, pourquoi tarder encore ?

—Pourquoi ? s'écria vivement Renée.

Elle se contint ; elle avait été sur le point de se trahir, et pour se sauver elle eut recours au mensonge.

—Pour être plus sûre de me donner volontairement, sans regret.

Bedleben n'avait pas espéré un tel résultat. Son attente était dépassée. Avec la fatuité naturelle aux hommes, il ne pouvait croire que Renée le trompât. Le pensée ne lui en vint même pas. Il ne comprit qu'une chose : c'est qu'elle se soumettait au destin, plus fort qu'elle, et qu'elle essayait de tirer de sa soumission des éléments de bonheur pour l'avenir. Il fut donc vaincu par la douceur, la résignation de la jeune fille, alors qu'il se croyait conquérant et vainqueur.

—Je vous considère comme ma femme, dit-il. Ce que j'ai entendu de votre bouche je l'ai pris pour l'expression sincère de votre volonté. Il ne me reste plus qu'à attendre qu'il vous plaise de fixer le moment de notre mariage. Je vous demanderai la réponse dans deux jours, et lorsque je la connaîtrai, j'écirai à votre père pour le prier d'apporter lui-même son consentement.

Le visage du prince rayonnait d'une joie sans égale. Il se croyait assuré et se retira sans rien ajouter aux paroles qu'on vient de lire.

—Dans deux jours, il faudra prendre un parti ! pensa Renée épouvantée.

Elle demeura seule jusqu'à huit heures. A ce moment, Alexis entra. Elle se précipita vers lui.

—Demain il faut que j'aie quitté cette maison, lui dit-elle ; demain, entends-tu ?

—Je venais vous prévenir que nous partirions ce soir. Tout est prêt ! répondit simplement Alexis.

Tout, en effet, était prêt pour la fuite. Ce soir-là, le prince dînait hors de chez lui. A sept heures sa voiture l'avait accompagné dans le faubourg Saint-Germain. Elle était ensuite rentrée à l'hôtel, avec l'ordre d'aller le chercher à dix heures. Alexis avait aussitôt pensé que jamais une occasion meilleure ne se présenterait. Il fallait que le coupé du prince, en quittant l'hôtel pour aller le prendre, emportât Renée. Au dehors, on trouverait Jabin et Daniel. Sur un signe d'Alexis, ils arrêteraient le cheval, enlèveraient Renée et tous partiraient ensemble. Telles étaient les nouvelles que le moujik vint faire connaître à la jeune fille. Il était huit heures environ. Il fallait qu'à neuf heures, avant même que le cocher songeât à atteler, Renée s'installât dans la voiture. Cette voiture était placée dans une cour à gauche de l'hôtel, contre les écuries. C'est là qu'on devait arriver et on ne le pouvait faire qu'en usant des plus grandes précautions.

—Je serai prête à neuf heures, dit Renée à Alexis, après l'avoir attentivement écouté. Tu sais que je ne partirai pas seule ?

—Mais... je vous suis.

—Sans doute. Mais il est une autre personne qui doit nous accompagner aussi.

—Madame Sophie. Vous tenez à l'emmener ?

—Ne t'en avais-je pas prévenu ?

—Sans doute. Mais si elle allait ne pas vouloir nous suivre, crier, attirer les gens de l'hôtel ?

—Ne crains rien, fit Renée en souriant. A neuf heures, j'irai moi-même dans sa chambre, et elle me suivra sans mot dire.

—C'est qu'à cette heure-là, la femme qui la garde est auprès d'elle.

René réfléchit. Puis elle dit :

—Il faut, sans faire aucun mal à cette femme, l'effrayer, la mettre hors d'état de s'opposer à notre départ.

—Je comprends, répliqua froidement Alexis. Tout sera prêt comme vous le désirez. A neuf heures je reviendrai vous prendre. Nous irons chez la folle d'abord, puis nous des cendrons par un escalier dérobé jusque dans la cour des remises.

En quittant Renée, Alexis descendit dans le cabinet du prince Bedleben. Il

prit sur la cheminée, parmi les objets d'art et les curiosités qui l'encombraient, un petit poignard à manche d'ivoire, le mit dans sa poche, afin d'être en mesure de se défendre sans bruit si, cela devenait nécessaire. Puis, il se rendit dans la petite chambre qu'il occupait sous les combles de l'hôtel, réunit en un paquet ceux des objets lui appartenant qui pouvaient avoir quelque prix pour lui, et les porta dans le coupé qui devait sortir. Ces précautions prises, il remonta jusqu'au second étage où était situé l'appartement de la folle, et sans avoir frappé pour s'annoncer, il ouvrit la porte et entra brusquement. Madame Sophie, vêtue avec plus de recherche que de coutume, était debout, dans un coin de la chambre, appuyée contre le mur, la tête dans ses mains, dans l'attitude d'un enfant désobéissant, qui est effrayé des résultats de sa désobéissance, mais qui, cédant à un caprice, y persiste. En face d'elle, la gardienne, femme vigoureuse, aux traits durs la menaçait en criant :

— Couchez-vous ! couchez-vous ! il est temps de dormir.

Mais la folle résistait et semblait vouloir obliger la gardienne à la maltraiter, afin d'avoir elle-même le droit de pousser ces cris de détresse que Renée avait maintes fois entendus et qui l'avaient mise sur la trace de la vérité. L'entrée d'Alexis arrêta les coups que la pauvre créature allait recevoir. La gardienne se tourna vivement vers lui, et, d'un ton altéré, dur, qui prouvait combien grande était l'autorité que lui donnait son emploi et qui résultait de la connaissance qu'elle avait de l'un des plus redoutables secrets du prince Bedleben, elle s'écria :

— Qui donc se permet d'entrer ici ? Avez-vous perdu la tête ? Qui vous a autorisé ?

La veille encore, Alexis eût tremblé au son de cette voix, qui pouvait ordonner contre lui un traitement cruel. Mais, ce soir-là il se mit à rire, leva les épaules, marcha vers la gardienne, la saisit par le cou, et, appuyant son poignard sur le dos de la misérable, il lui dit :

— Un mot de plus et vous êtes morte !

La violente menace d'Alexis, le geste redoutable par lequel il prouva qu'il était prêt à la mettre à exécution, surprisent, émurent à ce point la gardienne, qu'elle resta bouche bée, sans oser pousser un seul cri. Donc, la gardienne obéit et demeura immobile, bouche close, jusqu'au moment où elle vit Alexis retirer de sa poche une ficelle solide et commencer à lui attacher les pieds et les mains.

— Que faites-vous ? demanda-t-elle épouvantée. Je ne peux plus me tenir debout.

Alexis ne répondit pas, mais il avança un fauteuil où la femme put s'asseoir. Alors il chercha autour de lui jusqu'à ce qu'il eût trouvé un mouchoir. Il le roula, le pressa de façon à en former un tampon. Puis il serra brusquement le nez à la malheureuse, l'obligeant ainsi à ouvrir la bouche. Il y fourra lentement le mouchoir. Elle se trouva bâillonnée. Elle promenait autour d'elle des regards éfarés. Alexis en eût pitié.

— Je ne veux vous faire aucun mal, lui dit-il ; mais votre présence ici me gêne. Je n'ai pas eu la pensée de vous tuer. Il me suffit que vous soyez hors d'état de nuire. Vous resterez ainsi jusqu'à ce qu'on ait la pensée de rechercher ce que vous êtes devenue.

Ayant dit ces mots, il la prit entre ses bras, impuissante et consternée, la transporta dans la chambre voisine, la déposa sur un lit et l'y laissa, livrée aux réflexions que peut suggérer la situation critique dans laquelle elle se trouvait. Madame Sophie avait assisté à ce spectacle avec une expression indéfinissable de surprise, de terreur et de plaisir. Elle ne pouvait deviner les causes de la conduite d'Alexis, et l'instinct de la conservation lui mettait l'effroi dans l'âme. Mais en même temps, elle éprouvait une joie profonde, quoique difficile à caractériser, en voyant punir si cruellement la femme dont elle avait à se plaindre. Alexis passa devant elle sans mot dire et la quitta, afin d'aller chercher Renée, avec laquelle il revint au bout de quelques instants. La jeune fille était enveloppée dans un large manteau, celui qu'elle portait lorsqu'elle avait été enlevée par Bedleben. Elle avait sous les bras un châle destinée à madame Sophie. Celle-ci, en la voyant entrer, courut à sa rencontre en marchant sur la pointe des pieds. Une main sur les lèvres, elle montrait de l'autre la porte qui servait de prison à sa gardienne, et, oubliant en présence de Renée ce qui, dans l'action d'Alexis, l'avait effrayé, elle ne

songeait plus qu'à ce qui l'avait réjouie, ce qu'on devinait au sourire enfantin qui voltigeait sur ses lèvres. Alors, Renée s'approcha d'elle, la prit par la main, et l'entraîna. La folle se laissa docilement conduire. Alexis marchait devant. Au milieu d'un corridor, il ouvrit une petite porte dérobée qui laissa voir un étroit escalier en spirale. Ce fut dans cet escalier qu'ils s'engagèrent tous les trois, à la clarté d'un flambeau que portait le moujik. Renée compta quarante marches. Au bas de la quarantième, une bouffée d'air glacial fouetta son visage. La cour des remises était là, et de l'autre côté de la porte, on voyait le coupé qu'Alexis avait rapproché le plus qu'il avait pu de l'endroit par où Renée et madame Sophie allaient sortir. Il passa le premier, regardant à droite et à gauche dans la cour, ne vit personne, ouvrit la portière du coupé et fit un signe. Renée s'avança, monta, entraîna la folle après elle, et les deux femmes furent installées. Les stores étaient relevés.

—Maintenant, dit Alexis à Renée, soyez patiente et surtout n'ayez aucune crainte, je veille sur vous. Seulement, faites en sorte que madame Sophie ne crie pas.

—J'en prendrai soin et elle gardera le silence, répondit Renée.

La portière se ferma. Les deux femmes se trouvèrent dans l'obscurité profonde. Si, au bout de cinq minutes, Alexis avait jeté un coup d'œil dans la voiture, il aurait vu madame Sophie accroupie, la tête posée contre la poitrine de Renée, qui la pressait entre ces bras, en chantonnant à voix basse une de ces romances naïves qu'on dit aux enfants pour les endormir. Elle n'avait pas trouvé d'autre moyen d'entretenir la folle dans cet état de calme qui avait quelque chose de véritablement providentiel. Un cri pouvait tout perdre. Madame Sophie semblait le comprendre et se taisait. À dix heures moins un quart, le coupé du prince Bedleben passait avec fracas sous la voûte de l'hôtel, dont les portes se refermèrent aussitôt qu'il fût sorti. Le cheval se cabrait, caracolant, ainsi que fait tout noble coursier lorsqu'il sent l'air pur monter dans ses naseaux, le cocher le retenait et le faisait aller au pas. Cette circonstance, Alexis l'avait prévue. Elle favorisait ses projets. A cette heure, l'avenue du Roi-de-Rome était entièrement déserte. Soudain de l'ombre formée par une maison à l'extrémité de laquelle était placée un bec de gaz, on vit surgir deux hommes.

—A moi ! cria Alexis. Ouvrez la portière.

En même temps, il saisissait entre ses doigts nerveux les mains gantées du cocher, et, du même coup se rendait maître des rênes et du conducteur. Daniel et Jabin s'étaient élancés. Ils ouvrirent la portière et, en une minute, les deux femmes se trouvaient sur l'avenue, entraînées par leurs amis. Le cocher avait tout vu. Il comprit qu'il venait d'être sans le savoir, complice d'une conspiration.

—Misérable ! hurla-t-il en s'adressant à Alexis. Je vais vous suivre, je saurai où vous allez... Je dirai au maître...

Mais, déjà, Alexis n'était plus à son côté. Il avait mis pied à terre, et voulant éloigner au plus vite ce témoin compromettant qui pouvait attirer les spectateurs, ce qui eût obligé à rendre publiques les infortunes de Renée, il eut recours à un moyen extrême. Dans une de ses poches, il avait encore son poignard. Il le prit.

—Tiens-toi bien cria-t-il au cocher, ton cheval s'emporte.

En même temps, il passa la pointe de l'arme sur le ventre du cheval, ainsi qu'on fait d'une allumette en la frottant contre un mur, traçant à la surface de la chair vive un sillon sanglant. Ce n'était qu'une égratignure. Mais le cheval n'avait jamais été touché, même par le fouet. L'ombrageuse bête fit un bond formidable, au risque de briser la voiture, puis elle partit comme un trait, vainement retenue par le cocher qui jurait, vociférait et s'efforçait de la maintenir dans le milieu de l'avenue afin de n'être pas brisé contre les trottoirs. Le léger équipage disparut dans la nuit et bientôt le bruit des roues cessa de se faire entendre. Alors Alexis rejoignit ceux qui l'attendaient et qui venaient d'assister à ses prouesses. Daniel et Jabin lui tendirent les mains. Il répondit en tendant les siennes. Elle rencontrèrent celles de Renée et il se sentit pressé frénétiquement.

—C'est lui qui m'a délivrée ! s'écria Renée.

—Je vous, devais bien cela, mademoiselle. Grâce à vous, me voilà libre aussi.

C'est vous qui avez fait naître en moi le désir de la liberté. A votre instigation, j'ai voulu être homme et non plus esclave.

—Ma maison est désormais la tienne, ajouta Renée. Tu resteras à mon service autant qu'il te plaira d'y rester, toute ta vie, si tu veux.

Alexis s'inclina, ne trouvant pas d'expression pour remercier Renée, tant était grande son émotion, causée autant par ce qu'il entendait que par le succès qu'il venait d'obtenir.

—Où nous conduisez-vous ? demanda Renée à ses compagnons.

—Chez vous, mon amie, répondit Daniel. Lisbeth vous attend.

—Lisbeth ! quel bonheur ! Sans doute, elle m'apporte des nouvelles de mon père ?

Une voiture attendait dans une rue voisine. Nos personnages y prirent place. Jabin monta sur le siège, afin de diriger le cocher, et l'on se mit en route. Le trajet était très court, l'hôtel de M. de Brucourt étant situé, on s'en souvient, sur l'avenue d'Eylau, à l'entrée du bois de Boulogne. En quelques mots, Renée raconta à Daniel, qui l'avait questionnée sur madame Sophie, ce qu'elle pouvait en dire sans la nommer. Elle la présenta comme une victime du prince Bedleben dont elle avait entrepris la guérison et qu'elle voulait soustraire aux mauvais traitements. Daniel l'approuva sans réserve. Que n'eût-il pas approuvé d'ailleurs en ce moment ? Il était si heureux en pensant que Renée—Renée libre et l'aimant toujours—lui était rendue ! En cinq minutes, on arriva à l'hôtel de Brucourt. La voiture s'arrêta devant une de ces jolies grilles tapissées de lierre, qui séparent de l'avenue les habitations qui la bordent. On traversa un petit jardin et l'on entra dans une demeure élégante, luxueuse, chaude, confortable, où tout semblait à souhait pour le repos de la vie.

—Quelle douceur de revenir aux lieux qu'on pouvait ne plus revoir ! murmura Renée en mettant le pied dans sa demeure.

Un cri de joie lui répondit, et Lisbeth tomba dans ses bras.

—Retrouver une amie chère est plus doux encore, ajouta Renée embrassant avec effusion sa gouvernante.

Dix minutes plus tard, les personnages que les circonstances précédemment racontées venaient de réunir, étaient ensemble dans le salon de l'hôtel de Brucourt. Par les soins de Lisbeth, une collation se trouvait servie, autour de laquelle chacun prit place. Madame Sophie se mit à manger avidement, comme une femme affamée et déshabituée des fins repas. Grâce à cette circonstance, elle continua à demeurer calme, et Renée put raconter en quelques mots à ses amis l'histoire de la pauvre créature, dont elle tut le nom et les aventures antérieures au moment où elle l'avait connue. Cependant les mets placés devant Daniel restaient intacts. Il était à ce point sous l'empire de son bonheur si longtemps désiré, qu'il ne songeait guère à manger. Renée était auprès de lui et il ne cessait de lui demander, en la contemplant, s'il était vrai qu'elle lui fût rendue, et si maintenant il pouvait former des plans pour l'avenir. Renée interrogeait Lisbeth au sujet de son père et apprenait de sa bouche que M. de Brucourt avait quitté son château pour se rendre au Havre. Cette nouvelle rassura entièrement Renée. Si le prince, ainsi qu'il l'avait affirmé, possédait des pièces propres à prouver la criminalité du baron de Brucourt et à mettre la justice à sa recherche, celle-ci ne trouverait pas le coupable réfugié à l'étranger.

—Mon père ne t'a-t-il chargé d'aucune mission pour moi ? dit Renée à Lisbeth.

—Avant de partir, il m'a remis une lettre à votre adresse, répondit Lisbeth, qui prit dans le corsage de sa robe un pli cacheté de noir.

Renée allait l'ouvrir, quand son attention fut soudainement attirée par l'attitude de madame Sophie. La folle, placée entre Alexis et Lisbeth, avait cessé de manger. Ses bras étaient croisés sur sa poitrine, et son visage exprimait une émotion faite de surprise et de joie. Ses yeux étaient anxieusement fixés sur Daniel. Elle semblait ne plus voir que lui. Il parlait en ce moment à haute voix. Elle l'écoutait avidement. Renée ne s'expliqua pas d'abord cette attitude. Elle fit signe à Alexis pour l'engager à veiller sur madame Sophie, car elle redoutait une crise. Soudain,

elle vit la folle se lever, désigner Daniel d'un doigt tremblant et murmurer d'une voix douce ce nom :

— Jacques ! Jacques !

Nous avons déjà dit que le père de Daniel s'appelait ainsi et que la ressemblance de ce dernier avec le comte de Maldrée était extraordinaire.

— Que dit-elle ? s'écria Daniel en entendant prononcer par une folle ce nom qui lui était si cher.

— Elle a parlé de M. de Maldrée, votre père, mon enfant, reprit Jabin, qui regarda attentivement la folle.

Celle-ci répétait :

— Jacques ! Jacques !

— Dans l'enfant, elle reconnaît les traits de l'homme qu'elle aimait, pensa Renée.

Soudain, Jabin se leva à son tour.

— Cette femme ne m'est point inconnue, fit-il. Je l'ai déjà vue, il y a longtemps. Elle était jeune, belle, alors. Mais l'âge et la souffrance ne l'ont pas à ce point défigurée qu'elle ne soit reconnaissable. C'est madame Sophie Sterowska.

— Madame Sophie ! s'écria Daniel.

Et tout son passé ressuscita devant ses yeux. Il se vit petit et maladif, bercé entre les bras de cette créature charmante que son père aimait et voulait lui donner pour seconde mère. Le cœur a de la mémoire, et dans le sien se reformèrent ces traits dont il n'avait gardé qu'un lointain souvenir. Il se précipita pour se presser contre la poitrine de la pauvre folle. Mais soudain, il la vit s'éloigner, tandis que, secouant la tête, elle disait amèrement :

— Il ressemble à Jacques, mais ce n'est pas lui !

Puis elle porta brusquement la main à son cou, et se renversant en arrière, elle cria :

— Oh ! la corde ! la corde !

— La crise ! fit Alexis, qui la reçut dans ses bras.

Renée voulut s'élançer.

— Restez ici, mademoiselle, reprit le moujik. Avec l'aide de votre gouvernante, je vais la conduire dans sa chambre. Nous la soignerons, et le sommeil viendra lui apporter l'apaisement.

Lisbeth le comprit, et tous deux entraînent madame Sophie, qui se débattait entre leurs bras.

— Quel est ce mystère ? demanda Jabin. Madame Sophie que l'on croyait morte, retrouvée au pouvoir du prince Bedleben. Il faudra bien que la vérité se fasse, Je savais bien qu'un jour, elle se découvrirait et que nous connaîtrions le nom de l'homme qui déroba la fortune de votre père et tenta d'assassiner sa fiancée. Cet homme, c'est le prince Bedleben, j'en suis sûr. Il n'est plus à redouter maintenant, car nous voilà sur la trace de son crime.

Renée tremblait en entendant ce langage. Elle ne pouvait se faire illusion. Elle avait à préserver son bonheur menacé et l'honneur de son père en péril. Aussi que de tranges quand elle entendit Jabin, qui voulait approfondir la vérité.

— Ah ! laissons là tout le passé, dit-elle en tremblant. Pourquoi remuer ces tragiques souvenirs ! Que les morts demeurent en repos, et ne cherchons une réparation douce à leurs cendres qu'en conservant dans nos cœurs chèrement leur mémoire.

— Quoi ! mademoiselle, s'écria Jabin, vous voudriez que M. Daniel renoncât à venger son père ?

— Je veux qu'il songe à me rendre heureuse. J'ai tant souffert et j'ai tant besoin d'être aimée.

Jabin ne semblait pas convaincu.

— Eh quoi, fit-elle, à peine échappés aux tempêtes, voudriez-vous nous y exposer de nouveau ? La paix ! la paix ! je la demande à Daniel comme cadeau de nocces. Vous ne songerez pas à vous venger de cet homme, n'est-ce pas Daniel ?

— Je vous le promets, répondit Daniel.

Et, s'adressant à Jabin ?

—Elle a raison, vois-tu. D'ailleurs, quand on est heureux, songe-t-on à châtier ceux qui vous font souffrir ?

Jabin était ébranlé.

—Cependant, dit-il, si vous aviez à vous défendre contre cet homme ! S'il cherchait...

—Oh ! ce serait différent ! se hâta de répondre Renée.

—Et puis, ajouta Daniel, ne suis-je pas là ?

Renée soupira, soulagée. Quelque calme succéda à cette scène. Renée en profita pour lire la lettre qui lui avait été remise par Lisbeth. Cette lettre était ainsi conçue : " Ma chère fille, suivant ton désir, je pars, je m'expatrie. Où irai-je ? je n'en sais rien encore. Je m'éloigne, emportant dans le cœur un remords semblable à une horrible blessure qui aura promptement raison de moi. Si la vie, plus dure que ma peine, persiste, je reviendrai quelque jour, afin de savoir si, après tant de crimes, j'ai encore à me reprocher ton malheur. Supplice épouvantable, je te sais aux mains d'un vil coquin et je ne peux rien pour t'arracher à lui ! Cependant, je ne peux croire que le ciel t'abandonne et te livre, innocente, à cet être infâme et cruel. Je ne peux exprimer ici d'autre espérance, et n'ose te parler de ma tendresse Rougir devant toi, me sentir indigne de ton amour, il ne se peut de pire châtiement." A cette lecture, où se voyait l'empreinte de larmes, était jointe une donation de deux millions, ainsi qu'un consentement régulier au mariage de Renée. Le nom du mari était demeuré en blanc. Lorsque Renée, ayant terminé la lecture de cette lettre, releva les yeux, Jabin avait quitté la salle. Elle était seul avec Daniel.

—Chère Renée, lui dit doucement ce dernier, avez-vous de bonnes nouvelles ?

Elle secoua la tête et répondit :

—Mon père a quitté la France.

—Il s'expatrie ! pour quelle cause ? fit Daniel,

Il avait été si vivement frappé par l'insouciance singulière avec laquelle le baron semblait envisager l'enlèvement de sa fille et la conduite infâme du prince Bedleden, qu'il ne pouvait éviter de rapprocher ces divers événements de ce départ précipité. Quant à Renée, elle tenait à le justifier par un prétexte plausible et faisant une allusion au passé, elle dit :

—Depuis longtemps, mon père, sous l'empire d'une idée fixe dont j'ignore l'origine et le sujet, est en proie à des préoccupations qui, parfois, vous le savez, touchent à la folie. C'est à une de ces préoccupations qu'il a obéi en partant.

Daniel parut se contenter de cette explication.

—Ainsi, vous voilà seule, désormais ?

Renée le regarda tendrement, et lui tendant la main, dans laquelle elle tenait le papier qui accompagnait la lettre de son père, elle dit :

—Seule, jusqu'au jour où il vous plaira que je cesse de l'être. Mon père a donné son consentement à notre mariage.

—Et vos idées n'ont pas changé. Vous voulez consentir à être ma femme ?

—J'y consens avec joie. J'avais promis ; je suis heureuse de tenir ma promesse.

Daniel s'agenouilla, prit la main de Renée et y mit un baiser. Elle continua :

—Le temps presse, ami. Assurément, demain, ce soir, le prince va se mettre à ma poursuite. Il faut que, lorsqu'il me retrouvera, je sois votre femme et j'aie un défenseur.

—Ce défenseur, vous l'avez dès à présent, s'écria Daniel. J'accepte les droits que vous me donnez et je vais agir de manière à acquérir au plus vite ceux d'un mari, j'espère que d'ici à huit à huit jours, vous serez ma femme. Jusque-là, soyez sans crainte. Alexis, Jabin et moi veillerons sur vous.

A la suite de ces divers événements, Renée dormit d'un sommeil profond. A son réveil, elle courut à la croisée. Le petit jardin dans lequel elle avait passé les meilleures jours de sa jeunesse, s'étendait sous son regard charmé. Sa seconde pensée fut pour madame Sophie. S'étant habillée, elle se rendit dans la chambre où la folle avait passé la nuit, sous la surveillance de Lisbeth.

—A-t-elle dormi ? demanda-t-elle.

Pour toute réponse, Lisbeth lui montra madame Sophie étendue sur son lit les yeux fermés et calme.

— Est-elle ainsi depuis longtemps ?

— Depuis hier soir. La pauvre femme s'est montrée docile, et j'ai pu la mettre au lit sans avoir à subir aucune résistance.

La folle entra donc dans une période meilleure. Les paroles de Lisbeth le prouvaient clairement. Renée se réjouit. Il était certain que l'état de madame Sophie subissait une influence heureuse. Les brutalités calculées du prince Bedleben avaient été la cause principale de l'aggravation de cet état.

— Je ne désespère pas de la guérir ! s'écria Renée.

— Avez-vous donc le dessein de lui donner vous-même des soins ? demanda Lisbeth.

— Sans doute, répondit vivement Renée. C'est de moi seule qu'elle doit recevoir ceux qui la sauveront.

Et comme elle voyait Lisbeth étonnée, elle ajouta :

— Que rien de ce que tu verras ne te surprenne. Sache seulement que je ne serai véritablement heureuse que le jour où la raison sera revenue à la pauvre femme.

Lisbeth ne comprenait pas, mais elle ne demanda aucune explication. La matinée s'écoula rapidement. Renée dut s'occuper de certains détails domestiques. Lisbeth, en arrivant de Normandie, avait trouvé l'hôtel de Brucourt complètement abandonné. Tous les autres serviteurs étaient demeurés au château, et la jeune fille devait organiser sa maison de manière à pouvoir y vivre durant les quelques jours qui s'écouleraient jusqu'à son mariage. Vers deux heures de l'après-midi, Daniel se présenta. Dès le matin, il avait fait les démarches nécessaires à son mariage. Son notaire devait s'aboucher avec celui de M. de Brucourt, qui avait reçu de ce dernier des instructions spéciales au contrat. Daniel s'était occupé aussi de la publication des bans et il venait annoncer à Renée que leur union pourrait être célébrée à dix jours de là.

— Dix jours ! c'est bien long, dit Renée. J'ai hâte d'avoir le droit de me placer sous votre protection. Je redoute les menées du prince Bedleben.

— Il n'est pas à craindre, répondit Daniel. Alexis et Jabin ne quittent pas cette maison, et moi-même je veille sur vous.

Ils arrêtaient divers détails concernant l'avenir ; puis leur entretien prit un tour plus tendre. Le temps s'écoula sans qu'ils s'en fussent aperçus. La nuit, qui vient de bonne heure en hiver, les surprit assis l'un auprès de l'autre. Soudain la sonnerie d'une pendule se fit entendre.

— Déjà cinq heures ! s'écria Daniel en se levant.

— Êtes-vous donc si pressé ? demanda Renée.

— J'ai donné rendez-vous à mon notaire chez le vôtre. Il est indispensable que j'assiste à leur entrevue. Ma chère Renée, ajouta Daniel en souriant, en ce moment je ne suis pas seulement votre fiancé, je suis aussi un peu votre père et je dois veiller sur vos intérêts, avec autant de sollicitude qu'il en mettrait lui-même.

— Allez donc ! répondit Renée avec un accent de regret. . . Mais revenez au plus vite. Vous dînez avec moi.

Daniel sortit, Renée voulut l'accompagner jusqu'à la grille qui séparait le jardin de l'avenue. La nuit était complète et l'avenue était déserte. Cette obscurité, cette solitude impressionnèrent désagréablement Renée.

— Ne sortez pas seul, je vous en prie, dit-elle à Daniel qui se préparait à s'en aller à pied.

— A cinq heures ! s'écria celui-ci.

— C'est peut-être puéril. Mais j'ai le cœur plein de pressentiments. Je me figure que le prince Bedleben est homme à vous tendre un guet-apens. Priez Jabin de vous accompagner. Vous rentrerez avec lui.

— Qu'à cela ne tienne, dit Daniel en souriant.

Jabin fut appelé, et cinq minutes plus tard, les deux hommes s'éloignaient de compagnie, en promettant de revenir promptement. Renée se dirigea lentement vers la maison. En entrant, elle vit dans une salle basse madame Sophie, que Lisbeth essayait de distraire. Elle passa sans s'arrêter et gagna sa chambre située à l'étage supérieur. Elle poussa la porte et pénétra chez elle. Soudain, avant qu'elle se fût retournée, elle entendit la porte se refermer derrière elle avec fracas.

Elle tressaillit, regarda derrière elle et ne put retenir un gémissement d'horreur. Bedleben était là, debout, appuyé contre la porte, tenant un pistolet d'une main, un poignard de l'autre, avec lesquels il menaçait la pauvre fille épouvantée.

— Mes pressentiments ne m'avaient pas trompés ! s'écria-t-elle.

Avant de continuer, il y a lieu d'expliquer sa présence chez Renée.

La veille, au moment où avait lieu l'enlèvement, le prince se trouvait en joyeuse compagnie dans l'un des salons du café Anglais. Les restes d'un fin et copieux repas se voyaient encore sur la table, autour de laquelle les convives étaient assis. Ce dîner avait lieu à la suite d'un pari perdu par le prince. Afin de le rendre plus gai, il y avait convié la fine fleur des élégants gentlemen de sa connaissance, au nombre de cinq, plus quatre femmes choisies parmi les plus belles et les plus réputées de celles qui font commerce de leur beauté aux dépens de leur réputation. On n'avait guère dépensé d'esprit dans ce cercle intime. Les femmes avaient dit entre elles du mal de leurs amies et des hommes auxquels elles avaient prodigué leurs faveurs, fait assaut de cynisme et poussé jusqu'à ses limites extrêmes le dévergondage et la débauche. Le spectacle donné par elles aux libertins conviés par le prince, avait eu pour résultat, le vin et la bonne chère aidant, de plonger ceux-ci dans une béatitude somnolente, avant-courrière de l'ivresse. Le prince, qui, en compatriote de Pierre le Grand, ne savait pas résister à l'influence des vins fins et des liqueurs capiteuses, commençait à déraisonner. Les bougies se consumaient lentement dans les bobèches de cristal. Il était dix heures.

— Allons-nous finir notre soirée ici ? demanda soudain l'une des femmes, aux cheveux blonds, à la peau blanche, qui, depuis le commencement du repas, ne cessait d'accabler le prince de ses regards provocants.

— Où aller ? demanda sa voisine.

— Nous égayer un moment aux Bouffes ou au Palais-Royal ; ces messieurs deviennent lugubres.

Tous, en effet, étaient à cette période où la langue épaissie refuse son service.

— Le moyen d'aller au théâtre avec des hommes dans cet état ? répliqua une petite brune, couverte de diamants, en montrant les six convives mâles.

— Laissons-les ici, reprit la blonde. Ils auront le temps de cuver leur vin. Nous les reprendrons en passant.

— Ou nous ne les reprendrons pas, s'écria sa voisine. Ils dorment déjà.

D'un commun accord, les quatre femmes se levèrent.

— Il faut demander une voiture, dit l'une.

Au même moment, la porte s'ouvrit. Le maître d'hôtel se présenta,

— La voiture du prince Bedleben attend Son Excellence, fit-il.

— Son Excellence ne veut pas sa voiture, s'écria la blonde. Voilà bien notre affaire. En route, mes enfants.

Et s'adressant au maître d'hôtel, elle ajouta :

— Ayez bien soin de ces messieurs. Nous reviendrons vers minuit.

Le maître d'hôtel s'inclina en homme accoutumé à ne plus s'étonner de rien. Les femmes disparurent. Alors, il jeta un regard autour de lui. Les personnages présents s'endormaient, qui sur la table, qui dessous. Le maître d'hôtel éteignit les bougies, à l'exception d'une seule, prit sur les divans des coussins qu'il plaça sous la tête des dormeurs. Il se retira discrètement, en ayant soin de fermer la porte à clef. Ce n'était pas la première fois qu'il traitait ces messieurs, et en garçon bien appris, il savait qu'aucun œil profane ne devait pénétrer le mystère auquel ses fonctions l'initiaient. Cependant les femmes ayant quitté le café, trouvèrent sur le boulevard la voiture du prince. Elles allaient ouvrir la portière, quand le cocher dit avec agitation :

— Le prince ! le prince ! Où est-il ?

— Il ronfle ! répondit une voix.

— Il a trop bu, répondit une autre.

Le cocher poussa un gémissement. Alors, seulement, elles remarquèrent qu'il était sous l'empire d'une vive émotion, que le cheval était blanc d'écume.

— Mais cette bête est fourbue ! dit la blonde qui s'y connaissait.

— Elle s'est emportée, répondit le cocher avec inquiétude.

— J'aime mieux aller en fiacre, alors !

—Nous aussi !

Le garçon du restaurant qui les avait suivies appela sur-le-champ une voiture de remise qui stationnait sur le boulevard. Les femmes y montèrent, en donnant l'adresse des Bouffes. Le garçon revint auprès de l'équipage. Le cocher avait mis pied à terre et se promenait autour de son cheval avec émotion.

—Gardez ma bête un moment, dit-il, je vous en prie. Il faut que je parle à mon maître.

—Allez ! allez ! répondit le garçon, je vous attends ici. Mais vous le trouverez dans un triste état, je vous en prévient.

Le cocher entra précipitamment dans le café. Il gravit quatre à quatre les degrés de ce petit escalier intérieur que tant de libertins ont monté et, s'adressant au premier individu qu'il rencontra :

—Le prince Bedleben ? demanda-t-il.

L'homme ainsi interpellé n'était autre que le maître d'hôtel, qui avait servi le prince et ses convives.

—Qui êtes-vous ? fit-il avec défiance.

—Son cocher. J'ai besoin de lui parler.

—On ne lui parle pas en ce moment.

—Il faut que je le voie.

—Mais, puisque je vous dis qu'il est ivre, mais là, ivre-mort ! s'écria le maître d'hôtel impatienté.

—Il faut que je le ramène alors ! répondit le cocher. Il m'a donné des ordres formels.

Le maître d'hôtel ne résista plus. Il ouvrit au cocher la porte du petit salon dans lequel le prince avait diné. A la faible clarté d'une bougie, les six hommes couchés çà et là, dormaient profondément, et Bedleben plus profondément encore que les autres. Le cocher courut à lui, le souleva et lui secouant le bras ;

—Prince ! fit-il avec angoisse.

Bedleben ne remua pas.

—La demoiselle a pris la fuite avec la folle et Alexis.

Bedleben fit entendre un grognement.

—Le malheureux ! murmura le cocher découragé.

Puis, enveloppant le prince tant bien que mal dans sa pelisse, il le prit entre ses bras robustes, ainsi qu'il aurait pu faire d'un enfant, et descendit chargé de ce fardeau jusque vers la voiture, sur les coussins de laquelle il le plaça. Puis il monta sur le siège, fouetta son cheval qui s'était calmé, et rentra à l'hôtel. A minuit, le prince, qui n'avait pas repris connaissance, était dans son lit. Il demeura endormi jusqu'au lendemain matin à dix heures, et n'apprit qu'à son réveil la fuite de Renée. Son premier mot fut celui-ci :

—C'est impossible.

Mais le récit de son cocher vint lui prouver bientôt que rien n'était plus vrai. Il entra dans une colère violente, n'épargnant ni les reproches ni les injures à ses serviteurs. Ce qui l'exaspérait plus encore peut-être que le départ de Renée, et ce qu'il appelait la trahison d'Alexis, c'était l'enlèvement de la folle. Sa disparition le désarmait.

—La gardienne ! que faisait-elle donc ? Ne pouvait-elle s'opposer au départ de la folle ?

—Alexis était plus fort qu'elle ! répondit sentencieusement le cocher.

—Le chenapan ! le drôle ! Il me payera son infamie. Qu'on me laisse !

Resté seul, il se mit à réfléchir.

—Que faire ? se demanda-t-il.

Deux partis s'offraient à lui : se résigner ou recommencer la lutte. Il rejeta le premier et se rattacha au second avec le désir d'en finir au plus tôt. Il ne lui serait pas difficile de retrouver les traces de Renée. Il pensait qu'elle avait dû se réfugier, soit dans l'hôtel de son père, soit au château de Brucourt. Dans l'un ou l'autre de ces lieux, il était certain de la surprendre. Ces pensées l'exaltèrent peu à peu. Dans l'après-midi, il sortit à pied, enveloppé dans un manteau dont le large collet, relevé sur son visage ne permettait pas de le reconnaître. Il remonta l'avenue d'Eylau jusqu'à l'hôtel du baron de Brucourt, où il était allé naguère bien

des fois, et dont il connaissait parfaitement les êtres. Les croisées de l'hôtel étaient ouvertes. On remarquait dans le jardin cette animation particulière aux maisons habitées. Des gens passaient et repassaient. Parmi eux, il reconnut Jabin.

— Elle est là !

Il revint chez lui, attendit la nuit et ressortit vers cinq heures, armé d'un revolver et d'un poignard. Ces armes étaient destinées à épouvanter Renée et à la réduire à l'impuissance. On a déjà remarqué que ce qui faisait surtout réussir les plans du prince Bedleben, c'était leur audace même. Son audace seule lui avait permis d'enlever une première fois Renée, de réduire à néant la volonté de M. de Brucourt et de l'empêcher de secourir sa fille. La même audace le servit une fois encore. A la faveur de la nuit, de la solitude qui entourait la maison, il entra sans être vu et parvint jusqu'à l'appartement de Renée. Il se glissa discrètement, se cacha derrière la porte et attendit, pour se montrer à la jeune fille, qu'elle fût en son pouvoir et séparée de ceux qui auraient pu, dans ce péril, la protéger. Un cri étouffé traduisit d'abord la terreur de Renée, Mais presque aussitôt, un geste énergique exprima son courage et sa volonté. Elle regarda autour d'elle. Le prince se tenait devant la porte principale de sa chambre. Mais non loin de cette porte, il en était une autre, à côté de la cheminée, cachée sous des tentures. Par là, elle pouvait fuir. Puis il y avait la croisée, et par là, elle pouvait appeler du secours. Elle fit deux pas en avant, Bedleben comprit sans doute ses intentions, car il lui dit :

— Je vous jure qu'au moindre mouvement que vous allez faire pour fuir ou pour appeler, je vous frappe de ce poignard.

— Eh ! tuez-moi donc ! s'écria vivement Renée. La mort est préférable au sort qui serait le mien, si de nouveau, je tombais en votre pouvoir.

— Vous êtes une mauvaise tête, reprit ironiquement le prince. Mais vous allez écouter ce que je vais vous dire, et je suis certain que mon langage vous ramènera à la raison.

— Je ne veux rien entendre.

Et Renée, ayant prononcé fièvreusement ces paroles, éleva la voix, et de sa bouche commença à sortir un cri de détresse mais ce cri fut arrêté par cette simple phrase du prince :

— Il dépend de moi que votre père soit arrêté dans deux heures d'ici.

Renée demeura clouée sur place, immobile, tremblante. Puis, feignant de ne pas ajouter foi à l'assertion du prince, elle dit :

— Vous voulez m'effrayer. Mon père a quitté la France.

— Votre père est au Havre, attendant le prochain paquebot en destination des Etats-Unis. Un homme sûr, payé par moi, le surveille, me tient au courant de ses faits et gestes et a ordre de faire manquer son départ jusqu'à ce que l'aie autorisé. Il faut m'entendre, vous le voyez, et maintenant que vous voilà convaincue de cette nécessité que je vous impose, je retire la menace de mort que je vous ai faite tout à l'heure. Non, je ne veux pas vous tuer. Votre vie est trop nécessaire à la mienne ; car je vous aime, vous ne l'ignorez pas. Et voyez ce que peut un amour tel que le mien ! Vous êtes partie de chez moi hier soir, après avoir séduit celui de mes serviteurs que je croyais le plus fidèle, en emmenant avec vous la folle qui est la preuve vivante des crimes de votre père, assurée que pour jamais, vous étiez à l'abri de mes poursuites. Savez-vous ce que vous avez fait, quel est le résultat le plus clair de votre folle équipée ? C'est que vous m'avez exaspéré. Vous voyez ce que j'ai pu. En quelques heures, j'ai su où vous étiez et m'y voici.

Il y eut un silence. Renée écoutait avec un sourire dédaigneux sous lequel elle s'efforçait de dissimuler ses terreurs, ce langage qui déchirait son cœur. Bedleben la regarda avec attention. Puis il reprit :

— Je suis décidé à en finir avec une situation ridicule pour moi, délicate pour vous. Je vous ai gardée plusieurs semaines chez moi. J'ai écouté vos supplications, et sous mon toit, je vous ai respectée. Mais cette contrainte me pèse et je ne sortirai pas d'ici, je vous le déclare, sans avoir obtenu ce que je veux obtenir, la promesse de m'épouser.

— C'est infâme ! murmura Renée. Si le ciel était juste, vous mourriez là, sur place. Ne craignez-vous pas sa colère ?

— En effet, s'il était... mais il n'est pas...

—Allons donc ! s'écria Renée. Il l'est encore assez pour m'inspirer un moyen de salut.

—Lequel, je vous prie ?

—Vous me croyez réduite à adopter l'un ou l'autre de deux partis également horribles, livrer mon père ou être à vous ! Il en est un que vous avez oublié. J'affirme sur mon honneur que je défends, monsieur, qu'au premier pas que vous faites de mon côté, je me tue !

—Pour se tuer, il faut une arme.

Disant ces mots, Bedleben se rapprocha prudemment du pistolet et du poignard qu'il avait déposés sur une table, comme s'il eût voulu les défendre contre Renée.

—Dussé-je me briser le front contre ces murailles, je saurai vous échapper.

Et Renée parlait avec un calme tel, qu'à son tour Bedleben commença à perdre quelque peu de son assurance. Peu à peu, tout en causant, il avait calculé qu'avant qu'on pût venir au secours de Renée il aurait eu raison d'elle. Mais, dans ses calculs, il n'avait pas prévu qu'elle pouvait aller jusqu'au suicide et lui échapper ainsi. Alors une idée plus horrible encore traversa son cerveau. Bedleben arracha vivement les embrasses de soie qui retenaient les rideaux et les portières, dont les plis se défirent lourdement, comme pour mieux cacher, mieux étouffer entre les quatre murs de cette chambre l'horrible scène qui se préparait.

—Je vais vous mettre dans l'impossibilité de me résister, s'écria-t-il.

Et, semblable à un sauvage, n'écoutant que les coupables desirs qui l'obsédaient, il bondit sur Renée, qui n'avait pas prévu cette inqualifiable agression, prit dans ses mains robustes les mains de la jeune fille et lui dit :

—Vous serez ma femme avant de vous tuer. Surtout ne criez pas ; ne m'obligez pas à quitter cette chambre ; sinon, dans deux heures, votre père sera mis en état d'arrestation.

—Infâme ! murmura Renée.

Elle tenta un suprême effort : il fut vain. Comme un lis brisé, son front se courba et tout son corps se plia sur le bras de Bedleben. Il n'avait pas prévu cet évanouissement. Il se roidit sous le fardeau qui pesait sur ses bras, et, faisant quelques pas, atteignit un fauteuil où il posa Renée sans connaissance. Que se passa-t-il dans la cervelle de cet homme ? Il était rouge. Le sang montait à ses yeux. Ses tempes avaient des battements irréguliers, mais violents. Soudain un bruit se fit. Il se retourna et se leva brusquement. Ce qu'il voyait était épouvantable. La folle, madame Sophie se tenait devant lui. Sa main droite brandissait le pistolet du prince, sa main gauche le poignard. Tandis qu'il violentait Renée, la folle était entrée par la petite porte, placée près de la cheminée. Sur une table, elle avait vu le pistolet, le poignard que Bedleben venait d'y déposer. Elle s'en était emparée, et maintenant cette femme privée de sa raison, apparaissait terrible au misérable, grandie de cent coudées, implacable vengeresse...

Un homme possédant son sang-froid eût levé les épaules et se fût joué de ce danger. Pour le conjurer, il suffisait de s'accroupir brusquement, de saisir la folle par les jambes, de la renverser et de lui arracher les armes qui la rendaient redoutable. Mais le sang-froid manquait à Bedleben. Il ne sut rien faire que reculer. La folle avança sur lui. Avec le pistolet, elle le visait, le doigt sur la détente. Il voulut crier ; ses bras semblaient paralysés. Il tomba sur ses genoux, aveuglé par la peur immense qui venait de s'emparer de lui, de telle sorte que, sans rencontrer de résistance, la folle, avec une perspicacité inouïe, combinant dans ce suprême effort les rancunes, les rages, les haines amassées depuis dix ans dans son cœur contre celui qui l'avait tant fait souffrir, posa le canon du pistolet sur le front du prince. Il sentit le froid de l'acier, frissonna, ferma les yeux. Une détonation se fit entendre. Il roula sur le sol, tandis que la folle, poussant un formidable éclat de rire, se mettait à danser, à jongler avec les armes dont elle venait de se servir. Bedleben se releva, le front ensanglanté, n'y voyant plus, mais sentant dans son cerveau broyé d'intolérables douleurs. Un cri se fit entendre. C'était Renée. Elle reprenait connaissance, et le premier spectacle qui frappait ses yeux, était ce personnage sanglant qui tournait sur lui-même, qui hurlait de rage et de douleur. La porte s'ouvrit. Alexis entra suivi de Lisbeth. Ils avaient entendu du bruit, des cris. Ils étaient accourus. Bedleben eut le courage d'aller à eux, et désignant la folle :

— Elle m'a tué ! s'écria-t-il.

— Elle m'a sauvée ! répondit faiblement Renée. Il fallait un miracle. Dieu vient de l'accomplir.

Puis, toujours compatissante, elle s'avança vers Bedleben qui tombait dans un fauteuil. Lisbeth s'empressa, avec sa maîtresse, autour de lui, tandis que le moujik, enlevant la folle dans ses bras vigoureux, l'entraînait dans son appartement, où il l'enferma, après l'avoir désarmée, pour revenir dans la chambre où le drame venait de s'accomplir. La vie tenait durement dans le corps de Bedleben. Non seulement elle ne l'abandonnait pas, mais encore il conservait la force de parler. Obéissant à un sentiment de compassion presque héroïque, Renée et Lisbeth lui prodiguaient des soins. En attendant un médecin mandé en toute hâte, elles avaient, à l'aide d'une compresse, fermé la plaie béante au front du misérable, et arrêté de la sorte le sang qui en coulait. Il gémissait, car, quelle que fût son énergie, la souffrance qu'il subissait, était plus forte encore. De temps en temps, il ouvrait les yeux ; mais il ne pouvait supporter la lumière des bougies qui éclairaient la chambre et ses paupières se fermaient presque aussitôt. Il voyait cependant Renée et Lisbeth ; il les sentait à ses côtés.

— Malgré le mal que je vous ai fait, vous me donnez des soins ? fit-il tout à coup en s'adressant à la jeune fille.

Elle ne répondit pas.

— Je ne vous en ai aucune reconnaissance, reprit-il, car je devine sous l'empire de quels sentiments vous agissez.

— Mademoiselle Renée n'obéit qu'à la pitié que vous lui inspirez, s'écria Lisbeth.

— Paix, la vieille ! répliqua brusquement le blessé, je parle à votre maîtresse, et non à vous, et je dis qu'elle cherche à m'amadouer.

— Dans quel but ? demanda vivement Renée.

— Je n'ai plus que quelques heures à vivre et vous vous en réjouissez. Seulement, vous comprenez que je peux mordre encore avant de mourir et cela vous effraye.

— Je ne vous comprends pas, monsieur !

— Allons donc ! à d'autres ! vous me comprenez fort bien, et vous vous dites que ce serait bien dommage pour vous si, au moment où je vais vous débarrasser de moi, je détruisais tout le bonheur que vous attendez maintenant. Si je me trouvais en présence de votre beau Daniel, si je lui disais tout ce que je sais.

Renée pâlit. Le prince ne se trompait pas. En ce moment, ce qu'elle redoutait surtout, c'était que Daniel entrât, et que le prince, afin de se venger avant d'expirer et de creuser un abîme entre les jeunes fiancés, racontât au fils du comte de Maldrée, la part que M. de Brucourt avait eue dans la mort de son père.

— Vous ne ferez pas cela, dit-elle avec une assurance qui cachait mal son trouble.

— Je le ferai, au contraire, si je le peux. Pour qui me prenez-vous donc ? Vous avez donc pensé que, frappé à mort, par votre faute, je passerais tout simplement de vie à trépas en vous laissant la place libre ! Ah ! vraiment ! Mais la pensée que vous pouvez être à cet homme me désespère, m'enrage au point de me faire regretter de n'avoir plus la force de vous tuer ou de le tuer, lui.

Disant ces mots, le prince se leva de son fauteuil. Renée recula épouvantée.

— Oh ! je ne vous frapperai pas ! reprit Bedleben, dont la tête retomba lourdement contre le dossier du fauteuil. L'envie ne me manque pas... mais le courage. Et puis, je ne veux pas dissiper mes dernières forces, afin de pouvoir parler à M. de Maldrée.

— Mais il n'est pas ici !

— Il va venir. Seriez-vous aussi troublée si vous ne redoutiez pas de le voir apparaître ?

Comme il terminait sa phrase, la porte s'ouvrit. Renée fut saisie d'un frisson d'effroi, tandis qu'un sourire apparaissait sur la face blême de Bedleben. Daniel entra suivi de Jabin. Renée regarda son fiancé, le blessé, puis demeura un instant irrésolue, ne sachant en ce péril extrême, à quel parti s'arrêter. Tout à coup, elle s'élança vers Daniel, qui venait d'apprendre de la bouche d'Alexis, le drame dont la maison était le théâtre.

— Daniel ! dit-elle, protégez-moi contre cet homme. Entraînez-moi loin d'ici. Il va paraître devant Dieu dont la main l'a frappé pour me sauver, et cependant ■

a la menace sur les lèvres. Il veut, avant de mourir, jeter la défiance contre nous, vous irriter contre moi, en répétant je ne sais quelle odieuse calomnie.

Bedleben n'avait pas prévu que Renée s'y prendrait de la sorte pour rendre vaines ses révélations. La rage mordit son cœur.

—Soyez sans crainte, amie, dit tendrement Daniel à sa fiancée, et je n'entendrai pas cet homme, et si ses paroles arrivaient jusqu'à moi, je refuserais d'y croire.

—Quoi ! s'écria Bedleben, même si je vous disais . . .

Mais il ne put achever. L'effort qu'il venait de faire était trop violent. Ses yeux se fermèrent et sa langue demeura paralysée dans sa bouche.

Ah ! Dieu me sauve ! murmura Renée.

Elle s'agenouilla et pria silencieusement pour celui qui lui avait fait tant de mal. Bedleben ne reprit pas connaissance. Lorsque le médecin arriva, celui qui de son vrai nom s'appelait Ivan Goubine, était mort. Alors Renée raconta à Daniel la tentative criminelle dont elle avait été l'objet. Au récit des dangers qu'elle venait de courir, Daniel la pressa entre ses bras, et cette étreinte, la première dont ils pouvaient goûter la douceur sans crainte, apaisa leur émotion. Le même soir, un commissaire de police se présenta. Prévenu de ce qui s'était passé, il venait procéder à une enquête. Renée ne cacha rien de la vérité, en ce qui touchait les événements de la soirée. Mais elle se tut sur son séjour dans la maison du prince. Elle craignait que la justice ne s'étonnât de l'impuissance de son père à la délivrer et en conçu des soupçons. La réputation du prince Bedleben était telle, que le commissaire n'éleva aucun doute à l'encontre du récit de Renée, et dès le lendemain, elle fut libre de quitter Paris. Elle ne voulait pas y demeurer un jour de plus ; et elle partit pour Brucourt, accompagnée de Daniel, de Jabin et de Lisbeth. Alexis resta à Paris, préposé à la garde de l'hôtel.

Tandis que ces événements se passaient, le baron de Brucourt, après un séjour d'une semaine au Havre, se préparait à s'embarquer pour les Etats-Unis. Il avait longtemps hésité. Quelque terreur que lui inspirât la menace proférée contre lui par le prince, il n'osait prendre la mer. N'était-ce pas aux flots de l'Océan qu'il avait confié le soin de cacher son crime ? Le corps du matelot Buaille, celui du notaire Rubentel, l'un et l'autre assassinés par lui, ne reposaient-ils pas au fond de cet abîme qu'il fallait traverser pour arriver au terme du voyage qu'il voulait entreprendre ?

La ville du Havre, théâtre de ses forfaits, cette ville où, dix années auparavant, il avait conspiré contre des innocents, lui était odieuse, et cependant, il redoutait de s'en éloigner, de peur de tomber dans les pièges de Bedleben. En un mot, nulle irrésolution ne saurait se comparer à celle sous l'empire de laquelle il agissait. Il est d'ailleurs probable qu'à cette époque, il était déjà frappé d'un commencement de folie. On l'a déjà vu subissant des hallucinations inquiétantes. Avec le temps et les circonstances que l'on connaît, elles n'avaient fait que s'accroître. L'enlèvement de sa fille, la connaissance qu'elle avait de ses crimes, l'impossibilité dans laquelle il était de la défendre contre Bedleben, toutes ces choses avaient peu à peu exercé sur sa raison une influence désastreuse. Jadis armé de sang-froid, il ne savait plus se conduire. Tout l'effrayait, et les moindres périls le trouvaient impuissant à les conjurer. C'est ainsi que, depuis huit jours, il se trouvait au Havre dans la position que nous venons d'indiquer, ne se décidant pas à partir, inquiet sur le sort de sa fille, inquiet sur le sien, toujours en présence des menaces de Bedleben. Une circonstance vint ajouter à ses craintes. Il se crut poursuivi.

Il habitait un hôtel rue de Paris. Il jour, il remarqua un individu qui semblait s'être attaché à ses pas. Il le revit le lendemain, puis le surlendemain. Il se figura que c'était un émissaire du prince Bedleben, chargé de veiller sur lui. Cette pensée prit dans son esprit une consistance telle qu'il résolut soudain de fouler aux pieds ses répugnances. Il valait encore mieux s'exposer aux périls de la mer, au fond de laquelle étaient ensevelis ses victimes, que d'attendre l'accomplissement possible des menaces de son ennemi. Un matin donc, vers cinq heures, il prenait place sur un steamer en partance pour les Etats-Unis et qui devait quitter le port à la marée pleine. Depuis la veille, sa cabine était retenue. Il y déposa ses bagages et remonta sur le pont, où il s'installa à l'arrière, au moment où le steamer se mettait

en mouvement. On sortit heureusement des bassins et bientôt on était en rade. Accoudé contre le parapet, Brucourt suivait de l'œil le sillage tracé par le navire et regardait l'eau filer sous la coque peinte en noir. On touchait à la fin de l'hiver, et, malgré l'heure matinale, le ciel sans brume s'étendait comme un vaste parasol sur l'eau qui le réfléchissait. La brise était fraîche et des vagues tranquilles glissaient à la surface de l'Océan. Au milieu du tumulte qui suit un embarquement, Brucourt s'était absorbé dans la contemplation de ce spectacle. Que se passa-t-il en lui ? peut-être la longue contemplation du gouffre lui donna-t-elle le vertige ? Peut-être fut-il pris d'une hallucination semblable à celles qu'il avait éprouvées déjà, et ses yeux, pénétrant la profondeur des eaux, découvraient-ils, couchés sur le galet le matelot Bucaille un poignard dans le sein, et le notaire Rubentel. On peut tout croire, car l'âme des criminels, devenue le théâtre où s'élève les remords puissants, est accessible à toutes les terreurs, capable de toutes les folies. Une vision rapide ressuscita tout le passé. Il vit son existence, à dater du jour du crime, le conduisant par des enchaînements successifs jusqu'à cette heure où son forfait, que les hommes n'avaient pu châtier, ne l'ayant pas connu, l'écrasait. Peut-être se révolta-t-il contre les pensées qui l'obsédait ? Peut-être, ayant vu par la pensée le visage de ses victimes, se figura-t-il qu'elles l'attiraient, sans qu'il pût leur échapper ? Toujours est-il qu'il franchit soudain le parapet, s'élança et disparut.

— Un homme à la mer ! s'écria le pilote.

Le navire s'arrêta presque aussitôt. Une chaloupe fut détachée. Deux hommes y sautèrent. Un troisième plongea, même, à diverses reprises, pour sauver Brucourt. Ce ne fut qu'après dix minutes de recherches que le corps fut enfin ramené sur le pont. Le chirurgien du bord s'empressa de donner les premiers soins. Ils furent vains. L'asphyxie était complète. Brucourt avait trouvé la mort dans les flots, à la place même où il avait assassiné Bucaille et Rubentel. En fouillant dans ses malles; on put constater son identité, et le bateau-pilote qui avait aidé le steamer à sortir du port fut chargé de ramener le corps au Havre.

Lorsque Renée apprit la mort de son père, elle était sur le point d'épouser Daniel de Maldrée. Le mariage subit de ce fait un retard de quelques semaines, que la jeune fille passa dans la solitude, pleurant son père et priant pour le repos de son âme. Bien qu'elle eût vu sa tendresse pour lui recevoir une atteinte terrible le jour où elle avait appris le crime, elle eut le cœur déchiré par cet horrible trépas, qui n'avait pas laissé au coupable le temps de se repentir. A ce moment elle se demanda si elle devait épouser Daniel, si le sang versé n'était pas entre eux comme un abîme, et s'il ne convenait pas mieux de consacrer sa vie à soigner madame Sophie, victime des ambitions criminelles de M. de Brucourt. Mais réaliser un tel projet, c'eût été briser la vie de Daniel. Elle l'épousa donc, non pour assurer son bonheur à elle, mais pour travailler au sien. En devenant sa femme, elle le rendait heureux, riche, car l'énorme fortune du capitaine Duvernay devint, par l'une des clauses du contrat du mariage, la propriété de Daniel. Renée le voulut ainsi. Daniel ne sut jamais qu'il avait épousé la fille d'un assassin. Il l'eût su, d'ailleurs, que son amour n'eût pas été altéré, car elle fut pour lui comme un ange chargé de lui verser le bonheur dans une tendresse infinie.

FIN

Pour paraître dans le mois d'octobre 1894 :

Le Coureur de dots

Par M. DUCAMPFRANC

Prix 10 cents au complet

OUVRAGES A PRIX REDUITS

EN VENTE AU

MAGASIN DE LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

25, RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

DES MEILLEURS ECRIVAINS DE NOS JOURS :

Volumes de \$1.00 à \$2.50 réduits aux prix suivants dans un nouveau format.

"La Malédiction d'un père," par Emile Richebourg.....	valant \$1.50 p. 35c
"Maudite," par Emile Richebourg.....	" 2.50 p. 25c
"Le Médecin des Pauvres," par X. de Montepin.....	" 1.50 p. 50c
"La Mayeux," par X. de Montepin.....	" 3.00 p. 40c
"L'Homme de la Nuit," par Jules de Gastyne, grand roman dram.....	" 1.75 p. 22c
"Le Drame de Bicêtre," ou Amour et Haine.....	" 2.50 p. 25c
"Fleur des Neiges," grand roman à sensation, par Paul d'Aigremont.....	50
par poste 60c.....	
"L'enfant perdu et retrouvé ou Pierre Cholette," par l'abbé Proulx.....	35
"Corinne ou l'Italie," par Madame de Staël.....	70
"François de Bienville," scène de la vie canadienne au 17e siècle, par Joseph Marmette, 1 fort vol. in-12.....	50
"Le Pèlerin de Ste-Anne," par P. Lemay.....	50
"Albert ou l'Orphelin catholique," par O. Thomas auteur de "Gustave".....	50
"Le Manoir de Villeraï," roman canadien, par Mme Leprohon, 1 vol. in-12....	30
"Armand Durand ou La Promesse Accomplie," par Mme Leprohon.....	30
"Le Chemin des Larmes,".....	25c. par poste
"La Forêt de Bondy," magnifique volume illustré.....	25
"Paul et Virginie," par Barnadin de Saint-Pierre.....	25
"Le Siège de la Rochelle," par Madame Genlis.....	25
"Echappé de la Potence," mémoires de Félix Poutré, prisonnier d'état en 1838	25
"Fernando," histoire d'un jeune Espagnol, par Schmid.....	10
"Nouvelle Cuisinière Canadienne," contenant tout ce qu'il est nécessaire de savoir dans un ménage.....	50c., par poste
"Gabrielle," par Emile Richebourg.....	25
"Le Serment du Corsaire," par R. de Navery.....	15
"Une Erreur Fatale," par R. de Navery.....	15
"Un mariage pour l'autre monde," par M. Maryan.....	15
"Prima Vera," par M. Maryan.....	10
"Les Diables Rouges," par Chs. des Lys.....	10
"Le Chien d'Or," par P. Lemay, 2 vols.....	50
"Charge d'Amour," par Jeanne Mairret, auteur d'une Folie, un beau vol. de 168 p.	15
"Mille et une Nuits,".....	50
"Secrétaire Universel,".....	25
"Mademoiselle Marsan," par Mary Floran.....	15
"Ma Belle-Mère,".....	15
"La Femme de mon Fils," par Danielle d'Arthez.....	15
"Vies brisées," par J. Mary, auteur de "Cœur de femme," "Blessée au cœur,"	
"La fée printemps," etc.....	35c., par poste

CHANSONNIERS

"Répertoire La Vérande," chansonnier comique noté contenant toutes les chansons comiques les plus en vogue.....	25
"Le Plaisir au Salon," jolies mélodies, romances, etc.....	35
"Succès du Salon," romances nouvelles à grand succès, avec musique.....	35
"Album du Chanteur," les plus jolies romances modernes avec musique.....	35
"20 Chansons populaires du Canada," par Octave Fortier.....	1.00
"La Muse Populaire." Recueil de romances, chansonnettes et chansons comiques avec musique. 1 fort volume.....	50
"La Gaudriole." Recueil de chansons comiques et de chansonnettes et suivies de monologues en vers et en prose. 1 volume, avec musique.....	40
"Le Secrétaire Canadien," lettres pour toutes les circonstances de la vie; lettres d'amour, de félicitations, de condoléances, du jour de l'an, d'invitations, etc.....	25
"La seule et vraie Clef des Songes".....	6
"La Clef des Songes".....	12
"La seule et vraie Clef des Songes".....	70
"La Double Clef des Songes".....	30

Tous ces ouvrages seront expédiés franco sur réception du prix en timbres-poste ou en argent. Adressez :

LEPROHON & LEPROHON,

EDITEURS

25, Rue St-Gabriel, Montreal, Can.

N.B.—Nous prenons l'argent et les timbres américains.

Volumes à 15 Cents.

- La Chambre des Ombres, par Marin de Livonnière.
Un Crime Mystérieux, par Léon Bachel.
Le Roman d'un jeune homme pauvre, par Octave Feuillet.
Bérangère, par Edouard Delpit.
Une Rencontre, par Louis Fréchette, trad.
Le Million du Père Raclot, par Emile Richebourg.
Mademoiselle de la Seiglière, par Jules Sandeau.
L'Ombra, par A. Gennevraige.
Le Secret de l'abbé Césaire, par Léon de Tinseau.
La Peau du Lion, par Chs. de Bernard.
Le Roman du Médecin de Campagne, par M. Maryan.
L'Assassin, par J. Lerminas.
Disparu, par Albert Delpit.
Aurette, par Henry Greville.
Vaillante, par Jacques Vincent.
Monsieur Barnes de New-York, par Mme Savary, trad.
Procès Mercier, par T. Tarte.
Les Batailles de la Vie ou le Dr. Rameau, par Geo. Ohnet.

● ● ●

Volumes à 10 Cents.

- Le Jeune Henri, par Chanoine Schmid.
Agnès ou la Petite Joueuse de Luth, par Chanoine Schmid.
Itha, ou la Vertu Persécutée, " " "
Geneviève, " " "
Eustache, " " "
Marie, ou la Corbeille de Fleurs, " " "



PRIME AUX LECTEURS DE La Bonne Littérature Française

Les éditeurs de LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE désirent attirer l'attention de leurs lecteurs sur l'offre exceptionnelle qui leur est fait de se procurer pour presque rien, une collection d'ouvrages remarquables à tous les titres. Les romans offerts en prime sont signés par les écrivains français les plus en renom, coûtent dans l'édition originale, \$1.00 à \$2.00, et contiennent la matière d'un à trois volumes de format ordinaire de 300 à 400 pages.

Il suffit pour se procurer le Volume-Prime de découper dans *La Bonne Littérature Française* un coupon semblable à celui qui se trouve plus bas et de le remettre avec le prix indiqué de chaque volume en argent ou en timbres-poste à MM. LEPROHON & LEPROHON, éditeurs de LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, 25, rue St-Gabriel, Montréal, et vous recevrez un des volumes suivants, à votre choix, sans autre charge extra.

-
- 1 LE CHIEN D'OR, par Wm. Kirby, 2 vol., valant 75c. pour 50c.
 - 2 LA MAYERX, par X. de Montépin, valant \$3.00 pour 35c.
 - 3 LE MEDECIN DES PAUVRES, par X. de Montépin, valant 75c. pour 40c.
 - 4 MAUDITE, par Émile Richebourg, valant \$2.50 pour 20c.
 - 5 LA MALEDICTION D'UN PERE, par Emile Richebourg, valant \$1.50 pour 28c.
 - 6 L'HOMME DE LA NUIT, par J. de Gastyne, valant \$1.50 pour 17c.
 - 7 GABRIELLE, par Emile Richebourg, valant \$1,75 pour 24c.
 - 8 UNE ERREUR FATALE, par R. de Navery, valant \$1.50 pour 15c.
 - 9 LE SERMENT DU CORSAIRE, par R. de Navery, valant \$1.50 pour 15c.
 - 10 AMOUR ET HAINE, valant \$2.50 pour 18c.
 - 11 UN MARIAGE POUR L'AUTRE MONDE, par Maryan, valant \$1.25 pour 15c.
 - 12 PRIMA VERA, par Maryan, valant 90c. pour 8c.
 - 13 LES DIABLES ROUGES, par Chs DesLys, valant \$1,00 pour 8c.
 - 14 LES BATAILLES DE LA VIE OU LE DOCTEUR RAMEAU, par G. Ohnet valant \$1 p. 10c.
 - 15 LE MARTYRE D'AMOUR, par Pierre Zaccone, valant 88c. pour 8c.
 - 16 LA ROCHE QUI PLEURE, par Chs Valois, valant \$1.00 pour 8c.
 - 17 LE REMORDS D'UN FAUSSAIRE, par M. Ducampfranc, valant 90c. pour 8c.
 - 18 RÊVES DORÉS, par Maryan, valant 90c. pour 8c.
 - 19 LE DRAME DE L'HOTEL WONRONZOFF, par Marie Maréchal, valant 90c. pour 8c.
 - 20 LES FIANÇAILLES DE LORETTE, par Ph. St-Hilaire, valant 90c. pour 8c.
 - 21 L'AMOUREUX DE LA PRÉFÈTE, par A. Theuriet, valant 40c. pour 8c.
 - 22 FLEUR DES NEIGES, par Paul d'Aigremont, grand roman émouvant, 88 pages, grand format 2c.

N. B. On peut se procurer un ou plusieurs volumes avec le même coupon. Il suffit d'en adresser le prix indiqué à la fin de chaque volume.
Toute demande devra être accompagnée d'un coupon.

Fleur des Neiges

PAR

PAUL d'AIGREMONT

Auteur de

GRAND COEUR, MÈRE ET MARTYRE, LA REINE
DE L'OR, MÈRE DOLOROSA, Etc., Etc.

Ce roman écrit spécialement dans la note de tendresse honnête, d'émotion profonde, qu'aiment les lecteurs de

LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

est l'histoire d'une pauvre femme que sa grande fortune ne met à l'abri d'aucune des douleurs humaines les plus poignantes, les plus imméritées.

FLEUR DES NEIGES est une œuvre exquise, d'un intérêt sans cesse grandissant, sans aucun crime, avec des situations dramatiques des plus palpitantes, mais toutes vraies et prises dans la vie réelle, comme du reste, tous les personnages de FLEUR DES NEIGES.

Nous sommes persuadés que le plus grand succès est réservé par nos lecteurs à cette œuvre nouvelle de Paul d'Aigremont.

Ce volume est en vente dans tous les dépôts de journaux pour 5 centins seulement.

Par lettre, adressez :

LEPROHON & LEPROHON

ÉDITEURS DE

La Bonne Littérature Française

25, rue St-Gabriel, MONTREAL

❧ VIENT DE PARAÎTRE ❧

Amour et Haine

— OU LE —

Drame de Bicetre

Magnifique Volume de \$2.50 pour 25 Cents.

Cet ouvrage vient de paraître en France et le *Petit Journal* quotidien qui a la renommée de publier les plus beaux feuilletons, s'est empressé d'en donner la primeur à ses lecteurs.

La Presse le publie actuellement sous le titre de AMOUR ET HAINE.

L'Événement de Québec le publie sous son vrai titre: LE DRAME DE BICÊTRE.

Le Messenger de Lewiston, Etats-Unis, le publie sous le titre de UN DRAME DANS UN ASILE.

L'empressement avec lequel ces journaux publient cet ouvrage est la preuve la plus évidente que c'est un chef-d'œuvre de littérature sous tous les rapports et nous avons lieu de croire que tous s'empresseront de s'en procurer une copie, serait-ce que pour la conserver et en orner leur bibliothèque.

Il est si rare qu'un livre de cette importance soit en vente à un prix aussi minime que ceux qui désirent se faire une collection de bons livres profiteront immédiatement de cette occasion vu que le tirage est très restreint.

Nous en avons parcouru toutes les pages avec attention et nous sommes bien convaincus que tous ceux qui le liront en seront charmés comme nous l'avons été nous-mêmes.

Nous ne voulons publier que des romans intéressants et pouvant plaire à la masse des lecteurs. Si LE DRAME DE BICÊTRE n'était pas un chef-d'œuvre, ou si nous croyions que quelques personnes n'en seraient pas satisfaites nous ne l'aurions certainement pas publié, dans la crainte de nuire à la réputation que nous avons acquise de ne publier et de ne vendre que des livres intéressants.

Qu'on se hâte d'acheter AMOUR ET HAINE ou LE DRAME DE BICÊTRE à **25 Cts** pendant les quelques jours qu'il sera en vente dans les dépôts de journaux.

EDITEURS :

Leprohon & Leprohon,

NOUVELLE SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS FRANÇAISES

25 --- RUE SAINT-GABRIEL --- 25

MONTREAL, CANADA.

LA MAYEUX

PAR

XAVIER DE MONTEPIN

Nous n'avons pas à faire l'éloge du romancier si populaire, auteur du **BIGAME**, du **MÉDECIN DES FOLLES**, de la **PORTEUSE DE PAIN**, du **FIACRE No 13**, du **MÉDECIN DES PAUVRES**, de **TROIS MILLIONS DE DOT**, et de tant d'autres romans dont les lecteurs n'ont pas oublié l'immense succès.

L'œuvre nouvelle de Xavier de Montépin :

LA MAYEUX

ne le cède en rien à ses devancières. Ce récit tout parisien, cette mise en scène dramatique et poignante des souffrances d'une adorable jeune fille fera naître de profondes émotions et couler bien des larmes. Si étranges et si effrayantes que soient quelques-unes des scènes de ce drame parisien, c'est néanmoins une histoire vraie, à la lecture de laquelle on éprouvera les émotions tour à tour violentes et douces que l'auteur de la **PORTEUSE DE PAIN** sait ménager avec autant de talent que de réussite.

LA MAYEUX

tel est le titre de ce roman, est appelé à un succès sensationnel. Ce volume sera adressé franco, par la malle, à la réception de 50 Cts en argent ou en timbres-poste.

LEPROHON & LEPROHON,

Editeurs de la Nouvelle Société de Publications Françaises,

25, Rue St-Gabriel, Montréal

L'HOMME DE LA NUIT

PAR

JULES DE CASTYNE

Cet ouvrage est dû à la plume d'un des plus grands romanciers français. Il s'y déroule des scènes originales, gracieuses et terribles, mais toujours émouvantes, d'un intérêt passionné et soutenu.

L'un des héros de cet histoire se dévoue jusqu'à se laisser condamner au bagne pour sauver le fils de son patron. Il confie à ce fils riche, sa jeune fille sans mère et lui demande de l'élever chrétiennement ; mais ce fils ingrat oublie le sacrifice sublime de son sauveur et abandonne la jeune fille dans la plus grande misère. Elle ignore l'existence de son père qu'elle croit mort. Celui-ci, à son retour, retrouve sa fille malheureuse et mourante. Le pauvre père est au désespoir en revoyant son enfant bien-aimée dans cet état, lui qui la croyait heureuse. En effet, il était loin de penser que celui dont il avait racheté l'honneur par vingt années d'exil aurait sacrifié ainsi le bonheur de cette enfant si chère à son cœur. Il ne peut comprimer sa rage et jure de se venger.

Le malheureux, le cœur plein d'affection et d'amour paternelle supplie en pleurant sa fille bien-aimée de le reconnaître, qu'il est son père, qu'il va la sauver, qu'elle va être heureuse. La pauvre fille se jette dans ses bras en le bénissant et en remerciant Dieu du bonheur qu'elle éprouve. Mais la maladie dont elle souffre met bientôt fin à ce bonheur de quelques jours et elle meurt en demandant à son père de pardonner à l'auteur de sa misère et de sa mort. Cet ouvrage contient 231 pages. Prix, 25 Cts.

S'adresser chez les éditeurs :

Leprohon & Leprohon,

25, Rue St-Gabriel, Montréal.

MAUDITE!

— PAR —

EMILE RICHEBOURG

— AUTEUR DE —

La Malédiction d'un Père, l'Idiot, la Femme aux trois Maris, Jean
Loup, Les Millions de M. Joramie, la Dame Voilée, Andrea
la Charmeuse, Amour et Crime, etc., etc

et tant d'autres ouvrages qui ont obtenu le plus grand succès en France

MAUDITE ! est, sans contredit le chef-d'œuvre d'Emile Richebourg.

Au prologue une marquise maudit sa fille parce que celle-ci épouse contre le consentement de sa mère, le fils de l'assassin du marquis, lequel jouit d'une réputation des moins enviabiles. La malheureuse jeune femme ne tarde pas à regretter de n'avoir pas suivi les conseils de sa mère qui voulait la marier à un jeune et riche comte qui l'eût rendue heureuse. Son mari, réduit à s'associer à des contrebandiers, est accusé par eux de trahison et jeté à la mer, presque sous ses yeux. Elle devient folle de douleur et s'enfuit ; on la croit morte.

La marquise devenue vieille, regrette d'avoir maudit sa fille et fait des recherches pour la retrouver, elle et son enfant qu'elle avait confiée à une famille devenue riche qui l'avait élevée sous le nom de Geneviève.

Au bout de plusieurs années, Geneviève est conduite chez la marquise, sa grand'mère, et se prennent d'un grand amour l'une pour l'autre tout en continuant d'ignorer le lien qui les unit. Peu après c'est vers sa mère qu'on était parvenu à sauver, mais qui est restée presque idiote que le hasard conduit Geneviève. Là encore la voix du sang parlait et c'est au milieu de sanglots déchirants que les deux femmes se séparent.

Le mari de la jeune femme maudite, qu'on avait jeté à la mer, avait été sauvé lui aussi, et il avait rencontré sa fille Geneviève et, sans se faire reconnaître, il se fit conduire par elle vers la malheureuse qu'elle avait rencontrée quelques jours auparavant. C'est là qu'il déclare quel lien les unit tous les trois, puis il demande à la mère et à la fille pardon pour toutes les misères qu'il leur a fait endurer.

MAUDITE ! est au complet et forme un magnifique volume illustré de 244 pages grand format. Ce livre se vend \$2.50 en France. Vu qu'il n'en reste qu'une petite quantité, vous feriez bien de vous hâter de vous le procurer pour

LA MODIQUE SOMME DE 25 Cts.

En vente chez les Editeurs

LEPROHON LEPROHON,

25 Rue St

Montréal, Can.

FONDE EN 1826.

PAR
AUGUSTE NORBERT MORIN
ET LUDGER DUVERNAY.



LA MINERVE

LE SEUL JOURNAL QUOTIDIEN DU MATIN.

EUSÈBE SÉNÉCAL,
IMPRIMEUR.



JOSEPH TASSÉ,
DIRECTEUR.

Imprimé et Publié à Montréal, au Numéro

1610 RUE NOTRE-DAME,

Goin de la rue St-Gabriel

—————:o:—————

Edition quotidienne, livrée à domicile	\$6.00
Edition quotidienne, par la poste	\$5.00
Hoteliers et Maîtres de Poste	\$3.00
Edition hebdomadaire de 8 pages	\$1.00

Les abonnements sont payables d'avance.

—————:o:—————

Annonces, 10 cents la ligne, 1ère insertion.
5 Cents la ligne les insertions subséquentes.
Toutes réclames seront payées 20 cts. la ligne.
Naissances, mariages et décès, 25 cts pour trois lignes.

Taux spéciaux pour contrats réguliers et contrats à la ligne.

—————:o:—————

*Toutes impressions de livres, brochures, circulaires, cartes, exécutées
dans les derniers goûts et à des prix modérés.*

—————:o:—————

Toutes communications doivent être adressées à

LA MINERVE,

Montréal.

Telephone No. 324.